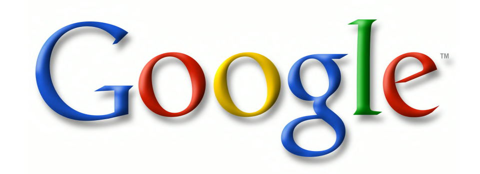


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

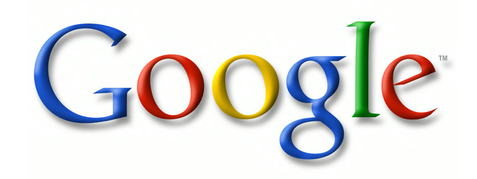
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NKE
TRACY

ESSAIS DIVERS

LETTRES ET PENSÉES.

ESSAIS DIVERS

LETTRES ET PENSÉES

DE

MADAME DE TRACY.

TOME PREMIER.



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1852

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Madame de Tracy a voulu laisser un souvenir à ses nombreux amis. Ce recueil, publié pour eux, n'a pas d'autre prétention; il est donc à l'abri de toute critique littéraire, et une préface est en quelque sorte inutile. Cependant, chargé, par une disposition formelle du testament de madame de Tracy, d'exécuter un travail qu'une mort prématurée l'a empêchée d'accomplir elle-même, j'ai besoin d'expliquer en peu de mots comment je me suis acquitté de la tâche sacrée qui m'était confiée.

Madame de Tracy avait su se créer des ressources inépuisables contre l'ennui, ce terrible fléau des femmes du monde. Tout le temps qu'elle ne consacrait pas à la musique ou à la peinture, elle l'employait à des études sérieuses sur la littérature et la philosophie, et prenait soin de consigner par écrit le résultat de ses lectures. C'est une habitude qu'elle avait contractée de bonne heure et qu'elle a pratiquée toute sa vie. Elle a donc laissé de nombreux manuscrits qu'elle avait intention de résumer pour en extraire un ou deux volumes destinés à ses intimes. Malheureusement la mort est venue la surprendre, et je me suis trouvé chargé de faire ce qu'elle aurait fait infiniment mieux que moi. Madame

de Tracy n'ayant pas désigné d'une manière spéciale ceux de ses écrits qu'elle désirait livrer à l'impression, il fallait nécessairement choisir : c'est ce que j'ai fait, après avoir tout lu avec l'attention la plus scrupuleuse, et en m'arrêtant à l'idée de donner un spécimen des divers genres de travaux auxquels madame de Tracy s'était livrée. Tel est le plan qui a présidé à la composition de ces trois volumes.

Le premier commence par le récit d'un voyage que madame de Tracy, qui se nommait alors mademoiselle Sarah Newton, fit à Plombières en 1808 sous l'égide de madame de Coigny. Lorsqu'elle écrivit ce charmant opuscule, plein de fraîcheur et de gaieté, madame de Tracy n'avait pas encore dix-huit ans. — Viennent ensuite, dans ce même volume, la traduction ou plutôt l'imitation de deux romans anglais, « de ces romans à peine connus en France et qui cependant sont tout à fait dignes de l'être ». Enfin le volume se termine par la notice sur M. Destutt de Tracy. Cette notice, qui avait déjà été publiée séparément en 1847, est connue de tous les amis de la famille, et ils savent tous qu'elle renferme des particularités intéressantes sur la vie, le caractère et les ouvrages de l'illustre auteur de l'*Idéologie*.

Madame de Tracy était née dans la religion anglicane; mais élevée en France, attirée de bonne heure par les pompes et la grandeur de l'Église romaine, elle était catholique de cœur dès sa plus tendre jeunesse. Toutefois elle ne voulut embrasser le catholicisme que par suite d'une conviction profonde, réfléchie, et pour atteindre

ce but, elle se livra à la lecture et à l'étude des écrivains sacrés; mais cette étude qu'elle s'était imposée primitivement comme un devoir, devint bientôt pour elle une véritable passion. Elle eut le courage de se mettre en état de lire les Pères de l'Église latine dans les textes originaux, et, après les avoir étudiés pour elle-même, elle fut prise d'un vif désir de familiariser les gens du monde avec des écrivains qui renferment une foule de beautés du premier ordre, et que cependant ils connaissent à peine de nom. C'était là se donner une grande tâche. Madame de Tracy y a consacré les dernières années de sa vie avec une ardeur, une persévérance dont il est à peine possible de se faire une idée. Ce qu'elle a écrit sur les Pères de l'Église formerait la valeur de plusieurs volumes in-folio. Au milieu de tant de travaux, qui malheureusement n'étaient qu'ébauchés pour la plupart, nous avons choisi les quatre notices qui forment notre second volume. Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'étude sur saint Athanase et surtout l'étude sur Tertullien, qui nous semblent renfermer des appréciations et plusieurs passages qu'on ne s'attendrait guère à voir sortir de la plume légère d'une femme du monde.

Les matières contenues dans le troisième volume sont beaucoup moins sérieuses, mais peut-être plairont-elles davantage aux lecteurs à qui ces volumes sont destinés. Ce sont principalement des extraits du journal dans lequel madame de Tracy avait l'habitude de consigner ses impressions de tous les instants. C'est là que les per-

sonnes auxquelles sa mémoire est restée chère la retrouveront avec toute la sensibilité de son cœur, avec toute l'originalité et tout l'imprévu de son esprit. Elle parle là à cœur ouvert; elle dit tout ce qu'elle pense d'elle et des autres. Ses amis y rencontreront à chaque page le témoignage non suspect des bons sentiments qu'elle leur portait, et pas un, j'en suis sûr, ne lui gardera rancune pour quelques innocentes épigrammes qu'il eût été fâcheux de supprimer. — Madame de Tracy a, pendant toute sa vie, entretenu avec ses amis une active correspondance; presque toutes ses lettres ont été religieusement conservées, et on pourrait en composer plusieurs volumes. Mais il n'est pas toujours facile de publier des lettres qui tiennent souvent aux détails de la vie intime autant de la personne qui les reçoit que de celle qui les écrit. Peut-être ferons-nous plus tard cette publication. Nous nous sommes borné, quant à présent, à donner, comme spécimen, les lettres écrites par madame de Tracy à trois de ses amis. Parmi ces lettres, les unes prouvent combien madame de Tracy avait pris au sérieux ses études sur les Pères de l'Église; les autres nous révèlent ses sentiments politiques. Il m'a semblé qu'il n'y avait aucun inconvénient à les publier, et qu'on pouvait avouer hautement les vives sympathies, le dévouement éclairé de madame de Tracy pour une famille qui n'est plus sur le trône, mais qui n'en a pas moins donné à la France dix-huit années de paix, de bonheur et de liberté.

A. T.

VOYAGE A PLOMBIÈRES[1]

Nous voici arrivées à Plombières et installées dans une maison charmante. Le voyage de Paris ici a été pour moi une suite d'amusements, quoique je n'aime pas changer de place et que je regrette surtout d'avoir quitté ma mère et Nancy. Le seul voyage que j'eusse fait c'était d'être venue d'Angleterre sans y avoir jamais été, car je n'avais

[1] Ce journal a été écrit en 1808. Madame de Tracy avait alors dix-huit ans.

que sept mois quand j'arrivai en France. Je ne sais rien de mon pays paternel; je suis Anglaise, *God bless the King!* voilà tout.

Notre hôtellerie s'appelle la maison de madame Grillot qui en est le cuisinier, l'intendant, et le pâtissier tout ensemble. Tout est fort propre, très-clair, et la cuisine est un endroit où l'on voudrait passer son temps; il n'y a que l'hôtel de l'Impératrice qui jouisse d'une plus grande réputation.

Notre première journée a été perdue en rangements. Mademoiselle Caroline est malade comme toutes les soubrettes du monde qu'on dérange. Elle soupire à ennuyer en défaisant nos paquets; je l'ai aidée à mettre tout en place, tandis que madame de Coigny dérangeait tout en voulant se rendre utile. La chambre de madame de Coigny est très-*snug* et la mienne de même. Le salon est fort gai; trois balcons sur la rue, une salle à manger en bas et les domestiques placés *up stairs*. Nous avons dîné avec un appétit extraordinaire. Madame Grillot nous a fait servir dix plats pour deux et nous avons goûté à tout; tout était bon.

J'ai été fort étonnée ce matin en me réveillant de me trouver établie si loin de la rue Saint-Sébastien! je me suis levée bien vite pour écrire à ma

mère et à Nancy. Comme je les aime! *Beyond the hills and far away.*

Après déjeuner nous sommes sorties pour aller grimper sur une montagne que madame de Coigny connaît, car elle est déjà venue ici avec sa chère Fanny qui aimait tant Plombières, qui voulait, hélas! y revenir et qui partout y a laissé son souvenir comme à Paris, comme à Constantinople. Nous nous sommes tant promenées sur cette montagne malgré le soleil qui nous grillait, que nous n'avions plus la force de monter l'escalier pour nous déchiffonner avant dîner. Nous avons mangé comme hier et après nous nous sommes assises sur les balcons, d'où nous avons aperçu les belles dames qui passaient en robes légères pour aller au bal public. On nous regardait beaucoup et j'aurais bien mieux aimé aller regarder le bal, mais madame de Coigny ne veut s'amuser d'aucun plaisir mondain. Je me suis donc couchée à dix heures, après avoir écrit à ma sœur.

Ce matin je me suis levée de bonne heure pour me mettre dans l'eau et pour en goûter par curiosité. L'eau froide est bonne et l'eau chaude est mauvaise. Rien sur la terre n'est comparable à l'ennui d'être dans une baignoire; on comprend

presque les gens qui s'y tuent. Après le déjeuner qui est composé de pâtisseries, de thé, d'œufs et de crème, etc., nous sommes sorties pour gravir une des montagnes de Plombières. Chemin faisant nous trouvâmes un petit garçon qui ne répondait pas, mais qui entendait. Madame de Coigny lui demanda de nous conduire par un chemin quelconque, et lui donna douze sous, ce qui le rendit le plus riche et le plus obligeant des gamins du pays; il nous mena par un sentier couvert dans un pré charmant qui conduit à un lieu appelé le Désert et que nous voulions voir. Ce désert est très-pittoresque; il est plein de rochers couverts de mousse, de pins, de bouleaux pleureurs sur le bord de ruisseaux qui se croisent en bouillonnant à travers des pierres, et qui finissent par se réunir pour former une cascade en escalier. Je me suis promenée sur cette cascade de roche en roche, à la grande frayeur de madame de Coigny, et suivie pas à pas par le gamin silencieux qui n'a pas voulu dire un mot. Ensuite, nous nous sommes assises au pied d'une croix qui est là, et que j'ai ornée d'un gros bouquet de branches et de fleurs des champs. Nous sommes entrées à la papeterie, où nous avons vu faire du

papier à la poêle, à peu près comme on frit des crêpes. Madame de Coigny m'a dit cent jolies choses sur le papier, sur le désert, sur les moines, sur le repos, sur la vie silencieuse, etc.

Le soir, il est venu des visites : madame de N., qui paraît avoir besoin des eaux, car elle parle comme on ne parle pas et marche comme on se traîne. Sont venus aussi MM. de Damas, M. de la Vieuville et M. de Brancas. M. de Damas ne voulait pas parler à madame N. MM. de la Vieuville et de Brancas ne disaient rien. Madame de Coigny faisait la réplique à madame N., qui miaulait des choses connues et sentimentales. On a servi des gâteaux et des écrevisses sur des fleurs. Je suis accoutumée déjà au séjour de Plombières comme si j'y avais demeuré six mois; il me semble que j'avais rêvé ces montagnes, ces cascades, et tous ces jolis sentiers qui ne mènent nulle part et qui vont toujours. Comme on s'habitue vite à tout ce qui est agréable !

M. Martinet, le docteur, vient deux fois par jour pour bavarder; il raconte toutes sortes de choses de ses malades. Je m'endors chaque soir au son d'une musique quelconque, le bal qui danse en face de nous, un voisin qui joue du violon

à ravir et un grillon qui crie dans ma cheminée. Je regrette de n'avoir pas une harpe ou un piano, mais on n'en loue pas. On a dit à madame de Coigny que nous pouvions nous servir de l'unique piano qui est placé à demeure dans le salon commun où nous n'allons pas. Tous les matins je fais une lecture à haute voix, hélas! pour toute musique. Madame de Coigny me donne des leçons de prononciation, de ponctuation et me recommande de faire des notes sur tout ce que je lis et d'écrire tous les jours ce que je pense : c'est une façon de savoir si on est bête. Je raconte à madame de Çoigny toutes mes lectures anglaises, et elle dit que ces lectures (aidées de Dieu) m'ont donné un esprit original et sain.

Nous avons été ce matin voir le père Vincent, vieillard fort curieux à visiter. Il a bâti sa maison et construit tous les meubles qui sont chez lui, y compris un piano, une horloge, des boîtes, des cartons, des costumes, etc., etc.; sa propriété est entourée de pierres grises. C'est la manière de faire les murs en ce pays perdu. Le père Vincent est plein d'esprit et passionné pour la musique; il nous a parlé de M. Handel! j'ai joué *God save the King* sur son petit chaudron, ensuite nous avons

bu de son vin et mangé de son pain. Les paysans sont ici tous bons et honnêtes; ils n'ont pas l'air de savoir ce que c'est que d'être autrement. Nous sommes rentrées à Plombières par un chemin rapide, plein de pierres roulantes, ce qui nous a fait arriver un peu plus vite que nous ne voulions.

Les maisons de Plombières sont couvertes de petits morceaux de bois coupés carrément. Neuf, cela ressemble à du cuir; vieux, c'est luisant comme de l'ardoise. Il y a des trottoirs dans la Grand'-Rue, et deux chaises à porteurs à l'usage des riches. Tout le monde à l'air de bonne humeur. La promenade des Dames est belle et froide; celle de la Filerie est plus jolie et plus gaie. La vue est charmante tout autour de soi, n'importe comment on se tourne. Madame d'E. est venue ce soir; elle est très-maniérée, mais elle affecte la brusquerie, c'est le contraire de madame N.

Vendredi. — Hier, par un soleil brûlant, nous sommes parties avec un guide pour aller à la Feuillée, endroit fort estimé des voyageurs, et d'où l'on a une vue très-étendue. Nous sommes entrées pour nous reposer chez une pauvre veuve qui demeure là, et qui nous a raconté une histoire de ses malheurs trop longue pour être touchante et

surtout pour être redite. C'est par le bois Jacquot, ainsi nommé du nom de son propriétaire, que nous sommes revenues en ville. Ce propriétaire possède aussi l'hôtel de la Tête-d'Or, et ses pensionnaires vont se promener dans son bois, qu'il a coupé en mille quartiers pour y faire des chemins en tous sens et construire de nombreux cabinets de verdure où l'on se réunit les jours de festival. On rencontre partout et tous les jours de petites paysannes qui offrent aux passants des fleurs et des noisettes dans des assiettes fêlées. Toutes pauvres qu'elles sont, elles attachent leurs fichus avec des épingles d'argent grosses comme des pommes. Le soir, nous avons été nous promener à la fraîche, accompagnées de M. de la Vieuville, qui n'a cessé de parler politique avec madame de Coigny.

Ce matin, le docteur m'a menée visiter le bain public, où les malades étaient plongés pêle-mêle, hommes et femmes, jeunes et vieux, ce qui est affreux à voir. Ces figures en robes de laine inflexible, plongées dans des baignoires de pierre, ressemblent assez aux figures de marbre des tombeaux, sans en avoir toutefois l'air calme et résigné. A voir cette manière d'être malade en com-

mun, on se croirait dans un temps de calamité publique, où tout le monde perd le sentiment de sa dignité. Madame de Coigny a pris une médecine violente, ce qui l'a retenue *at home* et même *in bed*. J'ai lu sur mon balcon toute la journée, et c'est l'histoire de Louis XII que j'ai choisie. Je préfère ce monarque à celui qui règne aujourd'hui. J'en ai dit mes raisons à madame de Coigny, qui prétend que j'ai tort, et que celui-ci est au-dessus de tous les rois des temps passés. *Amen*.

Ce soir, M. de Damas m'a apporté un véritable buffet lilliputien, taillé dans un petit morceau de bois, et travaillé à la loupe. J'y mettrai mes bagues; j'en ai cinq.

Je n'ai pas pu tenir mon journal au courant depuis avant-hier; j'ai eu trop de lettres à écrire à ma mère, à mes cousines, à ma tante Sarah, à Ninon, etc., etc. C'est aujourd'hui dimanche; toutes les femmes et toutes les filles sont venues à la messe, ornées de leurs plus beaux habits, et parlant ce patois qui ressemble à de l'italien. Nous avons été nous promener au bord de l'eau et puis dans un bois sauvage où personne que des vaches ne semble avoir passé avant nous. Nous nous sommes déchirées, et madame de Coigny a été forcée

de se mettre à quatre pattes pour se tirer d'un fouillis où elle s'était aventurée. Rien n'était plus gai et je riais comme une folle. Nous nous sommes assises sur des pierres que la mousse recouvrait depuis une éternité. Puis, au moment où j'espérais déjà que nous étions perdues, nous nous sommes retrouvées sur le chemin d'Épinal. Nous sommes rentrées cuites, brûlées, desséchées, grillées, etc. Le soleil est flamboyant sur ce grand chemin d'Épinal, mais on dit que c'est fort sain; or, ici on ne pense qu'à sa santé, ce qui fait qu'on ne parle que de maladie. MM. de Damas père et fils sont venus ce soir, ainsi que MM. de la Vieuville et de L., un nouveau venu qui est jeune, riche encore plus, doué par conséquent de tous les dons et de tous les moyens de plaire. Madame de Coigny le trouve très-bien; moi, je le trouve très-désagréable. Il y avait bal ce soir, et toutes les dames s'habillaient à leurs fenêtres ouvertes. Au fait, puisqu'on les voit le jour dans leurs bains, elles n'ont pas besoin de prendre grandes précautions pour cacher le soir les apprêts de leur toilette. Le bruit des violons a été couvert par notre lecture de l'histoire de Pologne, par Rhulière. Cela ne m'amuse guère; je n'aime pas assez les Polonais.

Madame de Coigny tâche de m'inspirer son goût pour Mockranowski, son admiration pour Radzivill, sa passion pour Braniki, et tant de *ki*, toujours vaincus, toujours si malheureux, désolés, perdus, ruinés. Le malheur continu finit par désespérer et par rendre durs les témoins qui n'y peuvent rien; alors, on aime à se dire : c'est leur faute. Or c'est peut être vrai. Moi, je le crois, et cela me soulage.

J'ai dansé en entendant les airs du bal qui est en face de nos fenêtres; je me suis rappelé les jolis pas qu'Abraham m'a montrés; celui surtout dans lequel on allonge le pied droit pour le rejeter ensuite en arrière, me semble ravissant.

Hier nous avons été au Désert, et de là madame de Coigny a voulu monter sur la montagne malgré le vent, les pierres, les ronces et mille difficultés. Nous espérions, arrivées au sommet, voir le soleil éclairer tout cela; mais il n'a pas paru. Alors madame de Coigny a dit : « Eh bien! ce que nous venons de faire là est l'image de la vie, et c'est assez triste, n'est-ce pas? » C'était au contraire très-amusant, car le brouillard, la pluie et le vent ont aussi leur charme, et le mieux à faire est d'avoir le soleil en soi-même.

Après dîner, nous avons été au Palais-Royal

de Plombières, c'est-à-dire sous les arcades où il y a des boutiques. M. de Damas nous a promenées avec le docteur Martinet, que nous appelons Robinet, ce qui ne l'empêche pas de soigner fort bien ses malades, car madame de Coigny se rétablit à vue d'œil. Elle a meilleur visage tous les matins, elle dort, mange comme tout le monde et marche bien davantage.

C'était hier la Saint-Louis, j'ai porté dès le matin un bouquet sauvage, mêlé de brins d'if funèbre attachés avec un long ruban noir, à madame de Coigny, qui en a été très-touchée. « Le souvenir de ma fille, m'a-t-elle dit, est ainsi attaché à moi maintenant! »

Le temps est rafraîchi; il a fait un orage et les chemins sont trempés. J'ai été voir les scrins de madame Grillot et causer avec eux; ils me connaissent à présent et ne s'effarouchent plus. Il y a chez un voisin un merle qui fait mon envie; il chante dès cinq heures du matin et encore à six heures du soir. Mais, si je l'achetais, comment l'emporterais-je? c'est impossible, et, toute réflexion faite, il ne faut pas s'y attacher. J'ai des petits sapins qui poussent dans des pots sur mon balcon. Un petit sapin de deux ans a toute la forme

et toute la tournure d'un sapin de la taille la plus élevée ; c'est le seul arbre ainsi reconnaissable en venant au monde. J'ai aussi planté de l'avoine dans des coquilles d'œufs; je les pose sur de la mousse, et c'est une curiosité que nos visiteurs contemplent avec étonnement. J'ai peint des ornements sur ces coquilles d'où sort l'avoine si verte; on a peine à deviner ce que c'est. Nous ne sommes pas sorties aujourd'hui, et, le soir, nous avons eu des visites, entre autres madame N., qui va partir pour aller traîner autre part son tranquille ennui. M. de Damas prétend que ces belles dames de l'empire lui affadissent les eaux des Vosges.

Ce matin nous avons été à la promenade des Dames. Cette longue avenue a été plantée et tracée par le roi Stanislas; c'est encore lui qui a fait construire le grand bain et les arcades. A propos de cela, nous avançons dans l'histoire de Pologne; madame de Coigny se passionne à présent pour Caëtan Soltick, et aussi pour Poniatowski, qui ressemble à Dalvimar. M. Rhulière fait trop de portraits; c'est du remplissage. Madame de Coigny dit que j'ai tort de trouver cette histoire trop longue, et que c'est là une nécessité de ce genre de littérature. Amen!

Hier, après déjeuner, j'ai été me promener à cheval avec M. C. de Damas, qui m'a choisi la bête la plus tranquille de son écurie. Nous sommes allés par les meilleurs chemins, et nous avons parlé anglais. M. de Damas n'a pas voulu me permettre de galoper, moi je n'ai pas voulu trotter, ce qui fait que nous avons été au pas comme des malades. Madame de Coigny est venue sur le chemin d'Épinal au-devant de nous avec M. de la Vieuville. Le soir nous avons eu la visite du curé, qui est venu me demander de quêter dimanche dans l'église. Je lui ai dit que j'étais protestante; mais le curé et madame de Coigny ont résolu que cela ne faisait rien, ensuite ils ont parlé politique. Le curé est très au courant des affaires publiques, et il s'est un peu querellé avec madame de Coigny. Quant à moi, j'ai été sur le balcon voir les rues de Plombières si claires et si propres le soir. Le matin, la vue est différente; on ne voit à toutes les portes que des matelas trempés, des draps mouillés, des éponges, des brosses, des servantes et des balais, etc., etc.

Le soir, nous avons reçu la visite de MM. de Damas, qui sont venus pour nous dire adieu. M. Charles s'est chargé d'une lettre pour ma mère, il ira la voir et lui dira que je ne suis plus mince comme

une perche ni pâle comme une ombre; mais que je prends l'air d'une paysanne en bon état.

Madame d'E. a été malade et nous a apporté sa conversation, car on l'a aidée à monter l'escalier. Elle parle toujours avec madame de Coigny de l'empereur et de ses deux filles. Il est aussi venu un major, qui a une balle dans le genou qu'il a prise en Allemagne. Ce major est un peu timbré: pour essayer son genou, il s'est mis à tant gambader sur le balcon qu'il a failli le faire crouler, ce qui, au reste, n'est pas ici chose sans exemple, car l'impératrice est tombée avec le sien dans la rue il y a quelques années, entraînant avec elle plusieurs des dames qui l'accompagnaient; mais heureusement tout le monde en fut quitte pour la peur. Le major et M. de Damas sont restés tard à se disputer, l'un parlait en gentilhomme d'autrefois, et l'autre avec un peu de rudesse; je crois même qu'il a juré.

Aujourd'hui madame de Coigny a écrit au général. Ces jours-ci, il n'y a pas moyen d'en avoir un mot, elle est tout entière dans l'encrier. Je me suis promenée comme un ours de long en large dans la rue. Le soir, le major est venu et nous a raconté les batailles de cette année. L'empereur

passant dans un endroit où étaient campés des Polonais qui n'avaient rien à manger, les soldats lui crièrent : *Papa, cleba,* et l'empereur leur répondit : *Ni ma, ni ma,* ce qui charma tout le monde et apaisa la faim. Un autre jour l'empereur, visitant un bivouac de soldats affamés, leur fit donner toutes ses provisions; mais, plus loin, il rencontra un régiment en marche, et comme il demandait à un officier le numéro de son régiment, l'officier répondit : « Le 17e à jeun. » Et puis cette autre réponse : « Quelles provisions avez-vous? » demandait l'empereur en parcourant un cantonnement où l'on manquait de tout. — « Aucune, sire. — De quoi donc vivez-vous? — De dévouement à Votre Majesté. » Toutes ces histoires nous donnèrent de l'appétit, et nous soupâmes de grand cœur avec des perdrix froides et des pommes de terre cuites au four.

Aujourd'hui nous avons été voir la fontaine du roi Stanislas, madame de Coigny à pied, une canne à la main, moi sur un âne, et une petite fille à l'avant-garde pour nous conduire. La fontaine est située sur le haut d'une montagne, et l'eau jaillit d'un énorme grès à l'ombre d'un énorme chêne qui semble sortir du même rocher que la source.

Ce lieu a un aspect abandonné et solitaire. L'inscription latine qui ornait la fontaine est à demi effacée, et le bassin est plein d'herbes fines et vertes qui vivent là paisiblement sans être troublées par la propreté des amateurs d'eau claire. Le soir, nous avons été nous asseoir au Palais-Royal. Quelques passants sont venus faire cercle autour de madame de Coigny, qui a prolongé la conversation jusqu'à 10 heures, heure tardive en cet endroit où l'on se couche avec les poules pour se lever avec les coqs. J'ai été un peu traînante hier, je n'avais le cœur à rien; j'ai emporté le serin de madame Grillot sur mon balcon, où j'ai lu *The Lay of the last Minstrel*, poëme qui vient de paraître en Angleterre. Ce matin, j'ai repris ma lecture dès mon réveil. Il y a des choses très-vraies et des descriptions très-belles dans cette poésie un peu longue qui imite les anciennes ballades de *Yonder days and former times*. C'est tout à l'honneur de l'Écosse, et madame de Coigny m'a demandé de lui en traduire quelques passages.

Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de ma sœur, qui s'amuse beaucoup. Madame de Coigny a eu des nouvelles de sa cousine, qui lui écrit cent mille folies et lui raconte une soirée chez Gérard, où

chacun était costumé, déguisé et défiguré, dit-elle, et tout cela pour être mieux. Ceux qui sont laids se font plus laids qu'ils n'étaient naturellement, et c'est sous cet aspect qu'ils restent gravés dans la mémoire de leurs ennemis. Mesdames de B. étaient en déesses et Talma en chasseur poudré. Madame A. ajoute qu'on aime à faire voir ce qu'on ne montre pas tous les jours; ainsi, les hommes ôtent leurs cravates et les femmes mettent des jupons très-courts.

Après déjeuner nous avons été à Lagrange-Chabrag par un chemin charmant, et nous sommes revenues par un autre encore plus charmant à travers des prés, des ruisseaux, des fontaines et des sentiers verdoyants qui se multiplient à l'infini. Faire trois lieues à pied, cela appelle le sommeil et ouvre l'appétit; aussi nous avons mangé comme des ogres. Madame de Coigny n'en finissait pas et disait : C'est bien vrai que l'appétit vient en mangeant. Moi, j'ai dit au contraire : Rien ne l'ôte plus que de manger. Elle m'a répondu : Bravo! Là-dessus, je vais me coucher pleine d'orgueil et de satisfaction.

Aujourd'hui, samedi, il a plu et nous sommes restées *at home*. Madame de Coigny a inventé des

devises de cachet ; elle m'a demandé de lui dessi
une fontaine avec cette devise autour : *profon*
mais cachée, c'est pour elle et son chagrin.
suite, un cachet pour moi ; c'est une hermine a
cette légende : *Douce*, *blanche et fine*. Cela
transporte, mais je n'ai pu faire d'hermine, c
tout le portrait d'un vilain rat.

C'est demain que je vais quêter dans une ég
catholique; j'en suis fort aise, car j'aime les cu
les croix, les cloches, les moines, les images
chapelles et tous les saints. Quand j'avais
ans je faisais des autels entourés de poupées
étaient à la messe, et on m'appelait *p*
païenne.

Dimanche. — Ce matin, le major m'a en
un superbe bouquet de fleurs rares venues d'
naï, et il est venu me chercher pour me donn
patte, car il a des mains affreuses, noires, sè
meurtries et défigurées par la guerre. J'ai
avec gravité et j'ai reçu beaucoup d'argent ;
a que la vieille marquise de la R., entrée da
glise avec sa chaise à porteurs (d'où elle ent
messe sans toucher à un voisin), qui a feint
pas me voir ni entendre : c'est une bien ma
chrétienne et une très-méchante aristocrat

elle est peu polie et pas charitable. Le curé a été très-content de moi, il prétend qu'il faut me convertir. Madame de Coigny m'a fait manger à déjeuner des grenouilles dans un pâté. Je ne savais ce que c'était et cependant j'ai trouvé cela mauvais; je ne pouvais comprendre ces petits os, je craignais que ce ne fût des oiseaux dont je ne veux jamais manger, parce que cela me fait trop de peine. Madame de Coigny m'a tirée d'embarras, et tout préjugé anglais à part, je trouve les grenouilles un pauvre manger, gluant, mollasse et fade. Après déjeuner nous avons lu un peu des souvenirs de madame de Genlis, et à trois heures nous sommes allées à la maison de Remy, d'où nous avons aperçu une nombreuse partie allant faire un dîner champêtre. Il y avait des messieurs et des dames, des ânes chargés de paniers et des esclaves qui portaient du vin. J'aurais aimé à me joindre à cette caravane, mais madame de Coigny ne veut pas s'amuser. Nous avons péniblement grimpé jusqu'au haut du chemin de Luxeuil; l'atmosphère était lourde et pesante, et nous étions de même. Madame de Coigny disait : « C'est le temps qui nous fait ce que nous sommes; il nous faut le soleil et l'air pur pour être dans notre valeur. On devrait dire à ses amis : Quel

temps fait-il chez vous? c'est au reste ce qu'on demande tout de suite chaque matin en se réveillant. » Nous avons parlé du démon, tout en nous reposant au haut de ce chemin; madame de Coigny en a peur le soir, elle y croit tout à fait; moi, pas beaucoup, et j'en suis fâchée, à cause de Milton qui le fait si beau, si triste et si fier.

J'ai été réveillée ce matin par le son d'une cornemuse, dont jouait un Auvergnat voyageant au loin avec une boîte de dentelles. Je commence à m'ennuyer de n'avoir ni piano, ni harpe, ni guitare, ni même une serinette! rien! je lis ou je travaille quand madame de Coigny écrit. Ce matin c'était son courrier d'outre-mer, elle m'a demandé des vers anglais pour amuser le duc de Bedford. Nous avions trouvé de grands millepertuis dans un lieu écarté, et je lui ai donné les vers de Gray, qui parlent de ces fleurs sauvages nées « *to waste their fragrance in the desert air*. »

Je n'ai pas de lettre de ma mère; cela me tourmente. Je n'aurais pas de courage contre l'inquiétude qui me viendrait de maman ou de Nancy; je leur ai écrit un petit volume pour me plaindre.

Nous avons été nous promener après la pluie sur la montagne couverte de grès qui forment un

escalier. Il y avait des buveurs d'eau dans les prés au-dessous qui nous regardaient comme si nous étions des chèvres. Chemin faisant j'ai brouté des mûres et cueilli du chèvrefeuille et *a sweet briar*. En descendant, madame de Coigny est tombée plusieurs fois, mais maintenant elle y est accoutumée. Après dîner nous avons été voir dorer du papier avec le major et M. de Damas, qui part demain seulement, et qui portera à maman mon volume de lettres; il lui dira comme je suis brûlée du soleil. Nous avons passé le reste de la soirée en Pologne avec M. Rulhières, qui n'en finit pas. Madame de Coigny est folle des princes Pulawski; je les aime aussi, mais je trouve toujours que les personnages n'ont pas l'air vrais et ne sont pas touchants comme le Falkland des rébellions de Clarendon.

Madame de Coigny a pris une douche ce matin, et moi, un verre d'eau; ensuite, nous avons été faire une promenade qui n'avait pas le sens commun. Nous avons rencontré madame d'E. assise à l'ombre, et nous avons causé avec elle; elle a parlé de ses filles : elle a dit qu'une des deux était faite à ravir et que l'autre avait besoin au bal de quelques jupons de dessous pour être à son avantage. Elle

va marier l'autre bientôt. J'ai fait une guirlande de feuilles diverses que j'ai attachée à la croix en rentrant en ville; nous nous sommes assises auprès de la croix et j'ai écrit dessus avec le crayon de madame de Coigny, qui écrit à chaque instant ce qui lui vient dans l'esprit, ces phrases rimées ou non qu'elle a inventées :

Passants, qui d'un air distrait regardez cette croix
Entourée de nos fleurs,
Arrosée de nos pleurs,
Donnez un soupir à mes larmes.

Après dîner, nous avons été dans la boutique du libraire, qui n'a que des romans. Nous avons eu ensuite la visite de M. et madame de T. et de M. de la Vieuville, de retour de son excursion dans les Vosges. Madame de T... a toujours parlé; elle est très-drôle et porte un costume de bergère avec beaucoup de rouge et de rubans. Son mari ne dit rien.

Madame de Coigny a reçu une charmante lettre de M. de Narbonne. Elle contient des choses aimables pour moi. Il engage madame de Coigny à ne pas me laisser marcher sur les cailloux pour ne pas gâter mes pieds, qui sont, dit-il, une merveille.

Il assure que M. de Laval en parle tous les soirs chez madame de Laval. Me voilà bien fière! Qu'on dise que les Anglaises ont des pieds comme des limandes de la plus grosse espèce!

Chaque jour ici on découvre quelque endroit plus charmant que la veille. Ce matin, nous sommes parties comme de coutume, emportant un couteau, du pain et des sous en quantité suffisante pour faire des heureux et recevoir des bénédictions en passant, plaisir dont on peut goûter ici le bonheur à peu de frais. Nous avons donc trouvé un petit chemin nouveau qui nous a conduites dans un grand pré plein de faucheurs sauvages qui mangeaient dans un grand plat de bois. Madame de Coigny leur a dit toutes sortes de jolies choses, et nous avons continué notre promenade, dont la description pourrait durer toute la nuit; mais je m'endors, car ce soir nous avons flâné deux heures. Nous sommes allées à la croix, où nous avons trouvé la petite fille si jolie, qui a des yeux bleus et noirs comme le général S... Si sa petite Fanny lui ressemble, nous regretterons encore davantage sa pauvre mère, qui ne la reverra plus. Hélas! hélas!

Comme la vie est calme et uniforme à Plombières et comme l'on s'y rétablit promptement!

Nous ne reconnaissons plus les malades. Si jamais j'arrive à la vieillesse, je reviendrai ici dans cinquante ans. On n'a qu'une contrariété, c'est d'entendre le matin les gamins crier à tue tête dès le point du jour, et puis le soir d'entendre le couvre-feu, usage conservé en ce pays.

J'ai de bonnes nouvelles de ma mère, qui va bien.

Nous avons vu passer ce matin un enterrement; les prêtres chantaient en marchant, et le corbillard était couvert d'un drap bleu-clair. Cela était bien triste, bien plus triste qu'à Paris, où tout a l'air brusque et mondain, même les enterrements. Le soir, il est venu deux grands juifs qui ont vendu à madame de Coigny une partie de leurs marchandises presque pour rien; sans doute ils les auront volées, et c'est pour s'en débarrasser qu'ils ont laissé toutes ces choses à de tels prix. Madame de Coigny a bien recommandé de fermer les balcons avec soin, de crainte que les juifs ne fussent tentés de rentrer par là pour reprendre ce qu'ils nous avaient vendu.

Ce matin nous avons été, par une chaleur extrême, à travers champs et par le chemin le plus long, au val d'Ajol. C'est un superbe vallon qui a

sept lieues de circonférence, et qui est semé d'arbres et de petites maisons d'une ravissante propreté. L'église du village est charmante et très-ancienne. Il est traversé par un ruisseau orné d'un pont romain, composé de cinq énormes pierres d'une belle couleur, et qui ont l'air d'être vieilles comme Romulus. Il y avait jadis en ce pays un homme célèbre qui s'appelait comme le village, Val d'Ajol, et qui remettait tous les membres qu'on se brisait pour l'aller voir, car le chemin qui conduisait chez lui est encore un véritable casse-cou. En un mot, il avait le talent de remettre les os en place avec une facilité surprenante et sans faire souffrir. Cet homme est mort, mais il a laissé une foule d'héritiers qui possèdent son secret. Nous sommes rentrées très-tard, et nous avons dîné de même; on était en peine de nous et tout était brûlé à la cuisine. Après le dîner, le major est arrivé apportant des livres, des confitures, des gâteaux; il est plus ennuyeux que jamais, et je me moque de lui, mais cela semble lui plaire; il m'appelle la fière Albion, et il nous a raconté une foule de bêtises. M. de T... est venu en prendre sa part.

Nous étions si fatiguées ce matin que nous avons négligé la promenade; nous sommes restées à l'en-

trée du Désert. En portant des fleurs à la croix de pierre, j'ai trouvé des vers en réponse à l'inscription de madame de Coigny. Ces vers sont signés Brichambeau. Ce monsieur est l'aide de camp d'un vieux général. Il est venu à Plombières pour une blessure au bras qu'il guérit ici comme on guérit de tout. Il ne voit personne, parce qu'il habite avec une demoiselle que personne ne voit. Madame de Coigny a été très-touchée des vers qui font allusion à la mort de Fanny. Elle a écrit au bas : « Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur! »

Le soir nous sommes restées sur le balcon, où le médecin est venu nous montrer sa face avec un œil aussi noir qu'un œuf frit et sa joue tout enflée d'une chute qu'il a faite. Cela compose un ensemble à faire rire ou pleurer, suivant les sentiments qu'on éprouve pour lui. Il est bien heureux d'en être quitte à si bon marché, car il a roulé, lui et son cheval, du haut en bas d'un chemin escarpé. C'est ce qui arrive assez souvent dans ce pays, où tous les chemins sont pierreux.

Ce matin le major est venu assister à notre déjeuner; il voulait nous accompagner à la promenade, mais madame de Coigny lui a dit qu'elle ne

s'en souciait pas. Nous avons été dans un bois par le chemin d'Épinal, et là nous avons vu des arbres extrêmement curieux. Un paysan qui se trouvait là nous en a montré un qui passe pour avoir trois cents ans : il surpasse en hauteur et en grosseur tous les autres, et il est bien conservé pour son âge. Il y en a d'autres qui ressemblent à des crocodiles et qui offrent des bancs naturels où l'on est assis comme dans des fauteuils. Toutes ces formes bizarres viennent de ce que ces pauvres arbres sont torturés dans leur jeunesse pour servir de clôture, et alors ils poussent comme ils peuvent et se tortillent dans tous les sens. Je suis sûre que cela leur fait mal et qu'ils respirent difficilement. Madame de Coigny m'a dit que c'était peut-être vrai et que ces arbres avaient l'air d'être les arbres généalogiques des anciens souverains de ces contrées. Cela nous a fait de la peine, et nous regardions avec plaisir le vieux chêne échappé à cette cruelle éducation.

Hier, nous sommes parties dès le matin avec M. de la Vieuville et le major, en char-à-bancs, pour aller voir la forêt de sapins, qui est à trois lieues d'ici. La pluie nous a empêchés de dîner sur l'herbe, mais non pas de nous promener sous les arbres

verts et tristes qui offrent une couverture épaisse, où l'on est à l'abri de l'eau comme du soleil; mais décidément, c'est trop noir. La pluie ayant cessé, nous avons pu descendre, comme dans une cave, au fond d'une vallée, pour voir un petit lac au bord duquel sont les ruines d'une ancienne abbaye, qui s'appelle Érival, et dont les moines avaient bien choisi l'emplacement, pour venir là, loin du bruit et du mouvement, oublier le monde et ses vanités. Jamais je n'ai rien vu de plus silencieux ni de plus triste que ces vieux murs couverts de ronces, au milieu de cette forêt noire, et cependant, je comprends qu'on puisse vivre dans de tels endroits et même s'y plaire. Nous avons mangé un dîner froid dans un cabaret, et nous sommes rentrées à Plombières avec la pluie, et un peu brisées par les cahots du char-à-bancs.

Ce matin, la pluie a continué, et madame de Coigny a passé sa matinée à écrire. Moi, je suis allée visiter le merle du voisin avec un parasol qui me sert de parapluie. J'ai donné de la salade au merle, qui me connaît et saute partout dans sa cage aussitôt qu'il m'aperçoit. Je l'aime, ce pauvre merle! je le regretterai! En rentrant, j'ai lu *Pilgrim's progress*, ce livre que ma mère m'a donné et qu'elle

aime tant; c'est un livre bien bon et bien curieux. Il amuse madame de Coigny, qui est dévote, mais autrement que ma mère. Je lui en lis quelquefois ou en anglais ou en français, car c'est un livre qu'on peut toujours recommencer. Il présente une ingénieuse allégorie des progrès que peut faire un pèlerin chrétien à travers les misères humaines; et plus on le relit, mieux on le comprend.

Nous arrivons à la fin de l'histoire de Pologne, ce n'est pas une allégorie, cela! Ah! qu'ils sont malheureux! toujours plus et jamais moins. Le portrait du roi de Prusse est charmant.

Madame de Coigny a reçu un gros paquet du général S.; il va revenir, et elle dit qu'elle souffre déjà du bonheur dont elle va jouir en revoyant ses fils revenir sans sa fille, dont ils ne rapportent qu'une tige. Le soir, il est venu des visiteurs, et le temps continue à se griser, c'est-à-dire qu'il pleut toujours.

Ce matin, nous avons fini l'histoire de Pologne, ouf! Madame de Coigny dit que c'est fort bon de lire de temps en temps des ouvrages ennuyeux. J'ai été à la cuisine manger du miel en gâteaux, la cire est aussi bonne que le miel. Nous avons été avant dîner nous promener vers la commune de Ruaux,

et nous sommes entrées au cimetière de Plombières, qui est nu et sans ombrage; nous nous y sommes assises pour nous y reposer en passant. Le soir, j'ai lu l'histoire de Jeannot et Colin. Madame de Coigny trouve cela charmant; moi, cela ne me charme pas trop : madame de Coigny trouve que j'ai encore tort. J'aime mieux les auteurs anglais que les auteurs français, voilà tout.

Dimanche, nous avons été à la messe. J'ai lu dans un *English prayer book*, et je ne pense pas avoir commis de sacrilége. Il y avait peu de monde; on fait des parties qui commencent à huit heures du matin et qui font oublier le service divin. Nous avons été nous promener après déjeuner, nous avons fait mille tours dans un bois, nous nous sommes perdues, et tout d'un coup nous avons retrouvé l'endroit par où nous étions entrées dans le taillis. C'était fête à Plombières, et on s'en apercevait au vacarme de trente jeux de quilles pour lesquels on se sert de boules gigantesques. Le soir, nous avons été voir madame de T., qui est malade et qui avait fait allumer du feu, ce qui fait toujours plaisir à voir même dans l'été. Madame de T. est très-drôle à entendre causer; elle a toujours mille choses à nous dire, et madame de

Coigny, qui s'en amuse beaucoup, l'empêche de jamais finir.

Hier, nous avons été à la papeterie acheter du papier. Dans la journée j'ai fait des dessins à l'encre en me servant de plumes que madame de Coigny m'a taillées avec des ciseaux, faute de canif; elles vont très-bien, et comme je n'ai ni couleurs ni pinceaux, je compte me livrer au dessin à la plume, cela me servira toujours, et j'ai commencé par copier des feuilles de sycomore. Le soir, nous avons été voir le bal à travers les portes ouvertes. Il me semble que je ne sais plus danser à présent, je ne sais plus que grimper les montagnes; madame de Coigny dit qu'elle a appris à les dégringoler. En rentrant, nous avons commencé *Mademoiselle de Clermont;* je trouve cela charmant et je suis désolée que Chantilly soit démoli. Madame de Coigny dit que cette petite histoire est une perle, et je trouve pour le coup qu'elle a bien raison; cela m'intéresse plus que les Polonais et que Jeannot. Le major est venu nous interrompre, il a dit en entrant : « Je vous dérange, saprebleu! — Oui, a répondu madame de Coigny, mais c'est égal, vous vous en irez après. »

Ce matin, nous avons été nous promener sur

le chemin de Remiremont; nous sommes descendues vers un moulin dont j'aimerais à être la meunière; l'eau est si claire qu'elle a l'air d'être doublée de satin vert, tant elle réfléchit avec netteté les arbres qui entourent le moulin. Tout auprès il y a une pierre énorme toute couverte de mousse et qui a l'air d'être le tombeau d'un géant. Au bord de l'eau croissaient des champignons rouges que madame de Coigny prenait pour des homards, puis nous avons réfléchi que les homards ne sont rouges que lorsqu'ils sont bouillis. Nous avons ri comme des folles de cette idée de homards et de champignons, d'histoire naturelle et de botanique. Le meunier, couvert de farine, est venu voir pourquoi nous faisions ce bruit. Il n'a rien compris à ce que madame de Coigny lui a dit; moi, je n'ai pu que lui rire au nez encore plus fort. Nous sommes rentrées enchantées et apportant un énorme fagot de fleurs, de quoi nourrir trois vaches si j'en avais. — En aurai-je jamais, des vaches à moi? Pourquoi pas, si j'ai des prés? Madame de Coigny dit que j'aurai ce que je voudrai parce que je n'ai envie de rien.

So may it be, God's will be done.

Le soir, nous avons eu un nouvel arrivant, M. de Bétisy, qui est venu voir sa belle-mère, madame d'E. Je l'ai trouvé très-bien ; madame de Coigny dit qu'il est ennuyeux parce qu'il ne parle pas, et elle veut qu'on parle, c'est sa manière de connaître les gens. Madame de Coigny met tout son esprit à stimuler celui des autres, et c'est pour cela, bien sûr, qu'on aime tant à causer avec elle, car elle vous fait valoir tant qu'elle veut.

Ce matin, madame de T. s'est promenée à pied avec son rouge et ses plumes défrisées ; elle marche en avant, M. de Chavanat la suit un livre à la main, et M. de T. suit M. de Chavanat en faisant de la tapisserie au gros point. Le soir, nous avons achevé *Mademoiselle de Clermont*, j'ai pleuré une heure durant, et madame de Coigny me disait : « Mais tout cela n'est pas vrai. » Qu'est-ce que cela fait, lui ai-je répondu, si cela en a l'air ? Elle s'est mise à lire son livre de messe, comme toujours, avant de se coucher, et, pendant ce temps, je dessine à la plume, je fais des branches d'acacia et des feuilles de fenouil.

Ce matin, par un temps modeste, sans vent ni soleil (que je préfère au grand soleil qui enchante madame de Coigny, parce qu'elle n'a jamais

assez chaud), ce matin donc, nous avons fait une promenade sans but, et nous sommes rentrées sans avoir fait de découvertes. Le soir, nous avons commencé l'histoire de Suède, je n'en pense rien encore, et je vais me coucher.

Nous sommes sorties de bonne heure ce matin pour aller voir la maison de Bon-Jean, fermier des environs, qui est dans sa propriété, dont il tire bon parti. Par exemple, il nous a vendu pour 10 sous de feuilles de lierre dont un vieux mur était couvert, et puis il nous a offert de l'eau de son puits, ce que nous avons refusé pour aller à quelques pas de là boire à pleines mains à l'abreuvoir d'un ruisseau; nous nous sommes un peu perdues en revenant. Madame de Coigny n'a pas voulu traverser une rivière dont on voyait le fond, elle a préféré se fourrer dans un taillis pour gagner le chemin de Remiremont, et nous y avons laissé, à travers les ronces et les branches, la moitié de nos vêtements; nous sommes arrivées en loques. Le soir, notre ignorance en géographie a fait les frais de la conversation avec le major et madame de Coigny, qui ne lui répond presque jamais et ne le regarde pas davantage, tandis qu'il ne cesse de lui parler à tort et à travers. On nous a apporté des oiseaux peints

sur carton, c'est-à-dire que ce sont les plumes de ces pauvres oiseaux qui sont collées sur carton et arrangées de manière à représenter leur forme comme s'ils étaient vivants. M. de Bétisy m'a envoyé deux bouvreuils représentés de la sorte, et le major m'a donné un nid peint avec des petits emplumés dedans, ce qui me fend le cœur. Madame de Coigny ne peut pas me dire cette fois, comme pour l'histoire de *Mademoiselle de Clermont* : « Ce n'est pas vrai. »

Nous avançons dans l'histoire bien véritable de Gustave Vasa; cela m'intéresse beaucoup. De mon côté, et en particulier, je lis de l'anglais tous les matins. J'étudie Camp, et son petit poëme de la Rose après l'orage est une jolie pensée. Quand ses poésies sont étendues, elles tombent dans l'ennuyeux, car il y a peu d'idées pour beaucoup de mots. J'aide à madame de Coigny à finir ses petites bandes de tapisserie; elle dit qu'il n'y a plus à présent d'autres fleurs pour elle dans le monde que celles qu'elle fait à l'aiguille; mais que le monde est tout plein devant moi de véritables fleurs.

Nous avons été voir la source du ruisseau Saint-Antoine, qui forme plus de vingt cascades toutes plus jolies les unes que les autres. Il n'y a per-

somme qui nous surpasse comme promeneurs, car nous ne craignons rien, ni la pluie, ni le vent, ni le soleil, ni les broussailles, ni les prés pleins d'eau, ni les pierres, ni les bêtes féroces. Nous faisons le sujet des conversations de tous ceux que madame de Coigny ne veut pas recevoir.

Le soir, le major est venu avec son lieutenant et son autre officier. Madame de Coigny veut bien voir des épaulettes, à cause du général qu'elle aime tant.

Hier, nous avons été visiter la maison de M. Remy, située au milieu de son jardin : l'un et l'autre sont d'une propreté infinie. Le médecin et le major ont dîné avec nous; l'un semblait avoir jeûné pour se donner de l'appétit, l'autre avait fait provision de bons mots. Nous avons fait des calembours, et ceux de madame de Coigny étaient inépuisables; elle en écrit à ses lords d'Angleterre, qui aiment cela. Le médecin a chanté l'air de *Richard, ô mon roi!* Sa voix ressemblait assez au son d'un vieux chaudron; moi, j'ai chanté *Ermite, bon ermite*; le major n'a pas pu réussir à filer une note. Madame de Coigny dit qu'elle n'a jamais chanté de sa vie. Madame d'E. et M. de Bétisy sont venus après ce dîner provincial, qui a ravi les deux convives. Les buveurs d'eau

partent, et nous ne les regretterons pas beaucoup; la beauté du pays nous suffit.

Nous avons commencé les *Révolutions romaines* de l'abbé de Vertot; cela me plaît, mais je n'aime pas les Romains; madame de Coigny prétend que c'est l'orgueil natif anglais qui me rend si difficile pour les autres peuples! C'est à mon insu, ce me semble, et si c'est natif, qu'y faire?

Ce matin, nous sommes allées à la Corvette, et nous avons bu pour six sous de vinaigre qu'un chrétien nous a vendu pour du vin. Nous sommes revenues côte à côte avec une bergère qui nous a raconté son histoire, car madame de Coigny demande à tous ceux qu'elle rencontre : Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que faites-vous? que pensez-vous? Cela amuse presque tout le monde de répondre, il n'y a que les gens d'un détestable caractère qui lui tournent le dos d'un air choqué.

Nous sommes jusqu'au cou dans les *Révolutions romaines* et nous ne pensons plus qu'aux grands événements qui ont occupé le monde longtemps avant l'empereur, ses guerres, ses armées et ses victoires. Tous ces grands hommes d'autrefois me font trouver petits nos visiteurs du crû, et le major ne ressemble guère à Coriolan.

M. de Sorans est arrivé hier pour voir sa sœur qui est assez malade. Il a la figure si propre qu'elle a l'air d'être vernie; il est soigné, peigné, rasé comme on ne l'est pas ici, où chacun ne se lave que par maladie et ne se frise que le dimanche.

Nous avons été ce matin, sans le savoir ni le vouloir, chez le père Vincent, où il y avait noce d'une petite-fille avec un petit-neveu; nous avons mangé des quiches et bu du vin. Nous avons vu valser ces paysans des Vosges, et leur valse est parfaitement ridicule, car ils ne se tournent pas assez, ils ne font qu'un quart de rond.

Le major est parti, et certes, j'en suis bien aise, il m'ennuyait, et madame de Coigny avoue que pour elle il était assommant. J'ai acheté de grosses étoffes pour me faire un costume comme celui des paysannes sauvages de ce pays. La noce d'hier est venue ce matin se promener dans la ville, j'ai été encore la voir valser. La mariée portait à son côté une énorme relique, attachée par une chaîne d'argent; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'air parfaitement misérable. Nous avons vu nos voisins partir en espèce de charrette pour aller au val d'Ajol; bien sûr, ils arriveront cassés et ce sera très-heureux pour les raccommodeurs d'os rompus qui

font la célébrité de ce lieu. Nous avons admiré la marquise de la Rivière, d'Escarbagnas, de Falbalas, etc., vraie caricature du temps de Clodion, qui passe roide avec tous ses jupons empesés, précédée de son chien et suivie de son laquais; elle ne salue que les gens de l'ancien régime et se détourne de tout ce qui tient à l'empereur comme si c'était des crapauds. Nous nous sommes promenées au hasard et nous avons rencontré un jeune homme porteur d'une très-longue barbe très-noire et d'un habit tout usé; il meurt de faim, lui, sa femme et sept enfants, nous a-t-il dit. Madame de Coigny lui a donné toute sa monnaie et moi tout le pain que j'emporte toujours dans un panier qui me sert aussi à rapporter de la mousse, des fleurs et des cailloux. Le soir nous avons été visiter madame de T...., qui est toujours au lit; elle était entourée de ces trois messieurs qui faisaient un whist avec un mort. Madame de T..... a relevé tous mes cheveux qui pendent trop bas, dit-elle, sur mon cou, mais je me trouve affreuse sans mes oreilles de chien blondes et bouclées; quand tout cela est relevé sur ma tête, j'ai un air hardi qui fait mal à voir. Ces trois messieurs ont dit qu'ils aimaient mieux mes cheveux au naturel. Nous avons lu l'his-

toire de Camille au siége de Veïes avant de rentrer dans nos chambres.

Ce matin, pendant que nous étions à déjeuner, nous avons entendu claquer des fouets de poste et passer une voiture; cinq minutes après nous avons vu entrer M. Greffulhe, qui arrivait de Langres tout exprès pour nous voir. Il mourait de faim, de soif et de fatigue, après avoir été cahoté au grand galop des chevaux qui allaient comme le vent sur les chemins pierreux. Il a raconté toutes les nouvelles politiques, et au détriment de l'empereur, que madame de Coigny défendait toujours. Ensuite nous avons été nous promener; M. Greffulhe était d'une gaieté folle et excellente; il a dit que, si nous voulions passer l'hiver ici, il resterait avec nous et ferait venir des livres et des chevaux. Il n'a pas voulu nous laisser lire les choses romaines, après dîner, ni en lire lui-même : il aime mieux causer et nous avons veillé jusqu'à onze heures.

Hier, la pluie nous a privées de sortir. M. Greffulhe a dit que cela lui était égal; nous avons pu cependant le mener à la forge avant dîner et voir le Palais-Royal; le soir il a recommencé la politique anti-impériale et madame de Coigny s'est encore fâchée. Après avoir regardé mes pauvres dessins à

la plume, il est allé dans son hôtel me chercher des crayons et du papier anglais; demain je lui dessinerai une herbe quelconque.

Hier, nous avons été tout le jour en courses. Nous avons mené notre visiteur à la ferme Jacquot, où l'on abattait des noix; nous en avons mangé et emporté. Ensuite, nous l'avons mené à la croix et au Désert. A dîner on a servi une quiche chaude avec une fève cachée dedans; la fève m'est échue et je n'ai pas voulu prendre de roi : j'aime bien M. Greffulhe, mais il est trop gros pour être un roi selon mon goût, et puis il n'a été à aucune bataille, et c'est vraiment ridicule. Le soir, nous avons ri comme des folles, et madame de Coigny lui a assuré que nous étions toujours aussi aimables que cela. Il a dit que cela lui tournait la tête, et madame de Coigny lui a répondu qu'il y avait bien de quoi. Il a raconté à madame de Coigny des histoires sur madame de B......, madame de C....., madame du M..., etc., et enfin sur tout le monde; il a parlé aussi de la princesse P....., qu'il déteste. Mais vous n'aimez donc pas les camées antiques? lui a dit madame de Coigny. — Il m'a donné *The wild Irish girl*, roman que vient de publier une Irlandaise, et puis aussi une petite édi-

tion de *Rasselas*, avec des gravures charmantes. Il m'a dit qu'il voudrait m'offrir tout ce qu'il y a sur la terre. Dans ce moment, je ne désire rien que le meilleur piano d'Érard.

Ce matin nous avons fait une énorme promenade. Nous avons traversé des prés immenses où nous nous sommes embourbés. Pour en sortir plus vite il nous a fallu grimper une espèce de rocher; madame de Coigny tombait toujours, et alors M. Greffulhe a tendu sa canne en se tenant à un arbre, il a ainsi hissé madame de Coigny. Moi, j'étais au-dessus, riant de ce coup d'œil qui ressemblait à la scène du déluge de Girodet; cette idée nous a beaucoup égayés. Il a fallu faire un long détour pour revenir à Plombières. M. Greffulhe est bien étonné de nos promenades; il n'avait pas idée de cette passion pour les lieux les plus inconnus et les moins frayés par les humains. Nous avons mangé comme des loups : M. Greffulhe trouve nos dîners excellents et servis très-chauds; il est gourmand, et il n'y a pas de mal à cela. Le soir, madame de Bétisy est venue ainsi que M. H....., qui connaît le général S......; il n'a pas d'autre qualité.

Hier il a plu et je n'ai pas pu écrire à ma mère, car M. Greffulhe ne nous quitte pas : il mange avec

nous, se promène avec nous, cause toute la journée et nous empêche de lire ; mais il va partir demain et alors nous reprendrons les *Révolutions romaines* sans distraction. Nous avons veillé jusqu'après 11 heures. Notre visiteur ne pouvait s'en aller; il dit qu'en nous attendant à Paris il va s'ennuyer partout et avec tout le monde.

Ce matin M. Greffulhe est parti après déjeuner pour avoir la douceur de nous faire ses adieux la bouche pleine de quiches chaudes, lui a dit madame de Coigny. Il a demandé la permission de nous embrasser, et puis il est monté dans sa calèche, que nous avons suivie des yeux sur la route d'Épinal. Nous regrettons notre visiteur, qui est parfaitement bon et facile de caractère. Madame de Coigny lui pardonnait presque de dire que toute cette gloire de l'empereur ne servirait qu'à la ruine de la France, et moi je commençais à le trouver moins gros.

Nous sommes rentrées ce soir dans le siége de Veïes avec Camille, et puis nous avons admiré Manlius, les Gracques et *tutti quanti;* mais je ne puis aimer ces gens qui, par vertu, tuent ceux qu'ils chérissent. Malgré la pureté de leurs intentions, je m'intéresse peu à ces grands carac-

tères qui ont révolutionné le monde et agité toute la terre.

La pluie nous a privées de sortir ce matin; elle tombe sans relâche. Nous avons écrit des lettres et nous en avons reçu. Maman et Nancy vont bien. Ma sœur est partie pour le Midi, ce qui ne l'amuse pas beaucoup.

Madame de Coigny, qui a le goût de voyager, veut aller voir la chute du Rhin, et, ce soir, elle a parlé à M. de T..... de ce projet; mais M. de T....., qui est fort (en géographie), a démontré à madame de Coigny, qui ne l'est pas autant, qu'il y avait cinquante lieues d'ici à la chute du Rhin, au lieu de dix, comme nous l'espérions, et que ce serait trop long pour y aller dans le char-à-bancs de Jean de l'Ours, qui ne vaut rien, qui casse à tout moment et dont le cheval n'a que le souffle. Le soir, nous avons fini les *Révolutions romaines*.

J'ai fait une caricature sur une marchande de modes venue ici pour la saison, qui portait un chapeau à plumes sous le bras et des bagues à tous les doigts. Cette image a été regardée par la suivante mademoiselle Caroline, qui l'a montrée à madame Grillot, et celle-ci à M de Brichambeau,

qui y a ajouté des vers à l'auteur de ce portrait :

> D'un sot qu'avec esprit les grâces ont berné,

qui ne lui paraît pas à plaindre,

> Puisque vers lui mes beaux yeux ont tourné.

J'ai emporté l'image et les vers.

Hier, l'auteur des vers s'est fait annoncer chez madame de Coigny pour lui offrir ses services et faire ses commissions à Paris, où il va. Il y avait longtemps qu'il désirait entrer ici, et nous l'avons trouvé si charmant que madame de Coigny a regretté de ne pas l'avoir reçu plus tôt; il est un peu fat pourtant, mais cela ne lui va pas mal; il ressemble à madame D......, avec l'œil moins hardi, quoiqu'il passe, dit madame de Coigny, pour l'être tout autant.

Nous avons été nous promener le matin par la jolie chaussée, et, le soir, voir madame de T..., moi avec mon costume de paysanne, qui l'a enchantée ainsi que ces trois messieurs et le médecin qui se trouvait là. A notre heure accoutumée, nous sommes rentrées *at home* et nous

avons commencé *Zadig*. Voltaire et l'empereur se disputent le cœur de madame de Coigny.

Ce matin, j'ai reçu à mon réveil des vers de M. de Brichambeau, qui arrive en partant. Il me dit, en me faisant ses adieux, qu'un homme illustre, appelé comme moi, a découvert l'attraction, mais qu'il y en a bien autrement dans mon regard que dans toute la science de mon grand-oncle, etc....

Nous avons passé toute notre journée à grimper; nous sommes entrées dans un pré rempli de pensées jaunes : c'est une variété que je ne connaissais pas. Il a fallu franchir des tas de pierres pour sortir de ce pré; ensuite, nous avons gravi une petite montagne, où nous avons trouvé un pommier sauvage en fleurs, et, en entrant en ville, nous avons encore grimpé pour voir la croix où sont nos saintes écritures profanées par les vers de M. de Brichambeau. Le soir, le curé est venu, et il a dit à madame de Coigny que l'empereur n'était pas un vrai catholique ni même un Français. Madame de Coigny lui a répondu qu'il était chrétien et que la Corse était française. Après le départ du curé, nous avons fini *Zadig* et puis nous avons causé chiffons. Madame de

Coigny dit que les Anglaises aiment la toilette pour la toilette, et qu'elles ne font cas que des choses chères; elle trouve cela stupide. Elle se rappelle avec étonnement d'avoir eu autrefois une plume jaune qui lui tombait sur l'oreille et qui avait coûté 1,500 francs. Elle dit que, lorsque la figure ne fait plus plaisir, il ne faut pas qu'elle donne d'ennui et que l'on a tort de regretter ce qui est passé, parce que tous les âges ont leurs joies. Elle m'a raconté que la marchande de modes en réputation de son temps, et qui inventait des toilettes pour la reine Marie-Antoinette, avait désiré voir un bal de la cour impériale; on la plaça quelque part et on lui fit voir madame de Caulaincourt, madame Maret, madame Renaud, etc. Elle les trouva indignement fagotées avec des robes serrées, peu amples, peu étoffées, sans plis ni majesté, sans taille ni manches; elle prétendait que c'étaient de belles statues sur lesquelles on avait mis quelques gazillons.

Ce matin, nous avons été au Tombeau du Géant, où nous avons rencontré une nombreuse société de dames et de messieurs. On commence à prendre goût aux promenades à travers tout pour n'arriver à rien, comme nous les aimons. Le

soir, nous avons commencé les *Révolutions de Portugal* après le départ de M. de Sorans, qui a conseillé à madame de Coigny d'aller voir le Ballon, qui est la plus haute montagne des Vosges. Il va faire cette excursion, où il désire nous entraîner, et nous irons.

Nous sommes donc parties avant-hier à huit heures dans le char-à-bancs de Jean de l'Ours, couvert en tapisserie et attelé de deux pauvres chevaux fantastiques. Ce char ressemblait à ces caisses fermées où l'on montre des bêtes curieuses. Les chevaux allaient la tête basse et l'air morne, mais toujours au galop, par-dessus les pierres, les ornières, les buttes : rien ne les arrêtait. Madame de Coigny criait, M. de Sorans s'inquiétait, et moi je riais de nos soubresauts.

Remiremont, où nous avons déjeuné, était jadis une ville brillante ; il y avait des hôtels, de superbes jardins et un chapitre fameux. L'église est encore fort belle, le clocher magnifique, et le cimetière, plein de fleurs d'automne qui croissent naturellement, présente un aspect mélancolique. La plupart de ces belles maisons sont fermées, et l'herbe pousse dans les rues ; c'est une espèce de petit Versailles, et on soupire en voyant cet abandon.

Depuis Remiremont jusqu'à Saint-Maurice, les montagnes sont très-élevées et les paysans ont de gros cols. Nous nous sommes arrêtées à la Trappe pour laisser souffler nos chevaux. Nous avons visité l'église, qui est au haut d'une montagne; ensuite, nous sommes entrées dans une étable, où l'on dansait pour fêter une noce. Nous avons été très-priées pour valser, madame de Coigny et moi, mais nous avons refusé, au grand chagrin de M. de Sorans. Par compensation, nous avons accepté de la galette, que nous avons mangée sur un vieux tronc d'arbre, tandis qu'un imbécile, affligé d'un goître, nous jouait sur une épinette des airs singuliers.

Nous sommes arrivées à Saint-Maurice à temps pour voir la source des eaux de Bussang, qui sortent du gazon dans une prairie ravissante, peuplée de belles vaches noires. C'est un lieu charmant, et l'eau de la fontaine de Bussang est meilleure que du vin de Champagne. De là nous avons été voir la source de la Moselle, qui est à deux pas de l'autre source; l'eau de la Moselle n'a pas de vertus médicinales, mais elle devient une grande rivière, grâce à un ruisseau bouillonnant qui s'appelle le Drimont et qui tombe d'un rocher en cas-

cade. Je trouve que la Moselle devrait se nommer le Drimont, car c'est ce ruisseau qui fournit le plus d'eau au point de départ. Nous avons vu d'énormes rochers et des granits prodigieux en revenant à Saint-Maurice. Madame de Coigny, qui aime tant les parties, en tombe toujours malade, car les parties ne lui vont pas. Elle mange toujours, partout, et alors il lui vient des migraines. Elle s'est couchée tout de suite, et j'ai soupé tête à tête avec M. de Sorans, qui m'a fait goûter à ce fameux fromage des montagnes qui marche tout seul et dont les boîtes s'ouvrent d'elles-mêmes. Cela est horrible à voir et à manger! En voyant M. de Sorans y prendre plaisir, j'ai pensé à cet Anglais qui avait fait comme lui et qui disait avoir détruit autant d'animaux que Samson de Philistins, et avec le même moyen, c'est-à-dire avec une mâchoire d'âne.

M. de Sorans m'a demandé si j'épouserais un militaire, je lui ai répondu que non, affirmativement; et il a très-fort approuvé ma résolution. Il m'a dit ensuite que madame de Coigny lui avait assuré que j'avais le plus aimable caractère qu'elle eût jamais rencontré; cela m'a fait grand plaisir, car c'est peut-être l'essentiel.

Nous nous sommes levées le lendemain à deux heures du matin pour aller bien vite grimper sur le Ballon : notre guide portait une grosse lanterne, et tous les grands sapins qui ornent cette montagne avaient l'air de grandes ombres noires qui nous regardaient passer ; je dormais en marchant, et M. de Sorans soutenait madame de Coigny, qui avait mal au cœur et qui s'arrêtait à chaque pas.

Ce voyage a duré deux heures au moins ; après mille fatigues nous sommes arrivés au sommet du Ballon pour voir lever le soleil, qui ne s'est pas levé ! Madame de Coigny était furieuse contre lui ; M. de Sorans ne disait rien, ni pour, ni contre, et moi j'aimais assez ce brouillard ; il s'est dissipé peu à peu, et nous avons pu voir et admirer la Franche-Comté, l'Alsace, la forêt Noire, etc., etc. Cela est très beau, et l'air que nous sentions était très-frais. Madame de Coigny s'est un peu remise et nous avons pu descendre sans retard. Au pied de cette montagne nous sommes entrés dans la maison d'un paysan qui nous a offert du lait, et là nous nous sommes chauffés à un feu de pommes de pin, ou plutôt de pins, puis nous sommes revenus à Saint-Maurice pour déjeuner comme des ogres,

même madame de Coigny qui s'était débarrassée de sa migraine sur le Ballon.

En rentrant à Plombières, le soir, elle s'est couchée, et j'ai encore soupé tête à tête avec M. de Sorans, affamé comme moi. Nous avons vidé le garde-manger de madame Grillot et dévoré notre déjeuner du lendemain. Je suis très-contente d'avoir vu le Ballon, les eaux de Bussang et la source de la Moselle, mais je suis charmée d'être revenue à Plombières.

Ce matin nous n'avons pas bougé, madame de Coigny a écrit, et moi de même, car les jambes me font mal. Le soir nous avons visité madame de T......, qui est toujours au lit avec son étrange bonnet et une camisole tout ouverte; madame de Coigny prétend qu'elle peut tout montrer sans rien faire voir. M. de Sorans nous a forcées de jouer au whist; madame de Coigny coupe à tort et à travers, reprend ses cartes, regarde celles de ses voisins et s'amuse beaucoup en trichant : aussi nous avons ri comme des fous et nous sommes rentrées tard.

Nous avons fini *les Révolutions de Portugal* et commencé *la Guerre de trente ans*, de Schiller.

M. de Sorans est venu nous dire adieu. Voilà

l'automne arrivé et nous faisons du feu le soir. Les cascades deviennent plus fraîches à regarder, et l'air des montagnes nous donne des couleurs de santé.

J'ai fait connaissance avec une petite fille charmante, qui monte chez nous le matin pour partager le déjeuner après avoir eu soin d'ôter ses sabots et de se laver les mains. Je l'ai trouvée dans la rue demandant quelques sous à une dame qui ne lui donnait rien; elle emporte tous les jours du pain et un peu de fricot pour sa mère qui est malade, dans un pot, comme dit Brunet, dont madame de Coigny raffole en faisant collection de ses nouvelles bêtises pour les écrire à Gustave et à lord Landerdale.

Avant dîner nous avons été nous promener à la pluie, armées de parasols. Le soir nous avons lu du Schiller et hier nous avons fait exactement la même chose. Madame de Coigny m'a dit que le temps paraissait passer plus vite quand on l'employait d'une manière uniforme. Je croyais le contraire. J'apprends tous les jours quelque chose.

Ce matin nous avons fait une précieuse découverte : madame de Coigny avait cherché et fait chercher partout un arbre sur lequel sa Fanny avait

écrit son nom dans le voyage qu'elles firent ici il y a deux ans; cet arbre avait disparu, ou bien madame de Coigny ne se rappelait pas exactement l'endroit. Enfin, tout d'un coup, en cueillant de la vigne sauvage, je vois le nom et le jour du mois. Je pousse un cri, madame de Coigny, croyant qu'une bête me mordait, crie de son côté; je lui montre l'arbre et alors elle se met à fondre en larmes. « Dieu soit loué! a-t-elle dit, la hache a respecté ce gage muet et parlant de ma chère fille! » Nous l'avons garni d'une foule de branches roulées autour afin de le retrouver. En rentrant, madame de Coigny a chargé le médecin d'aller chez l'administrateur des domaines afin d'obtenir l'ordre de conserver cet arbre précieux. Si cela ne réussit pas, elle le demandera au ministre dès qu'elle sera à Paris et peut-être même à l'empereur.

Il est arrivé ici des prisonniers prussiens qui ont l'air fort triste. Le soir on a battu le rappel dans les rues, ce qui faisait l'effet du tocsin : le son du tambour nous a fort effarouchées.

Nous avons été dès le matin voir ce pauvre arbre, et j'en ai emporté des feuilles pour en faire une guirlande solide afin de l'orner un peu plus convenablement. Nous nous sommes assises sur le ser-

polet au haut d'un chemin désert, et madame de Coigny m'a raconté mille choses sur le temps de son émigration et sur la mort de sa seconde fille, la petite Rosalba, qu'elle pleure toujours à Noël, jour où elle est morte pour avoir peut-être été trop gâtée, agitée, soignée et câlinée. Madame de Coigny l'amenait partout et la montrait à tout le monde, même la nuit dans son berceau : ah! comme c'est triste!

Le soir, nous avons vu une comète. Qu'est-ce qu'une comète? Madame de Coigny n'en sait rien, ni le médecin, ni le curé, ni personne.

Madame de Coigny a reçu une lettre de Tiburce, il s'ennuie de ne pas nous voir revenir et de ne pas se battre.

Ce matin nous avons été voir l'arbre; nous l'adorons comme on adorait la lune. Nous sommes païennes à présent, nous divinisons les arbres, les croix, les souvenirs. Nous sommes allées voir madame de T....., qui a donné à madame de Coigny le conseil d'acheter l'arbre et de le faire scier pour garder sous verre le morceau où Fanny a mis son nom. Le fait est que l'arbre en grossissant fera disparaître le nom qui s'écartera de plus en plus. Madame de T...... est accoutumée à être malade,

elle n'y pense plus, dit-elle, et elle cause, elle rit, elle est très-aimable.

Ce matin, madame de Coigny a écrit aux puissants du jour, et elle a mis dans ses lettres quelques-unes de mes caricatures du cru, de sorte, dit-elle, que, si son style n'est pas clair, au moins il ne manquera pas de figures. Nous avons ensuite été nous promener sur le chemin de Luxeuil, où nous nous perdons toujours. Nos voisines sont parties ce matin; nous ne verrons plus ces robes bleues et rouges avec des chapeaux verts et jaunes ! elles nous ont envoyé des cartes d'adieu P. P. C. où il y a écrit : Mesdames Plottard, *pour les arvoir*; c'est l'usage à Plombières d'envoyer ces sortes de cartes, et, *pour les arvoir* signifie : Au revoir. Nous avons mis deux heures à deviner la chose.

Ce soir nous avons laissé *la Guerre de trente ans* qui ennuie madame de Coigny et nous avons commencé *le Siècle de Louis XIV*. Dès le début cela intéresse, c'est bien plus chaud et plus rapide que l'allemand.

Madame de Coigny a reçu une lettre de M. Greffulhe, elle est à moitié pour moi, et il nous attend avec une grande amitié. Il pense que Plombières devient malsain depuis que les jours diminuent.

La marquise de la R. est venue dire adieu à madame de Coigny, c'est la première fois qu'elle montait notre escalier; elle ne comprend pas que, n'étant pas malades, nous restions seules ici dans un pareil isolement. Madame de Coigny, au contraire, dit qu'elle aura grand'peine à s'arracher aux douceurs de la tranquillité et du calme d'une petite ville à moitié dépeuplée. La vieille marquise des temps passés avait son chien, son Toutou, qui fait, lui a dit madame de Coigny, le tout de son existence. La vieille marquise n'a pas compris, elle ne connaît pas Brunet et ne sait pas les calembours, choses que l'empereur permet comme parfaitement innocentes. Pas toujours, cependant. Le triomphe ou Trajan (outrageant) qu'on avait affiché un soir, et puis : l'Empereur sur un trône sans glands (sanglant). Si madame de Coigny savait que j'écris ces choses, elle ne dormirait pas, mais je les lui conterai demain avec d'autres encore, avec la caricature anglaise du roi d'Angleterre tenant sur son pouce l'empereur tout petit, avec ses bottes et son chapeau, et le gros John Bull le regardand à l'aide d'une loupe, et disant : *What a pernicious little animal.*

Ce matin, nous avons été au Désert, et de là

voir notre arbre consacré. La guirlande est intacte, personne n'y touche. Ensuite, nous avons fait un grand détour pour rentrer par un chemin charmant, qui semble toujours nouveau, à cause de ses sinuosités.

Ce soir, nous avons lu beaucoup du Siècle de Louis XIV. Madame de Coigny a reçu ce matin des lettres du général et de Gustave. Tout va bien autour d'eux, et bientôt ils seront à Paris. Nous avons été voir nos promenades favorites, car, nous aussi, nous serons bientôt à Paris, et je reverrai ma mère et Nancy; mais ma sœur est encore dans le Midi pour longtemps. M. de Perey adore le soleil, l'ail et les Provençaux. Ma sœur déteste les cousins, la chaleur et la cuisine à l'huile.

Nous sommes restées longtemps assises sur des rochers couverts de mousse au bord de la cascade du Désert; madame de Coigny disait : « Ceci ressemble peu aux ruisseaux de Paris, dont pourtant madame de Staël préfère l'odeur, la couleur et la vue : quel travers d'esprit et quel défaut d'organisation ! »

Le soir, nous avons peu lu du Louis le Grand, car madame de Coigny a été obligée de se coucher à neuf heures. Je viens d'écrire à ma mère et

je vais faire mes prières pour qu'elle se porte mieux.

Hier, madame de Coigny a eu une indisposition qui a duré toute la nuit, et elle m'a dit ce matin qu'elle avait failli rendre l'âme. Ce sont les galettes, auxquelles elle ne peut résister, qui causent tous ses maux. Aussi, elle est forcée le lendemain de ne rien avaler de toute la journée que l'air qu'on respire.

J'ai été rôder aux environs avec la petite fille et j'ai trouvé des violettes pâles qui ont l'air fort triste. Aux approches de l'hiver, on voit paraître dans les montagnes une foule de pauvres fleurs, et les mousses deviennent éblouissantes.

La journée s'est passée comme hier; mais madame de Coigny va bien. Le soir, nous avons lu très-longtemps; madame de Coigny m'a appris à lire haut, très-clairement et sans me fatiguer. Elle lit parfaitement, ne tousse pas, et ne s'ennuie jamais de rien. Elle me dit que s'ennuyer est quelque chose de méprisable; et cependant ce sont les gens les plus ennuyeux qui s'ennuient le moins d'eux-mêmes. Demain, nous dînons chez madame de T.

Notre dîner d'hier a été très-gai; madame de T. mangeait dans son lit, ou plutôt elle gri-

gnotait; son mari a été fort étonné de mon appétit, car il prétend que je devrais ne me nourrir que de rosée, et il ne voulait pas me donner du mouton. Après dîner, j'ai chanté une ballade écossaise qui a ravi madame de T. Elle m'a embrassée et appelée son petit ange. Et puis nous avons joué un whist, où j'ai gagné 4 francs, ce qui est énorme. M. de Chavanat n'était pas content, car c'est lui qui joue le mieux; mais le hasard, Dieu merci, n'est pas toujours pour ceux-là. Ensuite on a fait des rébus, choses de la famille des calembours, famille que madame de Coigny aime et où elle excelle.

Hier, j'ai mis en ordre tous mes effets et aidé madame de Coigny dans tous ses paquets. Sa soubrette est bête comme un dindon. Madame de Coigny a reçu une nouvelle lettre de M. Greffulhe et une de madame de Laval, qui lui annonce qu'elle a un charmant petit vaisseau en ivoire qu'elle garde pour moi, si bonne Anglaise, et qui suis née presque dans la mer. Avant dîner, nous avons vu arriver le major, venu tout exprès de Nancy pour nous dire adieu. Cela est trop galant et assez ennuyeux. Il a fermé toutes les malles; car l'esclave mâle de madame de Coigny est aussi

peu intelligent que sa suivante : ce sont des Parisiens qui n'avaient pas même été jusqu'à Saint-Cloud.

Le major, en venant jouir de nos derniers soupirs, a beaucoup gâté nos derniers moments ; car il nous a suivies jusqu'à l'arbre de Fanny et auprès de la croix de nos regrets, ce qui nous a bien contrariées. Nous n'avons pas voulu pleurer devant lui. Madame de Coigny pense qu'il m'aime, et cela m'est parfaitement égal; il a dîné ici et il est reparti après nous avoir embrassées d'une manière si terrible que j'en tremble encore.

Enfin, nous partirons demain. Adieu Plombières! je ne vous reverrai sans doute jamais! Tout devient cher, tout devient triste avec cette pensée-là! Mon cœur est très-gros, et madame de Coigny est aussi désolée que moi.

Nous sommes parties de Plombières hier à dix heures du matin, après avoir été à la messe et avoir déjeuné. J'ai dit adieu à la petite fille, à laquelle j'ai laissé mes vieilles robes; j'ai également dit adieu aux serins et au pauvre merle! Toute la maison pleurait en nous voyant partir, et tous nos voisins sont venus nous dire adieu. Le postillon faisait claquer son fouet en montant la montagne au pas, et nous regardions tristement toutes nos

promenades, tous les chemins perdus où nous avons tant marché.

Arrivées à Luxeuil, nous nous sommes un peu reposées, puis nous sommes allées voir les bains, qui sont très-laids, mais dont les eaux sont, dit-on, très-salutaires. De Luxeuil à Vesoul, je n'ai rien remarqué que des canards comme je n'en avais jamais vu, et les restes du château de Montaigu au haut d'un rocher qui perce les nuages; on aperçoit de loin les vieilles tours qui tombent en ruine. Je voudrais savoir tout ce que ces tours ont vu. Madame de Coigny m'a dit : « Sans doute ce qu'on voit à présent dans les châteaux modernes, car l'humanité a toujours les mêmes passions, quoique les murs changent de forme. » Elle m'a demandé ce qui me plaisait le plus parmi les caractères divers tracés dans les livres d'histoire que nous avons lus ensemble. Je n'en sais encore rien. Quant à madame de Coigny, Manlius, Coriolan, Gustave-Wasa, Gustave-Adolphe, Louis XIV, etc., tout cela lui paraît mesquin comparé à l'empereur Napoléon premier.

Madame de Coigny lit son livre de prières, sa suivante lit son livre de Poste, et moi, un volume de Shakspeare, qui m'a servi de Paris à Plombières.

Je lis et relis ce qu'il contient, et bientôt je le saurai tout entier par cœur. Madame de Coigny n'aime pas assez Shakspeare; l'original lui donne trop de peine, et elle déteste les traductions impossibles. Nous sommes sorties de Vesoul par un brouillard épais qui nous a privées de voir le château de Sorans, qui est au bord du chemin; cela nous a contrariées. Nous nous sommes arrêtées à Rioz pour déjeuner, et nous avons fait causer l'aubergiste sur les châteaux des environs. Elle a dit du bien de tout le monde, chose rare et excellente.

Nous sommes arrivées à Besançon de très-bonne heure, et, tout de suite après nous être un peu habillées, nous nous sommes mises en route pour voir les curiosités de cette grande ville, pleine d'églises et de monde très-bien vêtu, mais à l'air assez taciturne. Nous avons d'abord visité les églises; celle de Saint-Pierre est charmante, bâtie en pierres de diverses couleurs et d'une très-jolie forme. Celle de la Madeleine est plus majestueuse et moins soignée à l'intérieur; celle de Saint-Maurice semble être toute neuve, et elle est dorée comme un calice; enfin la cathédrale dépasse et surpasse toutes les autres églises. Je ne pouvais assez admirer ses beaux vitraux, sa forme inté-

rieure, son élévation et surtout son merveilleux clocher. Tout cela est superbe, et, si j'habitais six mois dans cette ville, je deviendrais catholique comme les femmes qui prient dans toutes ces églises.

La promenade de cette ville est très-jolie et fort originale, c'est un véritable jardin anglais. Le Doubs y passe, et il y a une foule de saules pleureurs qui se penchent sur ses rives. On y voit des bains qui ont l'aspect de temples romains, d'étroits sentiers qui ont l'air naturel, des tombeaux vides et des ruines faites à la main pour ménager des points de vue. Près de là s'élève la préfecture, qui est un château royal avec un immense jardin. Le préfet est bien heureux. Madame de Coigny, dans le but de visiter le jardin, a demandé le nom du préfet, mais elle ne le connaît pas; ensuite, nous avons passé une heure à monter jusqu'à la citadelle plantée sur d'énormes rochers de couleur bleuâtre, qui donnent à cette prison l'air le plus sombre. Notre guide nous a fait voir un portique bâti par César et creusé dans le roc, où il durera éternellement, et les ruines d'un vieux et immense couvent jadis construit par les Espagnols. Nous avons vu la montagne d'où Louis XIV bombarda ces pauvres Espagnols, et admiré les vilains tra-

vaux de Vauban; ensuite, on nous a fait remarquer un puits dont la profondeur laisse un souvenir de cauchemar, et le chemin effrayant et fantastique par lequel on dit que M. de Bourmont, chef de chouans, s'est tiré des griffes de l'empereur. Madame de Coigny prétend que des clefs d'or et d'argent ouvrent souvent les portes de fer; moi, je serais fâchée que M. de Bourmont ne se fût pas sauvé par ce chemin si périlleux; cela donne un peu d'intérêt à sa délivrance, car madame de Coigny pense que sa personne n'en mérite aucun: il est vrai qu'il n'aimait point l'empereur! Nous sommes rentrées pour dîner, et, après dîner, nous avons encore été nous promener autour de la ville. La sortie de Besançon est charmante; le chemin sur les bords du Doubs est semé de vergers; la végétation est très-belle et les vues très-variées. De Besançon nous avons été à Salins et nous avons vu des salines : c'est affreux, c'est effrayant, obscur, sale à dégoûter du sel pour toujours. Cette triste ville est défendue par deux forts; j'aimerais mieux habiter dans une crevasse de montagne que demeurer à Salins. Les montagnes du Jura sont sombres et maigres; nous n'avons rien vu de curieux après Salins que les ruines d'un vieux

château fortifié, qui a dû être bien beau autrefois. Les ruines, les tours et les murs d'enceinte de Dreux m'ont donné le goût de tous les vieux murs. Ces tours couvertes de girollées qui dominent la ville de Dreux sont mon premier souvenir; jamais je n'oublierai le soleil couchant à travers les arcades ruinées de l'ancienne église. Lorsque je dors et que nous passons devant des vestiges de ce genre, madame de Coigny me réveille en disant : Voilà de vieux murs! et elle se moque de mes goûts arriérés; elle dit que nous avons changé de rôle, que c'est moi qui devrais préférer les nouveautés et elle les antiquités.

Nous avons couché à Champagnole, village incendié quelques années auparavant par une jeune fille qui s'est avisée de mettre le feu partout. Il n'y avait ni meubles ni papier dans nos chambres, rien à manger, mais un feu de sapins qui brûlait à ravir. Notre souper fut très-frugal, et nous avons quitté ce triste hôtel le plus vite possible et par une pluie terrible; jamais je n'ai vu tomber tant d'eau à la fois. Le chemin qui passe à travers de grands sapins et d'immenses rochers a l'air de conduire à un roman d'Anne de Radcliffe ou plutôt à un de ses châteaux perdus

dans des paysages semblables à celui-ci; tout y était précipices, cascades furieuses et grossies par la pluie, et puis le fracas du vent dans les arbres noirs, sous un ciel tout couvert de gros nuages qui nous cachaient le soleil et fondaient en torrents sur notre calèche. Nous avions très-peur. A Saint-Laurent, la pluie a cessé et la neige a commencé; il nous semblait tout à coup être entrées en plein hiver; on ne voit rien que sapins et on n'entend que cascades sur la route coupée à travers la montagne. Pendant que nous montions, nous apercevions un régiment qui descendait et qui tournait autour de cette montagne. C'était l'image du tableau de David[1], tableau vraiment héroïque, qui est le chef-d'œuvre du peintre, quoiqu'on dise que le cheval est impossible; qu'est-ce que cela fait? le cheval est en harmonie avec le cavalier, qui paraît également impossible.

Pendant qu'on attelait nos chevaux à la poste de Morey, une folle est venue nous parler. Elle a dit que nous avions l'air d'être des nobles et que c'était malheureux pour nous, parce que tous ces gens-là iront en enfer pour les punir de montrer

[1] Le passage du mont Saint-Bernard.

aux autres l'exemple des abominations. A huit heures du soir, en descendant la montagne de Gex, qui est effrayante, nous avons vu des feux follets *to lure us to our doom*. Après avoir monté et grimpé, descendu et tourné toutes ces montagnes, qui eussent été si belles à voir sans la pluie, nous y avons laissé l'hiver avec sés frimas, et nous sommes revenues à l'automne en approchant de Genève. Avant d'entrer dans cette ville, les hommes de la douane nous ont fouillées et terrifiées; je les ai pris pour des voleurs. Madame de Coigny les a trouvés très-malhonnêtes; elle n'a pas voulu loger dans la ville et s'est fait conduire à l'hôtel de Sécheron, situé en face du lac et arrangé à l'anglaise, c'est-à-dire que tout y est *snug* et comfortable.

Nous avons mangé une truite à souper avec cent bonnes choses; ensuite madame de Coigny a écrit sur le livre qu'on présente aux arrivants pour y inscrire leurs noms, ceux de madame et mademoiselle d'Armentières; car elle dit que celui de Coigny est devenu trop célèbre depuis que le général S. est devenu son gendre et que le mien est trop anglais. O mânes des Conflans, voyez-vous, du fond de vos sépultures, votre vieux nom

servir de déguisement pour voyager incognito au temps de l'empereur Napoléon!!!

Madame de Coigny rit de mes idées féodales; elle prétend qu'à mesure qu'elle vieillit, les vieilleries lui déplaisent davantage. Elle ne veut pas voir la foule de visages de connaissance qu'il y a par ici et surtout à Copet, qui en est plein, le landlord lui ayant nommé tout le monde comme il faut qu'elle déteste hors Paris.

La vue dont on jouit de nos fenêtres est quelque chose d'admirable, mais je trouve que cela ressemble trop à un tableau. Les poëtes en ont tant fait que je ne dirai rien de ce que je pense en voyant ce grand ruban bleu uni, et, derrière, au loin, le mont Blanc, éternellement blanc, et au bord de ce ruban, et comme lui servant de frange, des prés éternellement verts, avec une foule de maisonnettes de roman, toutes pareilles les unes aux autres, ce qui donne lieu de croire que tout le monde ici est également riche.

Après déjeuner, nous avons été voir la maison de M. de Voltaire à Ferney. Cette maison tourne le dos au lac, et on ne s'y doute pas d'un pareil voisinage. Les arbres du jardin sont taillés en forme de vases et d'animaux; l'intérieur est triste et

sombre, le lit en damas bleu et en loques, ce qui prouve son identité; dans l'alcôve, on voit le portrait de Lekain, qui ouvre les narines, tandis qu'un petit ramoneur, qui fait vis-à-vis, lui montre les dents. Madame de Coigny a reconnu, parmi les autres portraits qui animent ces chambres désertes, l'image de madame du Châtelet, et moi celui de sir Isaac Newton. Rien n'est plus triste que l'aspect de cette maison morte dont le maître jouissait d'une si grande renommée : esprit immense, mais plein d'amertume et d'ironie, cœur froid qui a dénigré tous les beaux sentiments, mauvais caractère qui n'a jamais pardonné à qui n'était pas de son avis : tel me paraît être Voltaire; il est vrai que je n'ai pas lu le quart de ses ouvrages, et, plus tard peut-être, je changerai de sentiment à son égard. Madame de Coigny dit que je ne le comprends pas encore, et elle combat toutes mes critiques. Elle me ferme la bouche en me disant que c'est le plus grand génie qui ait jamais paru sur la terre, et que ses œuvres sont toutes admirables.

Après dîner nous sommes montées sur une hauteur pour voir la jonction du Rhône et de l'Arve, et puis nous sommes rentrées par la ville, qui est triste, à cause des grands toits en bois qui avancent

sur les rues. Le soir nous avons commencé un roman. Madame de Coigny dit que ce pays est propre à en lire; elle a pris chez un libraire *la Malvina* de madame Cotin, et cela m'amuse beaucoup.

A propos de romans, madame de Staël est établie sur les bords du lac, à Copet, où, pour se distraire, elle s'entoure d'une nombreuse société, Madame Récamier est chez elle; elles font beaucoup de bruit, jouent la comédie et donnent des soirées, des matinées, des dîners. On ne trouve plus madame Récamier belle, comparée à l'actrice à la mode, madame Belmont, qui vient de jouer sur le théâtre de Genève toutes sortes de pièces gaies que l'on préfère aux tragédies représentées tous les samedis à Copet, bien que madame de Staël en soit ordinairement la jeune première ou la belle héroïne.

Hier, vingt-cinq messieurs sont venus dîner dans un grand salon près du nôtre, et ils ont fait un train affreux. Madame de Coigny a demandé ce que c'était que ce festin. Le maître a répondu que c'étaient des Français qui voulaient se faire passer pour des Anglais en buvant toute la nuit, qu'ils avaient parlé de l'empereur en mauvais termes et tourné en ridicule mesdames de Staël et Récamier.

Nous avons été voir la montagne de Sable, cé-

lèbre par la variété des plantes médicinales et autres qu'elle produit. Le cocher a mis ses bêtes à l'écurie pour nous faire monter l'Échelle qui conduit, par un chemin tout à fait digne de ce nom, au sommet de la montagne où il y a un joli village qui s'appelle Maukey. Notre cocher nous a engagées à entrer dans l'auberge pour y manger des marrons et boire du vin blanc. Ensuite il nous a conseillé de revenir par un chemin plus long et moins raide, tandis que lui retournerait par l'Échelle pour nous attendre avec ses chevaux au pied de la montagne. Madame de Coigny y a consenti, et l'aubergiste a offert son neveu pour nous servir de guide. Nous voilà donc parties avec ce neveu, qui nous mène le long d'une route sauvage et déserte, et puis qui se met à dire des choses épouvantables sur l'empereur et ses sœurs, de manière à nous faire trembler. Il criait que c'était un gueux, un fou, un ogre, un sorcier, et qu'on devrait lui tordre le cou. Madame de Coigny me dit en anglais que cet homme était sans doute un espion, car il n'y avait que des gens de cette sorte qui osassent parler ainsi de l'empereur en plein air, et qu'il ne ne fallait pas lui répondre. Au bout de quelques instants et dans un lieu très-isolé notre guide s'ar-

rêta tout à coup et dit à madame de Coigny qu'il lui fallait de l'argent avant d'aller plus loin. Elle lui donna un écu, mais il répliqua qu'il en voulait plusieurs, d'un air si méchant qu'elle lui abandonna bien vite tout son sac et se mit à courir sur le chemin, et moi à la suivre. La pente favorisait notre fuite et nous n'osions pas regarder le guide, qui apparemment se contenta de nous regarder courir, car il nous laissa dégringoler, au risque de nous rompre le cou. Arrivées en bas, nous tournâmes à gauche, comme nous l'avait recommandé le cocher, mais sans rencontrer ni lui, ni ses chevaux, ni une âme humaine. La peur nous saisit de nouveau, et, ayant aperçu de loin une barque sur le bord d'une petite rivière, nous nous précipitâmes de ce côté. Là, un jeune garçon qui servait de passeur voulut bien nous faire traverser la rivière dans son bateau; mais, arrivées de l'autre côté, nous n'avions rien pour payer notre passage. Madame de Coigny, qui a toujours un châle de rechange, prit le parti de lui en laisser un en lui disant de venir le soir rapporter le châle et chercher son argent, ce qui du reste a été fidèlement exécuté. Pour le moment, il nous indiqua la route de Genève, dont nous étions éloignées de trois grandes lieues. A peine avions-nous fait quelques pas

dans la plus profonde consternation, que nous nous entendons appeler à grands cris par le passeur, qui nous avertissait que des hommes en cabriolet nous appelaient de l'autre bord, qu'ils allaient passer le bac pour venir nous prendre, et qu'il fallait les attendre. A cette invitation nous nous mîmes à courir de toutes nos forces en sens contraire; et bientôt, à demi mortes d'essoufflement et de peur en entendant le bruit d'une voiture au galop qui nous poursuivait et qui allait nous ramasser ou nous écraser, nous prîmes le parti de nous jeter sur le revers d'un fossé, où nous restâmes accrochées, exténuées de fatigue et n'en pouvant plus. C'est alors que nous reconnûmes notre cocher et nos chevaux qui riait (c'est-à-dire le cocher) à se pâmer, sans pouvoir comprendre le motif qui nous avait déterminées à prendre ainsi nous-mêmes un pareil galop. Madame de Coigny était furieuse, et moi je ne pouvais plus me tenir. Mes pauvres souliers étaient complétement usés. Cependant le cocher ayant cessé de rire et nous de trembler, nous sommes montées dans la calèche pour arriver très-tard à Sécheron, où nous avons soupé de très-grand appétit, tout en parlant avec humilité de notre aventure, qui, à ce qu'il paraît, n'en était pas une.

Malgré nos tribulations d'hier, nous sommes sorties aujourd'hui, mais avec un autre cocher qui nous a conduites en calèche au bord du lac, et qui nous a dit les noms de toutes les habitations que nous avons rencontrées et ceux de leurs propriétaires. Il nous a parlé d'un lord anglais que tout le monde adorait ici, et aussi d'un prince prussien qui est venu passer quelque temps à Copet. Le cocher trouve que madame Récamier est blafarde, et que mademoiselle de Staël est gentille malgré ses cheveux jaunes. Il a dit que madame de Staël était folle du prince prussien, qui ne l'aimait pas, et que l'empereur, qui ne l'aimait guère non plus, l'emprisonnait à Copet parce qu'elle avait plus d'esprit que lui, et écrivait tout ce qu'elle pensait. Madame de Coigny a vite changé la conversation pour parler de la beauté du lac qui s'élargit beaucoup sur la route de Lauzanne. Madame de Coigny m'a dit que je pouvais presque me figurer voir la mer. Mais je me figure la mer verte, et je ne la reconnais pas bleue. Cette route bordée par le lac, avec une garniture de maisons délicieuses, dans le lointain, à droite les Alpes, à gauche le Jura, tout cela est ravissant. Rolle et Morges sont de charmantes petites villes. A Rolle, il n'y a que deux rues, très-

longues et plus propres que bien des salons de Paris. Auprès de Morges, on admire une cascade qui tombe de rocher en rocher en faisant un grand bruit.

Nous sommes arrivées à Lauzanne par le clair de lune, et nous avons été, avant souper, faire un tour dans la belle rue. Madame de Coigny a voulu acheter un livre pour lire le soir, car elle n'avait pris que son *bon Dieu*, comme elle appelle son bréviaire. Elle a choisi un volume intitulé : *Lettres écrites de Lauzanne*, et elle l'a lu tout d'un trait après souper, tandis que je faisais des cascades et des sapins à la plume. Ce roman nous a paru niais sans être simple, et ennuyeux sans être naturel. Le lendemain, nous avons été de Lauzanne à Vevay, toujours au bord du lac, qui est bordé maintenant de vignes, entourées de petits murs, ce qui leur donne l'air d'être fortifiées. Dès que nous avons été installées dans la salle commune de l'auberge, madame de Coigny a voulu aller voir la ville, et moi, qui ne suis pas infatigable comme elle, je suis restée à me chauffer. Au bout d'un moment, un monsieur est entré dans la salle, puis deux, puis trois, jusqu'à sept; ne sachant quelle contenance prendre, je me suis tenue immobile

au coin du feu, et tous ces messieurs me regardaient d'un air de stupéfaction sans dire un mot. J'étais là comme chez moi, car j'avais ôté mon chapeau et mon châle; enfin, madame de Coigny est rentrée et m'a tirée d'embarras. Elle a parlé à tous ces messieurs, et nous avons déjeuné à la table d'hôte, ce qui m'a beaucoup amusée. Ces messieurs ont proposé à madame de Coigny de nous promener en *corbeille* dans tous les environs, mais elle a préféré revenir coucher à Lauzanne. Nous avons encore été chercher un livre chez le libraire, et madame de Coigny a acheté *le Doyen de Killerine*, dont nous avons lu jusqu'à dix heures. On trouve ce livre très-amusant, et madame de Coigny le trouve assez ennuyeux. Le lendemain, nous avons été nous promener au Signal, d'où l'on jouit d'une vue ravissante, puis, au retour, nous sommes entrées dans des boutiques où l'on vend des marchandises de contrebande. Madame de Coigny a fait l'acquisition de petits pots bleus pour elle, et, pour moi, d'un châle écossais et d'une robe de mousseline à fleurs. J'ai acheté des souvenirs pour ma mère, ma sœur et Ninon. En revenant, nous nous sommes arrêtées à Morges pour nous promener à pied au bord du lac et ramasser

des cailloux de marbre blanc. Tandis que nous étions assises sous des peupliers, il a passé deux messieurs en calèche qui se sont arrêtés et nous ont offert poliment de nous faire faire une promenade; madame de Coigny n'a pas accepté, néanmoins ces messieurs sont restés là à nous regarder. C'est que madame de Coigny possède un énorme sac dans lequel on pourrait faire entrer une douzaine de pains d'une livre, elle était occupée justement à le ranger et à le visiter quand ces messieurs se sont arrêtés : le spectacle de tout ce qui sortait de ce sac était vraiment de nature à piquer la curiosité. En route, j'ai dessiné la maison d'un Hollandais qui ressemble à un temple (la maison, bien entendu); cela ne sied pas ici. Les petites maisons du cru vont mieux à ce lac tranquille, à ce ciel si pur. Nous nous sommes arrêtées pour déjeuner à Nyon, dans une auberge charmante qui donne sur le lac. Ah! comme tout cela est joli à voir! Des maisons de toutes couleurs qui ont l'air d'être en porcelaine, et des clochers qui ressemblent à de la tapisserie. Nous sommes arrivées à Sécheron, vers dix heures, pour nous coucher.

Le lendemain, j'ai été me promener à cheval avec un groom, et madame de Coigny, en cor-

beille; nous nous sommes beaucoup amusées chacune de notre côté, malgré le vent qui nous soufflait au visage et qui faisait tomber toutes les feuilles d'automne. Le soir, nous avons continué *le Doyen de Killerine*, lecture qui me plaît bien.

Hier, nous avons été à pied visiter la maison de campagne d'un original Anglais qui a un jardin superbe; on nous avait raconté sur son compte cent choses plus extraordinaires les unes que les autres : d'abord, il ne pouvait, disait-on, garder de domestiques parce qu'il voulait que de temps en temps ils se peignissent en noir pour ressembler à des nègres, puis ensuite il leur fallait redevenir blancs ou cuivrés. Ils devaient aussi jouer d'une grande serinette pendant le dîner du tyran, qui ne voulait pas voir un chat, mais qui faisait élever des truites dans des bassins, et qui les apprivoisait. Tout cela piquait notre curiosité, et cette fois madame de Coigny a pris mon nom pour attendrir l'Anglais. Elle lui a fait demander la permission de voir son jardin de la part de madame et mademoiselle Newton. Mais l'Anglais a répondu : « Je ne connais pas ce nom-là. » Donc, nous n'avons rien pu voir, mais seulement entrevoir les murs d'une serre chaude qu'on dit être une merveille. Ma-

dame de Coigny a offert de l'argent au jardinier, mais il a dit non, les dents serrées comme un Anglais qui refuse, et cependant le jardinier est Suisse, car il nous a parlé ensuite de son compatriote J.-J. Rousseau, dont il lit les œuvres, et dont moi je n'ai rien lu, malheureusement! Nous sommes rentrées très-grognons, et, le soir, nous avons repris Madame Cottin pour varier un peu le Doyen, qui endort madame de Coigny.

Le lendemain, nous sommes sorties encore à pied pour nous promener dans un sentier étroit qui tourne et retourne entre le Rhône et les jardins potagers de la ville. Il y avait beaucoup de monde dehors pour jouir du soleil et du beau temps dans ce charmant pays. Nous sommes ensuite entrées dans une église protestante, où l'on chantait les psaumes d'un ton froid et cérémonieux; après, il y a eu sermon, et le prédicateur nasillait tout comme Lainez à l'Opéra. En rentrant, nous avons trouvé dans le salon un gros bouquet de lilas blanc tout fleuri, comme en mai. Le maître a dit que c'était pour moi, que deux messieurs m'avaient désignée, etc., etc. Madame de Coigny s'est écriée : « Voilà les vrais romans qui vont commencer. » Je trouve que c'est charmant, car après les miens

parents, les pianos d'Érard et les oiseaux, ce que je préfère, ce sont les fleurs. Ensuite on nous a annoncé qu'un messager de Copet était venu à Sécheron pour savoir le nom des étrangers qui y logeaient depuis peu de temps. Mesdames de Staël et *tutti quanti* vont se crever l'esprit pour deviner madame et mademoiselle d'Armentières, vu qu'il n'y a plus de ce nom-là qu'un seul mâle rabougri, suivant l'expression de madame de Coigny.

Ce n'est pas tout; nous avions rencontré plusieurs fois dans la cour un monsieur bien vêtu qui s'obstinait à reconnaître madame de Coigny en la saluant toujours d'un air sans façon, ce que madame de Coigny lui rendait d'un air sec, sans s'arrêter; enfin, ce soir, au moment où nous étions à l'endroit le plus touchant de *Malvina*, voilà qu'on nous annonce un parent du sénateur Casa Bianca que madame de Coigny connaît beaucoup. Elle reçoit ce monsieur assez fraîchement, mais il ne s'en aperçoit pas et commence à demander des nouvelles du général et à parler de sa belle conduite à Constantinople, etc., et puis il a ajouté : « Je connais bien cette famille; le père de votre gendre était un commerçant qui a fait son chemin lui-même. — Vraiment? dit madame de Coigny,

eh bien! votre père, à vous, a fait un imbécile. »

Le parent du sénateur n'a pas paru comprendre, car il a mis cinq minutes à s'en aller, saluant toujours du même air.

Après le départ de ce monsieur, madame de Coigny a grondé son esclave, tandis que je riais aux éclats de ce dialogue inattendu.

Madame de Coigny trouve qu'il est temps de quitter Genève, où l'on commence à nous rechercher un peu trop. Nous partirons après-demain matin, à mon extrême regret.

Aujourd'hui il a fait un brouillard épais qui nous a caché les montagnes. J'ai pu vérifier la vérité de ce qu'on dit des cimes qui percent les nuages : ce n'est point une figure imaginaire.

Après déjeuner on m'a encore apporté un bouquet; cette fois c'était des roses, des œillets, avec un petit géranium charmant. Je l'ai pris sans façon, puisqu'on dit que c'est pour moi, et j'emporterai ces bouquets inconnus qui me rappelleront la Suisse et les Suisses.

Nous avons fini nos emballages et le soir nous avons causé et décidé ce que nous allions faire. Madame de Coigny veut aller voir son ami M. de Lévis, dont le château est à peu près sur notre

route. Mais avant le départ elle a été obligée d'appeler un médecin, à cause d'un mal d'aventure qui s'étend sur trois doigts de la même main : ce qui la fait beaucoup souffrir et l'empêche de dormir. Le docteur, après avoir ordonné un calmant, a voulu mettre à profit son entrée dans notre forteresse; il a parlé, bavardé, raconté et fait des phrases pour montrer son savoir. Madame de Coigny dit qu'il faut avoir plus d'esprit qu'on n'en montre, et cependant elle veut qu'on parle. Après le départ du docteur, je lui ai dit : « En voilà un qui parle! — Oui, m'a-t-elle répondu, mais sans rien dire. »

Nous avons quitté Sécheron à 8 heures du matin, emportant les regrets de la maison et en laissant encore plus. Nous sommes entrées dans le Jura, où nous avons trouvé des chemins tellement mauvais, qu'à chaque instant nous courions risque de verser. Nous nous sommes arrêtées pour voir la perte du Rhône. Des femmes qui ressemblaient à des hommes sont venues nous prendre dans leurs bras et nous ont menées ou plutôt portées, par un sentier épouvantable et qui a l'air d'aller en enfer (dont on entend le bruit), sur un pont d'où l'on voit sans danger cette chute, qu'on ne peut con-

sidérer sans un étonnement mêlé d'effroi. On aperçoit au loin le Rhône, très-large et uni, puis il se resserre tout à coup entre deux rochers qui semblent vouloir se rapprocher pour lui barrer le passage ; alors, furieux de la gêne qu'il éprouve, il s'élance, écumant de colère, par-dessus tous les obstacles et se précipite dans un abîme où il se perd pour reparaître un peu plus bas, puis se perdre de nouveau et reprendre ensuite avec calme son cours ordinaire. Ses eaux, en sortant de leur lit, se répandent souvent à une grande distance et laissent en se retirant du sable d'or sur le rivage. On nous en a donné, et on nous a de plus raconté l'histoire d'une jeune dame qui, le mois précédent, était venue à cheval de Genève, accompagnée d'un guide, pour voir la perte du Rhône. Elle se laissa conduire par les femmes sur le pont où elle voulut rester seule, puis tout d'un coup, on la vit se précipiter sur un rocher qui fait saillie et de là dans le gouffre où elle disparut pour toujours! Ce récit nous a consternées. Quel courage il faut avoir pour se tuer, surtout de cette manière! Que devient-on quand on est là-dessous? pourquoi rien de ce que l'on jette dans ce gouffre ne ressort-il jamais? Comment peut-on dire que tout finit, puisque la

8

perte du Rhône a toujours existé et qu'elle durera éternellement ?

En continuant notre voyage, nous avons encore vu de jolies cascades moins gigantesques, et deux lacs, celui de Nantua et celui de Syant : cela ressemble à des gravures du Cumberland.

Le soir, nous avons traversé les énormes rochers en marbre blanc de Cerdon. Nous ne pouvions voir le sommet ni la profondeur du précipice qui les borde. On nous les a racontés après, avec des histoires de chute jusqu'au fond des précipices, de gens tués, de voitures versées, de voleurs, de bêtes sauvages, etc.; enfin, nous sommes arrivées tard à Pont-d'Ain; madame de Coigny, qui souffrait beaucoup de ses doigts et plus encore d'une indigestion de pain et de crème, accompagnés de beurre et de galette, a pris du thé pendant que je mangeais une poule à moi toute seule.

Le lendemain nous sommes parties tard de Pont-d'Ain. Madame de Coigny n'étant qu'un peu mieux a voulu cependant se remettre en route, car elle a beaucoup de courage. Nous nous sommes arrêtées à Bourg, petit endroit fort laid, mais où il y a une église très-belle et très-curieuse. On nous a dit qu'une colonie de Sarrazins habitait encore

cet endroit, et que l'église avait été bâtie par leurs ancêtres. Ils portent des habits coupés d'une façon particulière et parlent un langage inconnu. Madame de Coigny n'a pas cru un mot de tout cela, moi je crois tout ce qu'on me dit.

Le pays est très-nu et fort triste jusqu'à Mâcon, grande ville sale et riche. Le lendemain, en partant, nous avons vu dans le faubourg la grosse maison de M. et madame de Rambuteau, avec un immense jardin qui longe le chemin et un parc derrière. Les femmes qui passaient sur la route portaient de petits chapeaux de castor noir, avec de longs rubans pendants sur les épaules. Nous avons dîné dans un cabaret situé au bord du chemin, ensuite il a fallu prendre un chemin de traverse pour gagner Lugny, village où est situé le château de M. de Lévis. Tout le monde ici connaît le comte Antoine, comme on l'appelle, et le postillon nous a assuré qu'il nous y conduisait tout droit ; ce qu'il n'a pas fait, car il s'est trompé, et le proverbe qui dit qu'on ne se trompe pas en suivant un chemin droit n'est pas toujours exact, au physique du moins. Enfin le postillon a reconnu son erreur, et nous sommes arrivées chez M. de Lévis à la nuit tombante. Il nous attendait depuis quelques jours, et il ne bougeait pas,

dans l'espérance de notre visite. Il a fait allumer toutes les bougies et nous a montré tout son château, qui est grand, beau, orné, moderne et sans physionomie. Nous avons soupé, c'est-à-dire, moi; car madame de Coigny était trop mal en train.

Le lendemain nous avons été voir le parc, qui est comme le château. Nous avons ensuite examiné les tableaux du salon et de la salle à manger. Il y a de beaux portraits de famille de grands parents, qui ont des figures comme on n'en voit plus; car il est certain, pour moi, que les figures changent comme les modes.

Du salon on aperçoit une belle prairie à travers laquelle coule un ruisseau que nous aurions pu prendre pour une rivière si nous n'avions pas vu si récemment le lac de Genève! M. de Chevilly, voisin du comte Antoine, est venu dîner au château. J'ai joué le soir sur un mauvais piano qui n'a qu'un souffle, mais cela m'a fait plaisir, et puis on m'a fait chanter la romance de Dalvimar : *Oh! beau pays de l'Ibérie!* Quel charmant air, il n'est rien de plus touchant que la première ritournelle. Dalvimar a inventé des motifs incomparables en ce genre. Mais pour en revenir à Lugny,

nous avons beaucoup ri. Le soir madame de Coigny allait mieux, et elle animait tout par ses bons mots et ses reparties.

Le lendemain nous avons été en char-à-bancs voir les villes voisines, Charolles et Paray-le-Monial. Ce dernier endroit est charmant, et on voudrait y demeurer. Le curé est revenu avec nous pour dîner chez le comte Antoine. Ce curé a l'air bonhomme, ce qui ne l'empêche pas d'être fort ennuyeux. Le soir nous avons fait comme hier. M. de Lévis a raconté les événements du grand monde : mariages, morts, brouilleries, comédies; tout cela nous est nouveau. Nous ne pensons plus à ce monde-là.

Le lendemain nous avons été à la messe. L'église est ancienne et mérite d'être admirée. Le soir il est venu du monde des environs, et on a joué au billard, causé et mangé de bonnes choses. Et puis nous avons quitté Lugny avec M. de Lévis, qui a voulu nous reconduire jusqu'à Châlon; son équipage suivait.

Châlon est une jolie ville; il y a un pont très-ancien avec des pyramides, ou plutôt des obélisques, qui font un très bel effet. Les bains, les promenades, le pays des environs, tout est charmant.

Nous avons rencontré M. Henry de Chatenay, qui a un château par ici. Il voulait nous y amener, mais, après déjeuner, nous lui avons dit adieu, ainsi qu'à M. de Lévis, et nous sommes parties pour Autun. Nous avons vu en courant les ruines d'un vieux couvent. Cela est beau dans sa tristesse. Le pays est riche, mais peu agréable. La Suisse nous a gâtées pour longtemps ; nous cherchons en vain des montagnes, des cascades et des rochers bleus.

Auprès d'un endroit qu'on appelle les Fourches, il y a un vieux château féodal qui tombe en ruine, et qui est bien le plus pittoresque et le plus abandonné qu'on puisse imaginer; à moitié couvert de lierre, avec des ogives et des corniches à feuilles enlacées; et puis, à côté, une vieille église de la même architecture, et le village qui a l'air aussi antique que le reste. Ah ! que je voudrais être la châtelaine d'un pareil château ! Que ce serait amusant d'être riche pour le restaurer et remeubler ses nombreuses tourelles. J'aimerais mieux ce vieux château que Saint-Cloud. Madame de Coigny n'est pas de mon avis; elle préfère le neuf au délabré, et déteste les maisons moisies.

Arrivées à Saint-Léger, on nous dit qu'il n'y

avait pas de chevaux, à cause d'un passage pour service de guerre. L'aubergiste nous invita à descendre et à coucher dans ce taudis, où il y avait une énorme cheminée avec une énorme marmite qui cachait le feu, et puis quatre lits qui ornaient cette salle, et dans un des lits ronflait un charretier, tandis que plusieurs rouliers buvaient et juraient dans un coin. Ennuyée d'attendre, madame de Coigny tira le dernier volume de *Malvina* de son grand sac, et demanda aux rouliers de lire tout haut, car elle avait un peu peur. Les rouliers ont dit : Faites, madame, comme vous voudrez. Alors madame de Coigny se mit à lire et moi à regarder de côté les auditeurs qui se turent, se mirent à écouter, puis à se rapprocher peu à peu pour mieux entendre : c'était une scène très-originale. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es!

Enfin, à onze heures du soir, il est arrivé des chevaux; nous sommes parties et les rouliers nous ont reconduites jusque dans la rue en nous souhaitant bon voyage. Nous sommes arrivées à Autun à deux heures du matin par un beau clair de lune.

Le lendemain nous avons été réveillées par le bruit que faisait le général de Chasseloup, qui voulait les trois chevaux que madame de Coigny avait

retenus pour partir. Il demanda à lui parler à travers la porte, et dit, en criant comme un sourd, qu'il lui demandait ses chevaux, parce qu'il n'avait pas un moment à perdre pour rejoindre l'empereur. A ce nom-là madame de Coigny a répondu de sa voix la plus éclatante : « Certainement, général, prenez mes chevaux, et que Dieu vous conduise. » Nous avons donc eu le loisir de déjeuner, et ensuite d'aller visiter les ruines de la porte d'Autun, qui est une chose magnifique. Il y a aussi, à droite de cette porte romaine, les restes d'un temple dédié jadis à Minerve. Chacun ici vous parle de Minerve et des Romains comme de la chose du monde la plus connue.

Tout est granit autour d'Autun, et les environs sont peuplés de châteaux ; mais le pays est plat et triste comme tout ce qui est plat.

Nous avons été coucher à Avalon, et nous en sommes parties trop vite le matin pour voir la ville, qu'on nous a dit être fort jolie.

A Auxerre, nous avons déjeuné à l'hôtel du *Léopard*, où madame de Coigny n'a pas craint de manger du pain chaud : il est vrai qu'il était excellent. L'hôte nous a conté que madame de Staël avait logé quelque temps chez lui et qu'elle

était toujours aux fenêtres pour voir partir le coche placé en face, ou bien dans la cour de l'auberge pour guetter les voyageurs qui venaient de Paris. Elle les emmenait dans la salle d'en bas pour causer politique, ne se couchait pas, parlait à tout le monde de toute sorte de choses et se mettait à écrire dès qu'elle ne parlait plus. L'hôte la regrette beaucoup : on n'a pas tous les jours de tels voyageurs.

Nous avons passé par Joigny et rencontré la diligence, ce qui nous a amenées à causer des pièces de Picard, si variées, si vraies, quoique généralement un peu triviales; mais il y en a deux ou trois qui s'élèvent au plus haut comique. Madame de Morton voyageait derrière nous, et madame de Belgarde nous précédait. Ces dames ont été passer un mois chez elles et reviennent à Paris.

Au milieu du chemin, en sortant de Joigny, le postillon est descendu pour ramasser un sac de nuit qui était tombé sur la route; comme le nom de madame de Belgarde était écrit sur ce sac, madame de Coigny a dit au postillon de se hâter pour que nous pussions le leur remettre. En attendant, madame de Coigny a voulu absolument le visiter et voir ce qu'il renfermait; elle en a tiré un petit portefeuille plein de croquis, un pot de

rouge, une bande de flanelle, un châle de tricot, etc. Nous avons rejoint ces dames à la poste, et elles ont été fort aises de retrouver leur sac, si indiscrètement visité par d'autres que par les préposés de la douane.

Nous avons couché à Villeneuve et soupé avec un canard. Le lendemain, nous avons traversé plusieurs autres villes, entre autres Vermanton, entouré de grands couvents déserts, qui sont entourés eux-mêmes de grands murs, comme s'ils étaient encore peuplés de religieuses.

Nous nous sommes arrêtées à Sens pour voir la cathédrale, qui est la plus belle que j'aie jamais vue, excepté peut-être celle d'Orléans, ou peut-être encore celle de Strasbourg, ou bien celle de Besançon. Le fait est que j'aurais de la peine à me décider entre ces quatre cathédrales, les seules que j'aie vues, sans compter Notre-Dame.

Montereau est environné de châteaux; il y a plusieurs ponts dans la ville, et l'un de ces ponts est célèbre par l'assassinat du duc de Bourgogne.

Nous avons couché à Melun, ville où l'on commence à sentir l'agitation de Paris.

Lundi matin, nous avons déjeuné à Villeneuve-Saint-Georges. Il faisait froid, et la cheminée ne

nous offrait pour toute ressource qu'une affreuse fumée. La dame du lieu criait après son mari et laissait crier, sans s'en occuper, un pauvre petit garçon qui restait là jeté sur un lit. Le mari avait le bon esprit de se tenir à l'écart pour ne pas entendre les menaces de sa femme. Cette scène d'intérieur m'a rappelé les choses, au nombre de trois, qui font, dit un proverbe anglais, le malheur d'un homme :

A scolding wife; a screaming brat; a smoking fire.

Enfin, nous sommes arrivées à Paris ce matin par une pluie triste et froide. Madame de Coigny m'a ramenée tout de suite chez ma mère, qui a poussé un cri de joie en me voyant si grande, si grasse, si brunie et si ravie de me trouver *at home*, dans cette rue Saint-Sébastien au Marais, province bien tranquille et bien monotone, comparée à la vie en plein air dont je viens de jouir pendant ce voyage à Plombières.

MARTHA.

NOUVELLE.

(TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS.)

MARTHA.

Londres paraîtra un lieu peu convenable pour une histoire aussi extraordinaire que celle que je vais raconter; mais, quoique étrange et mystérieuse, elle est vraie : par conséquent le lieu de la scène ne sera pas déplacé, tous les détails resteront parfaitement exacts, et il n'y aura de changé que les noms des personnages.

Dire que je suis superstitieux serait (pour bien des gens éclairés) déclarer que je suis un imbécile, mais laisser croire que je doute de ce que je vais

dire, ce serait douter du témoignage et de la parole d'un ami, homme aussi distingué, honorable et brave qu'aucun de ceux qui aient jamais foulé la terre de ce monde, dont il était l'un des plus brillants ornements. Sa douce, triste et patiente veuve et ses charmants enfants ne sont pas les seuls qui pleurent sa mort.

Les gens judicieux de notre époque ont le soin de déclarer hautement qu'ils ne croient pas aux visions surnaturelles. Il se passera du temps avant que je sois assez sage ou assez fou pour faire une semblable profession de foi. Je n'ai pas la faiblesse de me croire entouré d'esprits et de fantômes lorsque je me promène au milieu des rues ou même dans les bois; je n'ajoute pas foi non plus aux contes de commères, qui ne sont faits que pour effrayer des enfants; mais quand je respire l'air pur, quand je contemple les merveilles de la création, je sens que celui qui m'a donné la faculté de réfléchir sur ces choses a le pouvoir d'en faire, dans un certain genre et dans de certaines circonstances, qui ne devraient pas plus nous surprendre que tout ce que nous voyons journellement et dont nous ignorons la cause.

Le philosophe se creuse l'esprit à faire des re-

cherches, et, dans l'orgueil de sa nullité et l'érudition de son ignorance, il pérore, il discute, il argumente et ne découvre rien. Quand ce philosophe, qui se moque de la possibilité d'un esprit, m'aura expliqué d'une manière satisfaisante les causes de l'attraction, de la gravitation, des vents, de la marée, de la lumière, alors je joindrai mon incrédulité à la sienne. Mais trêve à mes réflexions, et commençons mon récit.

Dans le voisinage de Bedford-Square vivait un homme respectable qui se nommait Harding. Il s'était marié très-jeune. Sa femme était une femme exemplaire, et son fils et sa fille avaient atteint cet âge où les enfants, devenus des amis, récompensent, par le charme de leur société et l'agrément de leurs talents, les soins que les parents leur ont prodigués durant leur enfance et toutes les inquiétudes qu'ils leur ont causées.

M. Harding tenait du gouvernement une place agréable; son revenu était de niveau avec ses besoins et ses désirs. Toute sa famille était unie d'affection; et peut-être, considérant les vœux limités de ce qu'on appelle *middling life*, n'y eut-il jamais, dans cette classe éclairée, d'homme plus heureux que M. Harding. Marie, sa fille, était

charmante, douce, simple et timide; mais la modestie, qui faisait souvent baisser ses beaux yeux noirs, ne pouvait dérober aux regards des autres l'intelligence qui brillait dans les siens. Sa santé était délicate, et la pâleur de ses belles joues, parfois animées de ces couleurs éclatantes, momentanées, indices trop certains du mal de notre pays, donnait un vif intérêt à sa physionomie. Elle était soignée par sa mère avec toute la tendresse que demandait un être si délicat et si peu en état de résister aux tracas et aux amertumes de ce monde.

Georges, son frère, était d'un caractère décidé, plein de force, d'idées et d'intelligence. Ses qualités étaient l'objet des méditations de son père, qui rêvait pour son avenir tous les succès d'une vie active et honorable. M. et madame Harding remerciaient la Providence et jouissaient avec satisfaction de la somme de bonheur qui leur était échue en partage dans cette vie passagère.

Marie avait dix-huit ans. Sa beauté avait attiré les regards, et ses charmes avaient fixé l'affection d'un jeune parent éloigné, dont la fortune considérable, ajoutée aux qualités distinguées de sa personne et de son esprit, le rendaient un parti fort désirable aux yeux des parents de Marie, et

Marie partageait en silence et du fond de son cœur leur goût pour le jeune Langdale, qu'elle eût préféré, privé de fortune, à tous les hommes de l'Angleterre.

Le père de Langdale était un homme important, ayant grand crédit dans tous les ministères, et par lequel Georges devait être placé dans le séminaire diplomatique de *Downing-street*, d'où, en temps et lieu, après avoir franchi les grades d'usage, il devait arriver à être ambassadeur, ce dont ses amis et surtout sa mère ne doutaient nullement.

Cependant les familles décidèrent qu'il n'était pas nécessaire de hâter la conclusion du mariage, l'âge réuni des deux amants ne formant pas plus de trente-huit années. D'ailleurs M. Langdale avait des raisons particulières pour désirer que son fils eût atteint sa majorité avant de se marier. Madame Langdale avait aussi les siennes pour ne pas être pressée : elle-même n'avait pas trente-huit ans, et elle se sentait peu de goût pour une cérémonie dont le résultat probable serait de lui mériter un nom peu agréable aux oreilles des femmes frivoles, celui de grand'mère.

Combien il est curieux, lorsqu'on examine e

détail une partie de la société (comme un géologue éparpille et divise un morceau de terre pour en connaître les qualités et le caractère), comme il est curieux, dis-je, de rechercher les motifs des manœuvres de chacun, des ruses et des détours de tous ces petits esprits pour faire réussir leurs petites intrigues! Personne ne pouvait comprendre pourquoi madame Langdale avait si vite souscrit aux désirs de son mari. Un étranger n'y aurait vu que la déférence d'une femme soumise, mais moi, qui la connaissais autrement que par ce qui frappe les yeux et les oreilles, je ne fus pas dupe de cette apparente sympathie, dont ce ménage ne donnait pas de fréquents exemples.

Comme le batelier qui rame d'un sens et regarde de l'autre, madame Langdale seconda donc cette fois les désirs de son mari, et il fut convenu que Frédéric attendrait le jour de sa majorité pour conduire à l'autel la douce Marie.

Tout cela ne fut pas longtemps un secret. La perspective de Georges fut admirée, exagérée; le bonheur excessif de Marie fut vanté par tous ses amis; mais bientôt toutes les filles, les nièces et les sœurs des dames qui discutaient cette grande affaire après le dîner, commencèrent à jeter leur

malice et leur venin sur la pauvre Marie : elles ne pouvaient comprendre ce que le riche F. Langdale avait trouvé de si séduisant dans une fille fade, inanimée, timide, gauche et presque insipide. Quelques-unes de ces bonnes âmes allèrent même jusqu'à faire entendre qu'elle était positivement bête et très-mal faite. Cependant Frédéric et Marie n'en continuaient pas moins de s'aimer chaque jour davantage et de s'attacher tellement l'un à l'autre que leurs cœurs réunis n'en faisaient plus qu'un. Georges, qui aimait à les tourmenter, était heureusement parti pour Oxford, où il prenait force migraines à lire et à étudier, afin d'être bientôt en état d'entrer dans cette carrière diplomatique, d'où sortiraient pour lui la gloire, les titres, les rubans, etc., en un mot ce qu'on appelle une position dans le monde.

Les choses étaient dans cet état de prospérité, la barque de la vie semblait flotter gaiement devant la brise, lorsque, un jour, M. Harding, allant de chez lui à son bureau, dans Somerset-place, fut accosté, au moment où il traversait Charlotte-street et Bloomsbury, par une de ces bohémiennes mendiantes qui jadis pullulaient dans ce quartier. « Je vous prie de ne pas oublier pauvre Martha la

bohémienne, lui dit-elle d'une voix plaintive. Par charité, monsieur, donnez-moi un sou, je vous en conjure. »

M. Harding était membre de la Société pour l'extinction de la mendicité, institution qui se propose d'éteindre la mendicité par un procédé économique, c'est-à-dire en ne donnant plus rien aux pauvres; de plus, il était magistrat et détestait les vagabonds; ensuite, il n'avait pas de petite monnaie. Bref, il dit brusquement à la mendiante d'aller se promener. Elle n'en persista pas moins à le suivre et à continuer son cri de détresse: « Ayez pitié de la pauvre Martha! » A la fin, irrité de cet entêtement (quel est l'homme en place qui aime les sollicitations!), M. Harding, contre sa nature et malgré les usages polis de notre civilisation, se retourna brusquement pour maudire en termes énergiques la vagabonde qui le suivait.

« Ah! s'écria Martha, ai-je vécu jusqu'ici pour m'entendre traiter de la sorte! Écoutez, homme vain, frivole et dur; regardez-moi; oui, monsieur, examinez-moi bien! » En effet, Harding l'examina et vit une physionomie qui avait quelque chose d'effrayant : deux yeux plus noirs et plus brillants que le jais étaient fixés sur lui comme

deux charbons ardents; des cheveux en désordre pendaient de chaque côté sur des joues flétries, et un sourire sinistre, impossible à décrire, laissait voir deux rangées de dents plus blanches que la neige. Harding était cloué, immobile, sur le trottoir, moitié par la crainte involontaire que lui causait cette figure, et moitié par la crainte plus raisonnable de faire naître un tumulte dans la rue.

« Regardez-moi donc, reprit Martha, car vous et moi, nous nous reverrons; oui, trois fois vous me reverrez avant de mourir : chacune de mes visites vous sera fatale, mais la troisième sera la dernière! » Il y avait un accent dans la voix de cette femme, une solennité dans sa déclaration, qui pénétra Harding jusqu'au fond de l'âme; il désira tout aussitôt trouver moyen d'apaiser la colère de cette étrange créature, et machinalement il prit tout l'argent qu'il avait dans sa poche et le lui offrit. « Prenez, ma bonne femme, lui dit-il; prenez, je vous prie. »

« Bonne femme! répéta la sorcière. De l'argent, à moi que vous avez maudite! Non, non. Il est trop tard. Le sort en est jeté. La malédiction est maintenant sur vous! » En disant ces mots, elle rapprocha la couverture qui lui servait

de manteau; et se jeta dans les détours de Saint-Gilles, où elle disparut immédiatement.

Lorsqu'il eut perdu cette femme de vue, la première sensation de M. Harding fut un regret très-vif d'avoir été si dur pour elle, sans que cependant ses étranges menaces eussent causé d'abord une bien vive impression sur son esprit. Il remit tristement son argent dans sa poche, et continua son chemin. Arrivé au bureau, il y fit ce qu'il y faisait tous les jours, c'est-à-dire qu'il lut tous les journaux de l'opposition, discuta sur la politique et sur les nouvelles du jour, et signa son nom trois fois avant quatre heures.

Cependant, le souvenir de Martha se présenta à son esprit plus d'une fois dans cette matinée, et quoiqu'il fût, comme je vous l'ai déjà dit, un homme trop ferme et trop raisonnable pour s'alarmer de la malédiction d'une sorcière, néanmoins il envoya chercher un fiacre pour retourner chez lui, afin de ne pas courir le risque de rencontrer une seconde fois la sibylle dont il était préoccupé.

Il y a un moment, dans chaque jour de la vie des gens mariés (m'a-t-on dit), où la réserve est mise de côté. C'est lorsque la porte est fermée sur

tout le monde, et que les deux êtres qui ne font qu'un se communiquent ce qu'ils ont fait et entendu, vu et deviné dans le courant de la journée, séparés comme ils le sont toute la soirée par cette coutume barbare de la Grande-Bretagne qui a cependant la prétention d'être un pays civilisé. C'est alors que le mari, après avoir raconté comment il a avancé telle affaire, échoué dans telle autre, fait connaître à sa chère moitié ce qu'il pense, ce qu'il prévoit, ce qu'il désire. C'est alors que la femme, entrant dans ses idées, l'approuve ou le blâme, l'encourage ou le dissuade, en un mot, lui donne des conseils qui ont souvent sur les plus fortes têtes une grande influence.

Plusieurs amis qu'il avait reçus à dîner, et quelques visites le soir, avaient empêché Harding de causer avec sa chère Élisa; mais il est à croire que, lors même qu'il se fût trouvé seul avec elle, il ne lui aurait rien dit de l'aventure du matin, la réservant pour cette heure particulière, dont je viens de parler. Pendant toute la soirée, le souvenir de Martha le poursuivit de plus en plus; et lorsque les visiteurs furent partis et que le couple affectionné se fut retiré dans son intérieur, alors Harding raconta à sa femme, mot à mot, tout ce

qui lui était arrivé, et il ne lui cacha pas le malaise incroyable qu'il en avait conservé. Madame Harding l'écouta, et lui répondit ce qu'une femme discrète, prudente et raisonnable, pouvait répondre : qu'il avait bien fait de ne pas se laisser duper; qu'elle s'étonnait de ses regrets de n'avoir point écouté les mensonges d'une mendiante; qu'il aurait dû lui donner un bon de soupe, ou, mieux encore, la faire consigner par la police. Elle se moqua un peu de l'impression que cette ridicule aventure paraissait faire sur l'esprit de son mari, raconta que, dans son enfauce, elle avait rencontré une de ces bohémiennes, qui lui avait prédit une foule de choses, dont pas une seule n'était arrivée; et tout en discourant sur ce qu'il y avait de pusillanime et même de contraire à la religion à se laisser influencer par de tels pronostics, madame Harding finit par s'endormir profondément; mais non pas M. Harding. Il fut agité et tourmenté. Il aurait donné beaucoup pour retirer cette malédiction, qui avait enflammé la colère d'une créature misérable et sans défense. Pourquoi avoir ajouté l'offense au refus? pourquoi cet accès de fureur sans motif? Cependant, comme il est inutile de regretter ce qui est irréparable, Harding finit

par s'endormir aussi profondément que sa femme.

Le jour vint, et la matinée se montra éclairée par un brillant soleil, c'est-à-dire aussi brillant que peut l'être le soleil en Angleterre. L'heure du bureau étant arrivée, Harding se mit en route, mais non pas par Charlotte-Street, tant il craignait la rencontre de Martha. Il éprouvait à cet égard une sorte de terreur insurmontable, dont il lui était impossible de se rendre compte. S'il entendait une voix de femme derrière lui, il n'osait se retourner; s'il entendait les pas de quelqu'un, il pressait les siens; en tournant le coin d'une rue, il jetait ses regards dans tous les sens, s'attendant à voir partout cette grande figure sombre. Enfin, n'importe ce qu'il faisait, n'importe où il allait, ses actions, ses mouvements, ses paroles, tout en lui portait l'empreinte de la plus vive préoccupation, tant il redoutait une seconde entrevue.

La prédiction de Martha retentissait à ses oreilles; elle avait pris tellement sur son imagination, qu'il en écrivit les paroles sur un papier qu'il cacheta. « Trois fois, vous me reverrez avant de mourir. Chacune de mes visites vous sera fatale; mais la troisième sera la dernière! » Le mot de *Calais* n'était pas plus profondément gravé dans

le cœur de la reine Marie, de catholique mémoire, que ces paroles dans l'esprit de Harding; mais il était honteux de sa faiblesse, et cacha le fatal papier au fond de son secrétaire.

Pendant ce temps, Frédéric Langdale passait ses journées auprès de Marie; et, comme il arrive trop souvent dans ce monde, son bonheur n'était plus sans nuage. La santé de Marie, toujours délicate, commençait à donner à ses amis des inquiétudes sérieuses; un malaise général, une toux sèche et opiniâtre, une fièvre continue dénotaient, à ne point s'y tromper, les symptômes de la consomption, cette terrible maladie qui a conduit tant de jeunes filles au tombeau. Les médecins en parlaient légèrement devant madame Harding; mais, en même temps, ils traitaient ce mal avec tant de soins et de précautions, que l'alarme gagna toute la famille, qui se mit à étudier avec effroi les progrès de la fatale maladie. La douce malade était la seule qui restât sans inquiétude; elle faisait des projets, et comptait sur les plaisirs du printemps que ses beaux yeux ne devaient plus revoir. L'agitation, le chagrin de voir son mariage retardé d'une longue année, et cette crainte continuelle d'un malheur imprévu, que tous les amants pas-

sionnés connaissent, avaient amené ce triste changement dans la santé de Marie. Si son mariage eût eu lieu immédiatement, le calme de son esprit eût été très-certainement un obstacle aux progrès de la maladie, et peut-être le voyage que les jeunes époux comptaient faire en Italie, aussitôt après leur union, aurait-il fortifié et même rétabli pour toujours cette délicate santé, car le bonheur est un grand médecin. Mais tout cela ne devait pas être.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la fatale rencontre de Charlotte-Street. L'habitude, le temps et beaucoup d'occupations s'étaient réunis pour effacer de l'esprit de M. Harding la frayeur singulière que Martha lui avait inspirée. Il avait repris sa gaieté ; il faisait encore ses mêmes plaisanteries ; il aimait la société, et prenait le chemin le plus court pour aller à Somerset-House. Il était même si bien revenu de sa ridicule terreur, qu'il alla prendre au fond de son secrétaire le papier où il avait tracé d'une main tremblante la prédiction de la sorcière, le déchira en mille morceaux, le jeta au feu et le vit brûler avec une satisfaction infinie, bien déterminé à ne plus songer à cette affaire. Ce jour-là Frédéric, arrivé quelques instants auparavant, était, comme de coutume, auprès de sa fiancée,

jouissant avec bonheur de sa conversation (car les amants ne trouvent rien de comparable au monde à ce qu'ils disent, parce qu'ils ne parlent jamais que d'eux-mêmes); cependant peut-être se montra-t-il moins passionné que d'habitude, car il avait en tête une grande affaire. Il devait aller ce matin même examiner une paire de chevaux que son père voulait acheter, ce qui, disait-il, ne pouvait se faire sans lui, car il était l'homme du monde qui s'y connaissait le mieux. M. Harding ne crut pas devoir admettre sans restriction l'éloge que Frédéric se donnait à lui-même, et comme le proverbe dit que, pour discuter un marché, deux têtes valent mieux qu'une, il proposa à son gendre futur de l'accompagner chez le maquignon à Hyde-Park-Corner. La proposition fut reçue avec joie par le jeune homme, qui monta avec M. Harding dans son tilbury et s'empressa de céder les guides à son futur beau-père; nos messieurs, après avoir salué les dames, qui étaient aux fenêtres, partirent au grand trot de deux magnifiques chevaux piaffant, ouvrant les narines et brûlant le pavé. En acceptant les guides, M. Harding avait cédé à un sentiment d'amour-propre dont il ne tarda pas à se repentir. Il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas de force à conduire de

pareils chevaux, et tournant rapidement dans Russel-Street, il proposa à Frédéric de reprendre les guides; par malheur, celui-ci ne le comprit pas, et Harding, perdant tout à fait la tête, les laissa échapper. Les chevaux se sentant libres se cabrèrent, plongèrent, partirent au galop, et eurent bientôt renversé le tilbury contre une borne. Un des chevaux se mit à ruer furieusement; Frédéric reçut un violent coup de pied sur la tête, et Harding eut le bras droit cassé. Comme il se relevait sur le bras gauche, il vit Frédéric étendu sans mouvement, tout couvert du sang qui sortait à flots d'une large blessure, et au même instant il aperçut une grande figure immobile, à quelque distance, qui semblait contempler d'un air calme cette scène de destruction : c'était Martha. Il est à croire que cette vision, premier accomplissement de la prophétie, causa plus d'horreur à M. Harding que le spectacle de la triste réalité qu'il avait devant les yeux. Il trembla, s'évanouit et tomba auprès de Frédéric.

La foule les entoura bientôt. Les secours furent prodigués et les deux blessés soigneusement transportés chacun dans sa demeure. Frédéric était le plus grièvement blessé, car il avait deux membres fracturés, et la blessure de la tête pré-

sentait un aspect effrayant qui causa aux médecins les plus vives alarmes. L'état de M. Harding était beaucoup moins grave. De bons soins et une observation rigoureuse du régime qui lui fut prescrit le mirent bientôt en état de convalescence; mais il avait reçu une autre blessure, que tous les médecins du monde ne pouvaient guérir. La conviction que cette femme, dont il s'était attiré la colère, avait, sinon le pouvoir de faire le mal, du moins celui de le prédire, et qu'il devait encore la revoir deux fois, cette conviction, dis-je, reprit possession de son esprit; et quoiqu'il se trouvât soulagé lorsqu'il eut communiqué à sa femme tous les détails de cette nouvelle rencontre, néanmoins il ne put se remettre du choc que ses nerfs avaient reçu, et ce fut en vain qu'il essaya de se distraire de la crainte perpétuelle qu'il avait d'apercevoir la fatale bohémienne.

Frédéric fut pendant quelque temps entre la vie et la mort. Toute espèce de bruit, de mouvement et d'émotion lui fut interdite. Pendant l'espace de deux longs mois, sa bien-aimée Marie ne put ni le voir, ni lui écrire, ni recevoir un mot de lui. L'inquiétude et le chagrin la détruisaient de plus en plus. M. Harding était tout à fait rétabli;

mais sa gaieté ne revint pas avec la santé : la crainte qu'il avait de sortir de sa maison, la terreur que lui inspirait un coup frappé brusquement à sa porte, le bruit des pas d'une personne qui s'approchait, tout cela le mettait dans un état d'anxiété qui ne peut se décrire; et la vue des progrès de la maladie qui se manifestaient chaque jour sur le visage de sa fille n'était pas un spectacle qui pût le ranimer.

Quand enfin Frédéric fut assez bien remis pour recevoir quelques amis, Marie n'était déjà plus en état de sortir; elle approchait rapidement d'une crise fatale. Le médecin préparait, petit à petit, ses parents à cette horrible idée. Mais quels sont les parents qui ne se flattent pas? D'ailleurs elle-même, pleine d'idées d'avenir, parlait du bonheur qu'elle éprouverait bientôt, lorsque son Frédéric pourrait venir passer les journées auprès d'elle. Les médecins suggérèrent trop tard, comme il est d'usage, l'idée d'un changement d'air. Les forces de Marie avaient diminué si rapidement, que, lorsqu'on en fit l'essai, l'on vit qu'il était impossible de penser à la transporter ailleurs. Dans cet affreux état, le désir de revoir celui qui était tout pour elle occupait seul son esprit; les derniers rayons de la

vie semblaient se réfugier sur ses joues animées de taches de feu; mais ses beaux yeux étaient creux et ses lèvres desséchées.

Enfin il fut permis à Frédéric de sortir. Le lendemain il devait revoir sa Marie. Son cœur battit vivement; il ordonna que la voiture fût prête à une heure pour le conduire chez les Harding. Le médecin recommanda à ceux-ci de préparer dès la veille leur fille à l'émotion que ce jour tant désiré allait lui faire éprouver. Ceux qui ont des enfants (et ceux-là seulement) pourront comprendre avec quelle tendre sollicitude, avec quelle précaution le père et la mère approchèrent du lit de leur chère fille pour lui apprendre avec ménagement une nouvelle sur laquelle les médecins fondaient un dernier espoir. Ils s'assirent donc près d'elle; ils parlèrent de Frédéric. Marie se joignit à la conversation; elle se mit sur son séant. On lui donna l'espérance qu'elle pourrait le revoir bientôt : cette espérance se changea en certitude, l'époque se rapprocha, mais lorsqu'elle eut saisi toute la vérité, lorsqu'elle sut qu'elle le reverrait demain, elle se mit à fondre en larmes, et tomba sur son oreiller. Dans cet instant un rayon de soleil brilla sur le lit de Marie, et éclaira toute sa figure. « Mon ami, veuillez tirer le rideau, »

dit madame Harding à son mari. Il se leva, et alla à la fenêtre. Un cri affreux lui échappa : « Elle est là! s'écria-t-il. — Qui? demanda sa femme avec inquiétude. — Elle! elle! cette horrible femme! » Madame Harding courut à la fenêtre, et vit, de l'autre côté de la rue, des yeux livides fixés sur leur maison : c'était Martha la Bohémienne. « Baissez le rideau, et quittez la fenêtre! » s'écria madame Harding. Harding baissa le rideau. « Hélas! quel malheur nous annonce-t-elle? » balbutia-t-il. Un cri perçant de sa femme, qui était retournée près du lit, fut la seule réponse à cette question. Marie était morte.

Sur les trois visites prédites par le malin esprit sous une forme humaine, deux s'étaient accomplies : la dernière apparition surpassait en horreur la précédente. Mais que restait-il qui pût surpasser celle-ci? Les malheureux parents se tenaient immobiles auprès du corps de leur enfant bien-aimée, étendue devant eux dans l'éternel sommeil de la mort. Ils ne pouvaient le croire; il leur semblait que ce fût un affreux rêve. La tête de M. Harding était perdue; il se jeta de nouveau vers la fenêtre. Martha avait disparu; mais il entendit son chant sauvage, qui se perdait dans le lointain à mesure qu'elle s'éloignait de la rue.

Alors il fit appeler ses domestiques. L'on courut chercher le médecin; mais que faire? Hélas! tout était fini. Il ne resta plus rien aux pauvres parents qu'à pleurer ensemble la perte de leur fille, de leur douce Marie, de leur enfant chérie. George, son frère affectionné, quitta Oxford en toute hâte, pour venir conduire au cimetière les restes de sa sœur bien-aimée. Mais ce fut pour Frédéric Langdale que le coup sembla être le plus fatal : l'on crut longtemps qu'il ne pourrait survivre à ce malheur si soudain. Il s'était toujours flatté de la guérison de Marie; et en effet les symptômes les plus fâcheux avaient visiblement diminué pendant les derniers jours qui précédèrent sa mort. Je ne sus plus rien de ce malheureux jeune homme pendant les trois années qui suivirent. Vers cette époque je lus dans les journaux l'annonce de son mariage avec la fille unique d'un riche baronnet.

La mort de Marie et l'horreur causée par l'attente de la troisième visite de Martha opérèrent de grands changements dans la famille de M. Harding. Par le moyen d'amis en crédit il obtint que son fils le remplacerait dans ses fonctions publiques, tandis que lui et madame Harding quitteraient l'Angleterre, pendant quelque temps, pour

s'éloigner d'un endroit rempli de souvenirs funestes et de craintes pour l'avenir. George abandonna donc Oxford et ses études toutes classiques, pour entrer à dix-neuf ans dans la vie active des affaires, mais non pas avec les avantages dont sa mère s'était flattée pour lui. Il est à remarquer que, depuis la mort de Marie, les Langdale s'abstinrent non-seulement de toute intimité avec les Harding, mais qu'ils semblèrent avoir parfaitement oublié toutes les belles promesses prodiguées en faveur de George. M. Harding fit donc prudemment de placer son fils dans une situation qui, par la suite, devait lui procurer cette indépendance, objet des désirs de tous les hommes, et, en attendant, les moyens de vivre confortablement et tout à fait en gentleman. Tous les arrangements étant pris, et les affaires terminées, le triste couple commença son voyage, et à mesure qu'ils s'éloignaient de la possibilité de rencontrer Martha, leur tristesse semblait diminuer; d'ailleurs le temps, qui répare et détruit tout, adoucit l'amertume de leur chagrin, et ils se fixèrent à Lausanne, oubliant le monde, et par lui oubliés, excepté pourtant de leur excellent fils, dont les qualités personnelles eurent bientôt captivé le cœur d'une charmante jeune

personne, douée d'une rare beauté, et, ce qui vaut mieux encore, d'un excellent caractère.

Par extraordinaire, rien ne contraria cette inclination : la place de George et ses espérances de fortune déterminèrent facilement les parents de la jeune personne, et au bout d'un certain temps les Harding reçurent une lettre de leur fils qui demandait leur consentement, et les priait de venir autoriser le mariage par leur présence tant désirée. Les parents consentirent, et à la fin de la seconde année de leur absence ils se trouvèrent réunis de nouveau dans cette maison, dont la vue leur rappela le triste souvenir de leur malheureuse fille, souvenir qui ne pouvait, dans l'esprit de M. Harding, se séparer de l'horrible idée de Martha.

Il y avait lieu d'espérer cependant que le charme était rompu, et que, dans l'espace de deux années, Martha avait quitté le voisinage. Les bohémiens n'étaient-ils pas dans l'usage de mener une vie errante? et pourquoi cette femme serait-elle la seule à faire exception à la règle générale? Enfin, peut-être bien qu'elle était morte. C'était ainsi que madame Harding rassurait son mari, et elle y parvint si bien, que lorsque le jour du mariage arriva, que les cloches sonnèrent, et que les rubans

s'agitèrent au gré du vent, la physionomie de Harding était éclairée par un sourire, et qu'il embrassa les joues rosées de sa belle-fille avec un sentiment qui ressemblait au bonheur. Le mariage eut lieu dans cette saison où les amis et les familles se réunissent pour célébrer en commun, et joyeusement, les fêtes de Noël. Tous les feux pétillent, toutes les tables sont couvertes, pour annoncer cette amnistie universelle, qui nous fut octroyée par le Tout-Puissant; les plaisirs et la gaieté sont à l'ordre du jour. Miss Wilkins et George Harding ne partirent point en berline à quatre chevaux, pour aller s'enterrer loin de tous les yeux, afin de savourer le mois de miel dans la solitude : car George n'obtint qu'un congé de trois jours; et il fut convenu que tous les parents, de chaque côté, jusqu'aux plus arrière-cousins, se réuniraient le jour des Rois pour célébrer l'installation des nouveaux mariés dans la maison Harding.

Quand cette heureuse soirée arriva, c'était un plaisir de voir les figures riantes de toute cette jeunesse, et on ne pouvait s'empêcher de partager leur bonheur. Les plaisanteries furent gaies, et la gaieté communicative. M. Harding, entouré de cet heureux cercle, oublia pour le moment tous ses

chagrins. Cependant, comme ses yeux erraient autour de la chambre, il ne put retenir un soupir en se rappelant que dans cette même chambre sa bien-aimée Marie avait fait le charme et l'ornement de réunions semblables.

Le souper fut annoncé, et la foule joyeuse, s'élançant sur l'escalier, descendit dans la salle à manger en sautant et en bondissant. Le milieu de la table était occupé par l'objet principal de la fête, un immense gâteau, entouré de rois et de reines en sucre doré, de bonbons et de gelées, de trophées de toutes formes et de toutes couleurs. L'on abattit tout ce brillant édifice, et chaque convive examina avec anxiété la surface glacée et brillante qui ornait le dessus de sa portion. L'on distribua aussi des cartes peintes, ornées de couplets et de proverbes, et, par une de ces petites fraudes qui n'attrapent personne, M. Harding fut proclamé roi; sa belle-fille fut la reine qu'il choisit. Il s'ensuivit de tels éclats de rire, tant de gaieté et de charmantes plaisanteries, que M. Harding regarda sa femme avec cette expression de joie sereine qu'elle avait en vain cherchée sur son visage depuis la mort de leur chère enfant.

L'horloge sonna minuit, et les aînés dirent qu'il

était temps que les petits allassent se coucher; mais le roi de la fête demanda et obtint pour eux une demi-heure de répit; et l'on pria la jeune madame Harding de chanter une *Complainte sur les vieilles filles*, qu'elle chantait, depuis son enfance, tous les ans à pareille époque. L'on fit donc un profond silence, et la jeune femme, avec tout l'embarras qui convenait à la circonstance, se préparait à commencer ce chant vénérable, quand un bruit étrange fit retentir toute la maison. Ce bruit semblait partir d'en haut et descendre par l'escalier avec violence; il s'arrêta près du salon, dont la porte fut ouverte avec fracas, comme par un terrible coup de vent. Tous les enfants furent bientôt debout et chacun dans les bras de sa mère. Madame Harding se leva et sonna en toute hâte; sa belle-fille, pâle comme la mort, regarda George. Mais parmi les convives il y en eut un qui ne bougea point, qui ne prononça pas une parole : c'était M. Harding, dont les yeux restaient fixés avec horreur sur la porte à demi ouverte, et qui semblait comme pétrifié.

Les domestiques accoururent, et dirent qu'ils avaient aussi entendu le bruit, mais qu'ils en ignoraient la cause. Harding alors regarda sa femme at-

tentivement, puis il dit d'une voix basse que c'était peut-être quelque événement arrivé dans la rue, et pria sa belle-fille de reprendre sa chanson. Elle le fit ; mais chacun avait été trop effrayé pour y prêter attention : car ce bruit avait quelque chose de si étrange, que même les plus raisonnables de la compagnie, quoique ne voulant pas le laisser paraître devant leurs enfants, se retirèrent avec une sorte de plaisir, et se virent sains et saufs, chacun chez eux, avec une vraie satisfaction.

Quand tous les convives furent partis, et que la jeune femme de George prit son bougeoir pour se retirer dans son nouvel appartement, son beau-père l'embrassa tendrement, et pria Dieu de la bénir et de la protéger, ainsi que son cher fils, qu'il serra sur son cœur, en lui disant adieu, avec une ferveur et une émotion qui parurent inconcevables à George pour une séparation de quelques heures seulement.

Lorsque Harding fut arrivé dans sa chambre à coucher, il s'assit près de sa femme, et lui dit de préparer son esprit à quelque grande calamité : « Dans quel genre, ajouta-t-il, c'est ce que j'ignore.

— Mon ami, dit madame Harding, à quoi pensez-vous? quelle est cette nouvelle idée?

— Chère Élisa, répliqua Harding avec l'accent du désespoir, je l'ai vue, pour la troisième et dernière fois; j'ai vu Martha la bohémienne.

— Impossible! vous n'êtes pas sorti de la maison.

— Cela n'empêche pas que je l'ai vue lorsque cet horrible bruit se fit entendre, et que la porte fut violemment ouverte. Elle était là, à cette porte, ses yeux fixés sur les miens, et elle resta dans cette attitude jusqu'à l'arrivée des domestiques.

— Mon cher ami, répondit madame Harding, ceci est impossible; c'est une hallucination de votre imagination agitée.

— Que ce soit ceci ou cela, je l'ai vue. Humaine ou non, naturelle ou surnaturelle, elle était là. Je n'essaierai point de vous convaincre; ainsi, ne discutons pas. Tout ce que je vous demande, c'est de prier cette nuit avec ferveur; c'est peut-être la seule manière de détourner le mal qui nous menace. »

Alors, il embrassa tendrement sa femme; et, après une heure d'anxiété et de fièvre, il tomba dans un sommeil agité. De ce sommeil, il ne se réveilla plus. Le lendemain matin, sa femme le trouva mort à ses côtés. Les médecins expliqueront

facilement, je n'en doute pas, comme quoi le travail d'une imagination troublée, ou l'émotion violente causée par un bruit extraordinaire et inattendu peut occasionner une congestion cérébrale; mais le fait est que M. Harding était mort.

Cette histoire me fut racontée, telle que je viens de l'écrire, par mon ami Ellis, un soir que nous revenions de la Cité vers Harly-Street. Comme il finissait de parler, nous entrions dans Bedford-Square, du côté sombre et solitaire de Charlotte-Street.

« Et là, me dit Ellis en montrant du doigt Charlotte-Street, là est la rue où tout ceci est arrivé.

— Allons, allons, lui dis-je, vous racontez bien l'histoire; mais je suppose que vous n'exigez pas que je la croie comme parole d'Évangile.

— Je suis si bien convaincu de la vérité de ce que je viens de vous dire, que j'étais un des convives qui assistaient au souper le jour des Rois, et que j'ai entendu le bruit de mes propres oreilles.

— Mais vous n'avez pas vu le spectre?

— Non, dit Ellis, certainement, non.

— Ni personne pas plus que vous, lui dis-je; j'en réponds.»

Dans cet instant, nous entendîmes un pas rapide qui s'avançait derrière nous. Je me retournai pour laisser passer la personne qui était sur mes talons; et je vis une grande femme, enveloppée d'un manteau rouge, dont les yeux, qui brillaient à la lueur du réverbère, se fixèrent sur les mieus. Je tressaillis. « Ayez pitié, nous dit-elle, de la pauvre Martha. Donnez quelque chose à la bohémienne. »

Je fus comme frappé de la foudre; mais il me resta assez de présence d'esprit pour prendre tout l'argent que j'avais dans ma poche, et le lui offrir précipitamment.

« Merci, mon gentil monsieur, » dit-elle; et, poussant un éclat de rire moqueur, elle se jeta dans Charlotte-Street en chantant ou plutôt en hurlant un air sauvage.

Ellis ne parla pas durant cette scène. Il me serra fortement le bras; et nous hâtâmes notre marche. Nous ne nous dîmes rien avant d'arriver dans Bedford-Street, dont les lumières et le mouvement nous rassurèrent.

— Eh bien! me dit Ellis, que pensez-vous de ceci?

— Voir, c'est croire, fut ma réponse.

J'ai toujours évité depuis, de passer le soir dans le voisinage de Bedford-Square.

ESSAI SUR LE MARIAGE.

ROMAN IMITÉ DE L'ANGLAIS.

« Les mariages d'inclination sont souvent malheureux ; mais cela est encore plus vrai pour les mariages d'intérêt. Cette triste réalité prouve une chose : c'est que parmi nous le bonheur est très-rare, et ce n'est pas faire l'éloge de nos institutions. »

DESTUTT DE TRACY, auteur de l'*Idéologie*.

ESSAI SUR LE MARIAGE.

CHAPITRE PREMIER.

« Love! A world by superstition thought a God. »

« Asseyez-vous, Julia, et ne vous occupez pas de votre chien, car j'ai à vous parler sérieusement, dit le comte de Cowland à sa fille qui venait chaque matin saluer son père avant le déjeuner. Vous avez maintenant dix-sept ans, Julia, et il est temps de vous marier. Qu'en pensez-vous? » Lady Julia baissa la tête et ne répondit pas. « Vous n'avez pas de fortune, Julia, continua le comte,

et par conséquent, vous ne prétendez pas, je pense, faire un brillant mariage? — Ah! pas du tout, mon père, je ne demande que le strict nécessaire avec le mari selon mon cœur. — Selon votre cœur! s'écria le comte étonné: que diable avons-nous à démêler avec votre cœur? Maintenant on ne peut plus parler mariage à une jeune fille qu'aussitôt elle ne vous jette son cœur à la figure. Mais je ne souffrirai pas que ma fille, à moi, fasse la sotte. Non pas vraiment, et vous vous marierez comme doivent se marier les gens de qualité, dans le but de se créer de nouveaux appuis, d'augmenter son influence dans le monde, d'étendre ses relations politiques, et d'avoir un salon pour y réunir tous les partis. Voilà pourquoi l'on se marie, et je ne vois pas ce que le cœur, comme vous le dites, a à faire dans tout cela. — Rien, en effet, mon père, dit lady Julia en caressant son chien, qui s'occupait à chiffonner les dentelles de sa belle maîtresse. — C'est ce qui me semble, dit le comte d'un air triomphant. Mais dites-moi, Julia, ce cœur vous a-t-il indiqué celui que je destine à devenir mon gendre? »

Lady Julia aurait pu trouver un nom à offrir à son père; mais la crainte la retint : elle nomma

plusieurs indifférents au hasard, et le comte lui dit en l'interrompant : « Ce n'est rien de tout cela, c'est le duc de Lowell. — Le duc de Lowell! répéta lady Julia avec un cri d'horreur ; sans doute, vous plaisantez, mon père. Le duc a des cheveux rouges, il est affreux, et il est aussi vieux que vous.

— Fût-il aussi vieux que Satan et encore plus affreux, dit le comte en fureur, je veux périr à l'instant si vous épousez jamais un autre homme que le duc de Lowell. » Lady Julia fondit en larmes, et le comte se promena de long en large dans sa bibliothèque.

« Si c'eût été n'importe qui, je vous aurais obéi, sanglota lady Julia.

— Si c'eût été n'importe qui, répéta le comte en contrefaisant l'accent de sa fille, il ne vous eût pas obtenue... Sachez bien que, depuis le mariage de votre frère, ma seule pensée a été de vous établir convenablement. Je trouve ce qui me convient, moi, dans le duc de Lowell, et il me semble que ce n'est pas un si grand sacrifice à faire que celui de vous résigner à devenir duchesse, à porter les plus gros diamants du monde, à avoir les plus brillants équipages et la maison la plus splendide de toute l'Angleterre ! »

Lady Julia releva la tête, essuya ses larmes, et montra à son père un visage un peu plus serein. Le comte continua ses descriptions de fêtes et de parures jusqu'au moment où sa fille déclara qu'elle épouserait le duc, mais qu'elle ne l'aimerait jamais. Le comte sourit, et l'assura que cela n'était nullement nécessaire; que les mariages d'inclination n'étaient bons que pour les bergers et les laboureurs. Ensuite il embrassa sa fille, et lui dit d'aller se préparer à recevoir son noble prétendant.

Quelques semaines se passèrent ainsi à recevoir non-seulement les hommages du duc, mais ses présents magnifiques, escortés de toutes les flatteries qu'on prodiguait à la future duchesse et de tout l'éclat d'un luxe sans bornes. Cependant chaque jour, à son réveil, Julia soupirait en songeant à la belle tête de celui que son cœur préférait en dépit des moqueries du comte. Quelquefois même ce souvenir lui arrachait des larmes ; puis les plaisirs dont on avait soin de l'entourer venaient la consoler et la distraire. Elle dit un soir à sa femme de chambre : « Savez-vous, Favella, que le duc a un goût parfait; il me semble que je ne le trouve plus si laid maintenant. Regardez donc ces magnifiques bracelets : les rubis et les perles sont d'une égale

beauté. Je veux les essayer. Quand je serai duchesse, je prierai le duc de mettre un toupet pour cacher ses cheveux roux, etc...» Mais cette malheureuse idée amena lady Julia à comparer mentalement le toupet en question aux beaux cheveux bruns bouclés d'un certain jeune Écossais dont elle cherchait en vain à fuir le souvenir. La contrainte qu'elle subissait depuis un mois la révolta en cet instant. Elle jeta les bracelets au fond de sa chambre, renvoya Favella, et se mit à lire avec transport plusieurs billets renfermés dans certain tiroir dont la clef ne la quittait jamais.

Lady Julia avait été élevée par son père dans le but de plaire par les dehors les plus charmants. La nature avait puissamment secondé les efforts d'un père ambitieux. Julia était d'une beauté accomplie : la taille, les traits, l'air, la blancheur, tout ce qui pouvait séduire les yeux était réuni en sa personne : *Beau visage, mais de cervelle point.* Sous les auspices d'une humble gouvernante, la vivacité et l'entêtement de l'enfance étaient devenus égoïsme et caprice. C'était là le fond du caractère de lady Julia, nourrie de vanité et ne pensant qu'à plaire. Son esprit était l'esclave de toutes les passions qui s'en emparaient tour à tour : la coquet-

12.

terie, l'ambition, l'amour. Cette dernière passion triompha dans une entrevue qu'elle eut avec son amant, et deux jours avant celui fixé pour la célébration de son mariage avec le duc, elle quitta furtivement l'hôtel héréditaire avec le jeune Écossais pour aller se marier à l'hôtel de Vulcain sur les frontières de sa nouvelle patrie.

Lady Julia eut un moment de regret en voyant le prêtre si sale, dans une chambre si malpropre, et en songeant à la foule empressée et aux cérémonies qui eussent accompagné son mariage avec le duc; mais les transports d'amour, de reconnaissance et d'admiration dont la comblait le jeune et charmant Douglas firent évanouir les souvenirs vaniteux, et les deux nouveaux mariés, charmés l'un de l'autre, s'établirent dans une modeste retraite au milieu d'un paysage très-pittoresque où ils trouvèrent pendant quelque temps que les jours passaient comme des songes et qu'ils étaient beaucoup trop courts.

Au bout de trois mois, Douglas commença à s'apercevoir que les lèvres de corail de sa Julia répétaient beaucoup de niaiseries. Elle, de son côté, s'était déjà aperçue que la tournure de Douglas, quoique régulièrement belle, manquait de

cet air particulier qui distingue l'extrême bon ton, et qu'il n'était pas mis comme les jeunes gens qui font la mode. « Je voudrais bien, dit un soir Julia à son mari, je voudrais avoir ici mes levrettes; elles nous aideraient à passer le temps, car je trouve que ce lieu devient bien monotone. Ne le pensez-vous pas, cher ami? — Oui, je le pense, chère amie; mais que faire, n'ayant pas vos levrettes? — J'ai envie d'écrire à mon père pour essayer de l'attendrir. — Vous feriez bien, ma chère. — J'ai envie de lui dire que je me repens de toute mon âme de ne l'avoir pas écouté. Car je n'ai rien dit de cela dans ma première lettre. — Oui, dites-lui cela, si vous croyez la chose utile, et ajoutez que je me repens aussi de tout mon cœur. » La lettre fut écrite, envoyée et renvoyée sans avoir été décachetée par le père implacable qui avait maudit sa fille. Il avait poussé le ressentiment jusqu'à faire remplacer Douglas dans son régiment, comme coupable de s'être absenté sans permission pour enlever une fille à son père. Douglas fut consterné à cette nouvelle. Il ne lui restait qu'un seul parti à prendre, celui de se réfugier dans le manoir paternel situé dans les hautes terres d'Écosse. A cette idée, lady Julia fut

transportée de joie, et pria son mari d'écrire tout de suite pour annoncer leur visite prochaine. Elle avait entendu la duchesse de M. et la comtesse de F. déclarer que rien n'était plus agréable que la manière de vivre en Écosse, où tout le monde était franc et poli, gai, spirituel et hospitalier. « Ah! cela doit être délicieux, s'écria-t-elle, et le vieux château de votre père est sans doute très-féodal. Je serai comme chez moi dans ces longues galeries et dans ces vieilles chambres antiques, ornées de vieux portraits; tout cela doit être bien plus ancien que le château de mon père dans le Devonshire. Ah! quel plaisir! »

La réponse du vieux laird arriva bientôt. Elle était pleine de cordialité, et invitait le jeune ménage à venir passer tout l'hiver avec lui.

Impatients tous les deux de quitter l'endroit témoin de leur bonheur passager, lady Julia et son mari dirent gaiement adieu aux sites décolorés qu'ils trouvaient naguère si fertiles et si riants; pleins d'impatience, ils prirent le chemin des tristes montagnes d'Écosse, et ne s'arrêtèrent que peu de jours à Édimbourg pour y acheter deux petits chiens, voir le château, et retenir une femme de chambre.

CHAPITRE II.

« What transport to retrace our early bliss ! »

Lady Julia eut bien à souffrir des mauvais chemins à travers les marais et montagnes dépouillées qui conduisaient à Glenfern. Sans l'espérance du nouveau genre de vie plein d'attraits qui l'attendait derrière tous ces obstacles, le corps délicat de la jeune femme eût succombé sous tant de fatigues. Mais elle se rappela que la duchesse de M. avait dit que les routes et les auberges étaient tellement horribles en Écosse qu'elles en devenaient ridicules, et que l'aspect du pays était si triste qu'il fallait avoir un charmant caractère pour conserver quelque gaieté en le traversant. Lady Julia prit donc son parti, et à chaque cahot, elle se figura les bals champêtres, les parties sur l'eau, les par-

ties de chasse, les parties de pêche, en un mot les parties de toutes sortes, et elle s'endormit sur l'épaule de son mari, pour rêver le bonheur de la vie des champs au milieu d'un magnifique domaine héréditaire.

Douglas avait quitté les montagnes et le manoir paternel à l'âge de huit ans. Un parent de sa mère, qui était venu visiter Glenfern, le prit en amitié, l'emmena en Angleterre et lui fit donner une bonne éducation jusqu'à l'époque où il le plaça dans un régiment de la garde. Douglas n'avait pas revu Glenfern depuis son enfance : à cet âge-là tout semble charmant, et les impressions qu'il en avait gardées étaient d'une nature très-agréable. Il parlait à sa Julia avec le plus vif enthousiasme du paysage romantique qui entourait Glenfern, du lac, des gros chênes, des excursions dans les montagnes, de la gaieté de ses sœurs, de la bonté de son père, de la beauté de son bétail; et lady Julia s'écriait : « Ah! quel plaisir! ah! combien j'aime les dîners sur l'herbe, et la danse en plein air, et la liberté de ce genre de vie sous les arbres pittoresques! On nous donnera sans doute une fête pour célébrer mon arrivée en Écosse? »

Nos voyageurs arrivaient dans ce moment au

sommet d'une haute montagne qu'ils avaient gravie au pas. Le postillon s'arrêta pour laisser souffler les chevaux, et d'un air significatif il désigna du doigt à Douglas une maison située au fond du vallon, à droite de la route. C'était un bâtiment grisâtre, étroit et très-élevé, ayant l'aspect d'une tour carrée percée d'un très-petit nombre de fenêtres à petits carreaux. De l'autre côté du vallon s'élevaient des montagnes couvertes de broussailles et à demi cachées par le brouillard. Des champs de navets et de pommes de terre environnaient la maison, et sur le devant on voyait un jardin entouré d'un petit mur de pierres sèches, avec quelques misérables plantations de sapins.

C'était le 3 novembre. Le temps était froid et sombre; une pluie fine commençait à tomber, et un silence plus que mélancolique régnait dans les environs, où l'on n'entendait de temps à autre que les cris plaintifs de quelques poules d'eau voltigeant sur un lac long et étroit qui s'étendait à la droite du bâtiment, et qui, par le clapotement de ses eaux marécageuses, donnait à toute cette scène un air de désolation difficile à décrire. « Ah! quel affreux endroit, s'écria lady Julia en frissonnant, combien je plains les malheureuses créa-

tures qui végètent dans une pareille prison! Cet endroit me tourne sur le cœur. Je vous en conjure, Henry, dites au postillon de se remettre en route.»

Mais le postillon recommença le même geste, et montra encore cet endroit à Douglas, qui devint cramoisi, et qui s'écria en balbutiant : « Sans doute, cela n'est pas... Mais non,... c'est impossible... Pourtant, il me semble... Postillon, dites-moi comment s'appelle cette maison là-bas?

— Maison, dit le postillon, vous appelez ça une maison? Mais c'est le château de Glenfern. » Lady Julia, qui n'entendait pas le dialecte écossais du postillon, restait immobile, ne comprenant pas davantage la curiosité de son mari au sujet de cette horrible demeure.

« Vous vous trompez, postillon, je vous dis que c'est impossible, s'écria de nouveau Douglas, il y avait autrefois deux tourelles au coin de la maison, et une magnifique futaie de l'autre côté. — Ah! quant à cela, dit le postillon, c'est possible. Les tourelles sont tombées et la futaie a été abattue, ainsi que les grands sapins au haut de la montagne. — Ce n'est pas vrai, s'écria Douglas tremblant de crainte et de colère, je vous dis que vous nous avez perdus, et que vous voulez vous mo-

quer de moi. Jamais le château de Glenfern n'a ressemblé à cette masure.

— C'est ce que nous allons voir tout à l'heure, dit le postillon en mettant un sabot à l'une des roues de la voiture pour descendre la pente rapide qui conduisait à Glenfern, c'est ce que nous allons voir ; » et, remontant à cheval, il se mit à siffler. — Lady Julia se retourna avec effroi vers son mari, sans oser dire un mot, mais en le questionnant du regard. Il répondit d'une voix entrecoupée : « Il paraît, ma chère, que notre voyage tire à sa fin, car cet homme assure que c'est là Glenfern, l'habitation de mon père. Je ne puis encore le croire, ou bien l'endroit est terriblement changé depuis douze ans. » Le saisissement qu'éprouva lady Julia lui ôta pour un instant l'usage de ses sens; mais les secousses de ce chemin pierreux la ramenèrent bien vite au sentiment de la réalité, et elle se mit à pousser des cris perçants. Le postillon, qui croyait que la frayeur occasionnait tout ce bruit, fit prendre le trot à son attelage pour abréger la descente, et, dix minutes après, la voiture s'arrêtait à la porte de Glenfern. Pendant ces dix minutes, Douglas prodigua en vain à sa charmante Julia toutes les expressions de l'amour le plus passionné; ce fut en

vain qu'il lui rappela qu'elle voulait vivre pour lui seul, même dans un désert, qu'ils devaient se suffire l'un à l'autre, et mille autres choses semblables auxquelles elle ne répondit qu'en le repoussant, en l'appelant traître et hypocrite. Tour à tour irrité de sa folie, et troublé par ses larmes, Douglas ne savait plus que faire de sa jeune femme, lorsqu'un domestique parut à la portière et essaya vainement de l'ouvrir.

Cette vue arrêta les sanglots de la noble et fière Anglaise. Elle contempla, avec un étonnement mêlé de dégoût, ce valet de pied presque centenaire, coiffé d'un bonnet de laine grise, tombant sur les oreilles, les yeux rouges et les mains sales, et dont le principal vêtement était une méchante veste de grosse étoffe.

CHAPITRE III.

« What can be worse than to dwell here? »

Le vestibule de Glenfern était une salle basse voûtée, sombre et étroite, qui conduisait à ce qu'on appelait le salon, pièce carrée, percée de plusieurs fenêtres longues et rétrécies, et meublée d'énormes fauteuils qui paraissaient aussi vieux que la maison. Dans la cheminée, on avait entassé plusieurs fagots qui remplissaient la chambre de fumée. Aux murs pendaient une vieille tapisserie et plusieurs portraits de famille, représentant des personnages vêtus les uns en guerriers, les autres en bergers ou en châtelains. On avait ouvert les fenêtres à cause de la fumée; mais la fumée ne sortait pas et le vent entrait. Plusieurs femmes se précipitèrent au-devant des nouveaux arrivés, et sautèrent au cou

de Douglas, qui reconnut ses tantes dans deux vieilles filles au long menton et à la taille roide qui le serrèrent dans leurs maigres bras, d'où il sortit pour être embrassé par trois grosses filles au teint rouge qu'il devina être ses sœurs. Il se prêta de bonne grâce à toutes les marques d'affection qu'elles lui prodiguèrent, tandis que sa femme ne semblait pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle, et qu'elle restait plongée silencieusement dans un des vieux fauteuils où elle paraissait comme anéantie.

Le laird arriva bientôt. C'était un vieillard de bonne mine qui avait un certain air de distinction sous un costume très-négligé. Ses manières étaient un peu brusques et son accent écossais très-prononcé. Après avoir tendrement embrassé son fils, il s'approcha de sa belle-fille, et la soulevant dans ses robustes bras, il lui donna deux gros baisers. Puis, voyant sa pâleur et les larmes qui coulaient de ses beaux yeux, il lui dit : « J'espère que vous n'avez pas peur de nos pauvres montagnes, ma chère fille. Fiez-vous à nous ; aimez-nous un peu, et vous trouverez en Écosse des cœurs plus chauds que ceux que vous avez laissés dans votre splendide Angleterre. » Et le laird serrait dans ses rudes mains

les doigts minces et couverts de bagues de sa belle-fille. Celle-ci alors donna un libre cours à ses sanglots, et se jetant dans un coin du fauteuil, elle s'écria en tendant les bras à son mari : « Emmenez-moi, emmenez-moi d'ici ou je vais mourir à l'instant. » Toutes les femmes jeunes et vieilles l'entourèrent en lui faisant mille questions de leur voix la plus criarde, tandis que le laird restait confondu, et que Douglas, honteux et mortifié au dernier point, excusait de son mieux la conduite de sa femme, en prétextant la fatigue du voyage, la maladie de la fatigue, et en priant ses tantes de lui indiquer leur appartement pour faire coucher lady Julia. Il l'emporta dans ses bras suivi des deux tantes, qui lui offraient une quantité de remèdes les plus variés et qu'il était impossible de comprendre. « Renvoyez-les, renvoyez-les ! » criait lady Julia en essayant de se soustraire à toutes ces mains qui voulaient la soulager malgré elle.

Après bien des paroles inutiles, les tantes consentirent enfin à laisser les époux en tête-à-tête dans leur triste appartement. Douglas employa toute sa rhétorique pour calmer sa femme. Il lui montra la nécessité de se soumettre à une situation ennuyeuse, il est vrai, mais passagère, et

qu'ils avaient choisie eux-mêmes dans leur imprudence. Mais ce fut en vain qu'il passa de la tendresse à la raison et de la raison à la colère, lady Julia ne lui répondit que par des sanglots et par des prières réitérées de sortir à l'instant de cet horrible séjour, où, sans aucun doute, elle périrait de misère.

« Demandez-moi ce qui est possible, Julia, et je le ferai, dit Douglas; car je voudrais satisfaire toutes vos fantaisies. — Eh bien, courez vite, retenez les chevaux, et partons à l'instant. — Mais où voulez-vous aller? — N'importe où, pourvu que nous sortions d'ici, car nul endroit ne saurait être plus hideux. — Excepté cependant une prison, chère amie, car voilà tout ce qui nous reste d'argent. Ainsi, que le ciel nous vienne donc en aide! » et il jeta sur la table une longue bourse médiocrement garnie. Lady Julia resta muette. Dans ce moment, on ouvrit brusquement la porte, et la femme de chambre qu'elle avait retenue à Édimbourg se précipita dans l'appartement en s'écriant d'une voix enrouée par la colère : « Je veux m'en aller à l'instant; je veux partir avec le postillon qui vous a amenée... Mylady, ce sera une drôle de façon de voyager, c'est vrai, derrière un méchant postillon, sur une

mauvaise rosse; mais je préfère cela à rester parmi des Hottentots, dans un pays de sauvages. — Que voulez-vous dire? demanda Douglas d'une voix brève. — Je veux dire que je veux m'en aller tout de suite, monsieur. Ce n'est pas que je me déplaise auprès de mylady; bien au contraire. Mais je ne me figurais pas qu'une dame de son rang viendrait habiter un pareil endroit, et j'ai failli m'évanouir à la vue du taudis qu'on appelle ma chambre, et qui est niché tout là-haut comme l'habitation d'une chouette. Mylady (si vous êtes en effet une lady, ce qui n'est pas clair), payez-moi tout de suite, et faites-moi partir. »

Lady Julia était confondue d'étonnement. La colère de cette femme avait apaisé la sienne. Elle n'était pas habituée à de pareilles scènes; élevée dans la magnificence, accoutumée à toutes les marques de respect, à toutes les flatteries de ceux qui l'entouraient naguère, elle était choquée au dernier point par l'accent familier et les paroles vulgaires qu'elle entendait pour la première fois de sa vie. D'un air du plus grand mépris et d'un geste de reine, elle ordonna à cette femme de sortir à l'instant, et prenant quelques guinées qu'elle avait dans sa poche, elle les lui jeta par terre; puis exténuée par des

émotions si variées et si violentes, elle se tordit les bras, retomba sur son fauteuil, et eut une attaque de nerfs.

Son infortuné mari, ne sachant que faire, se jeta à ses pieds, l'embrassa, maudit son mariage et appela ses tantes, qui arrivèrent suivies de ses sœurs, l'inquiétude et la curiosité peintes sur le visage. Elles jetèrent de l'eau sur la figure de Julia, lui frottèrent les mains, détachèrent son habit de voyage, et peu à peu la belle évanouie reprit l'usage de ses sens. Douglas répondit à toutes les questions de ses parentes par des mots embarrassés, attribuant l'état de lady Julia au chagrin qu'elle ressentait de la sévérité du comte de Cowland qui avait si mal accueilli son mariage avec lui, etc..... « Oh! l'aimable créature! s'écria miss Jacky, qui passait pour la femme la plus spirituelle et la plus éloquente du pays, oh! qu'elle est aimable avec cette tendresse filiale et cette sensibilité. Mais calmez-vous, ma chère nièce; rien ne vous manquera ici parmi nous. Vous y trouverez tout le confortable et toute l'affection possibles. Ma sœur et moi, nos nièces et votre belle-sœur, qui va venir dîner avec vous, nous ferons tous nos efforts pour vous consoler. — Ne parlez donc pas tant, Jacky, dit miss

Grizzy, car vous fatiguez notre nièce. Je crois qu'il lui serait plus utile de prendre de la potion calmante de lady Mac-Farlane. — De la potion à cette heure-ci! répondit miss Jacky; une tasse du bouillon de famille conviendrait mieux. Il y en a un sur le feu depuis ce matin; voulez-vous que je dise à Tibby d'en monter? — Voulez-vous un peu de bouillon, ma chère? demanda Douglas. » Lady Julia fit un geste affirmatif. Miss Jacky disparut et revint aussitôt apportant une énorme tasse de cet épais bouillon dans lequel on voyait nager une quantité de porreaux, de navets et de pommes de terre. Lady Julia essaya de le goûter; mais elle le repoussa aussitôt avec horreur. « Je crois qu'un peu de vin vaudrait mieux, » dit Douglas en essayant de tourner avec une cuiller ce potage succulent. Les tantes se regardèrent avec étonnement; puis, après quelque hésitation, miss Jacky sortit pour aller chercher une bouteille de vin de Xérès entamée depuis longtemps. Lady Julia daigna en avaler un petit verre et manger un biscuit. « A présent, dit miss Jacky, il faut vous reposer jusqu'à l'heure du dîner. Il ne faut pas songer à faire de grande toilette, car on s'habille peu ici, surtout les jours ordinaires. Nous n'aurons à dîner que votre beau-frère et sa

femme. Vous ne connaissez pas votre belle-sœur, Henry; c'est une personne charmante, malgré ses préjugés anglais, qui s'effaceront avec le temps, je l'espère. — Qui est-elle ? je l'ai oublié, dit Henry. — C'est la petite-fille de sir Duncan-Malcolm ; elle est d'une ancienne famille, qui a de superbes alliances. »

Dans ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui descendait rapidement la côte. Les tantes sortirent pour aller au-devant de M. et de madame Douglas, et lady Julia se précipita à la fenêtre pour voir les nouveaux arrivants.

« Ah ciel ! quel équipage ! s'écria-t-elle en riant aux éclats, jamais je ne vis rien de semblable. Est-ce un tilbury, un gig, un phaëton ? Venez donc voir, Henry ! »

L'équipage amphibie s'arrêta ; il en descendit un très-bel homme, qui aida sa compagne à descendre ensuite ; mais celle-ci était enveloppée d'une mante qui la cachait entièrement. « Figurez-vous l'effet que produirait ce véhicule du temps de Noé, dans Bond' street ! dit lady Julia, riant toujours. Ah ! mon charmant vis-à-vis ! ajouta-t-elle en changeant de ton, ah ! comme il était joli ! J'y étais la première fois que je vous vis à cette grande revue.

Vous le rappelez-vous, Henry? — Certainement, je me le rappelle : j'étais alors aide de camp de cet affreux duc de Lowell, que vous détestiez. — Je l'aimerais peut-être davantage à présent : le goût change avec le temps. — Il faudrait, en effet, que le vôtre fût terriblement changé pour trouver quelque attrait dans cette ridicule figure de cinquante-huit ans. — Il n'était pas beau, c'est vrai, mais il avait au moins de belles terres et de beaux châteaux. »

Douglas vit que l'orage allait recommencer à propos de châteaux. Il se tut, et prenant sa femme dans ses bras, il l'embrassa, et ensuite il lui dit du ton le plus doux : « Vous me disiez, Julia, que la solitude d'un désert vous plairait avec moi. — Hélas ! je ne savais pas ce qu'était la solitude, ni surtout un désert. Je m'en faisais une bien autre idée : je me figurais un site verdoyant, plein de roses et de jasmins, avec des verres de mille couleurs pour éclairer le soir, et des cascades sortant d'énormes vases de cristal ; tout cela à portée de Londres, et non pas au bout du monde, dans un pays où l'on ne connaît pas un chat.

— Eh bien ! ma chère, ayez un peu de patience ; soyez douce et calme, et nous aurons peut-être un

jour un désert comme vous le rêvez. Je dépends de mon père, je n'ai rien à moi, vous le savez bien, Julia. J'ai perdu mon grade dans l'armée par mon imprudence; mais mon excellent père m'a pardonné, et il fera quelque chose pour moi, j'en suis sûr. Je comprends que vous ne puissiez vous plaire parmi les miens; moi-même je n'aimerais plus ce genre de vie monotone et inutile. Donc, résignez-vous un peu, cachez votre dégoût; faites cela pour moi, ma Julia. » Et Douglas baisa les larmes qui avaient recommencé à couler sur le beau visage de son élégante femme. Elle promit de faire ce qu'elle pourrait, et se mit à jouer avec son chien favori. « Je ne sais où est l'autre, dit-elle à son mari; tâchez donc de me le trouver, car ce n'est pas trop de deux chiens pour me distraire un peu. — Je le chercherai, après avoir revu mon frère, chère amie. Voulez-vous venir avec moi? — Oh! non, je veux m'habiller avant de descendre : mon costume de voyage me pèse. Mais, à propos, comment ferai-je pour mettre une robe avec des agrafes? Il m'est impossible de m'arranger moi-même. Que vais-je devenir? — Voulez-vous de moi pour femme de chambre? je suis sûr que je mettrai les agrafes de votre robe parfaitement

bien, que je placerai les nœuds dans vos nattes, et que j'arrangerai vos rubans dans le dernier goût. — Ah! quel bonheur! s'écria lady Julia, comme je vais rire d'être habillée par mon mari! Comme vous serez gauche avec vos grandes mains en me peignant. Ah! quel plaisir! »

Henry laissa sa femme pour aller voir son frère, et lui envoya ses trois sœurs pour l'aider à défaire ses paquets : car la nonchalante Julia ne savait pas s'aider elle-même, et avait besoin de tout le monde pour la moindre chose.

CHAPITRE IV.

« Oh! the soft Lydian airs! »

Quand Douglas revint chez sa femme, il la trouva en peignoir, ses magnifiques cheveux bruns flottant sur les épaules. Son peignoir entr'ouvert laissait voir son beau cou et ses beaux bras d'une blancheur idéale. Elle allait et venait suivie de ses chiens, tandis que ses belles-sœurs étaient à genoux devant des malles qu'elles vidaient avec le plus grand étonnement, à la vue de tant d'objets qui leur étaient presque inconnus.

« Voyez combien vos sœurs sont bonnes! dit lady Julia à son mari; voyez donc quelle peine elles se donnent! Mais quelle robe faut-il mettre? Je n'en sais rien, je ne puis choisir. C'était Favella qui décidait toujours ma toilette, et je trouvais

qu'elle avait un goût exquis. — Pas aussi exquis que le vôtre, ma chère. Ainsi, commencez donc à choisir pour vous-même, et surtout dépêchons-nous, car mon père n'aime pas à attendre. »

Après beaucoup de rires, de gronderies, de gaucheries, Douglas, aidé de ses sœurs, parvint à habiller sa femme, et elle fit son entrée dans le salon, vêtue d'une robe de soie bleu-pâle, à fleurs brochées en blanc, avec des perles sur les bras et des dentelles sur la tête.

Le salon était rangé : on avait mis un tapis au milieu, et les vases de la cheminée étaient remplis de plantes aromatiques. Douglas mena sa femme à sa belle-sœur assise auprès du feu; elle embrassa lady Julia d'une manière pleine de grâce et d'aisance, lui dit des choses agréables d'un air charmant. La grande dame fut déconcertée et surprise de trouver tant d'aisance dans une campagnarde, si supérieure aux autres habitants de Glenfern. Il y avait chez cette jeune femme une simplicité digne qui éclipsa l'affectation de lady Julia, pleine de tous les travers de la mode et de toute l'importance d'une éducation futile. Lady Julia fut ensuite présentée à son beau-frère le major, qui était l'aîné de la famille, et le vieux laird, prenant le

bras de lady Julia, se dirigea vers la salle à manger, grande pièce qui faisait le pendant du salon, de l'autre côté de la tour carrée, et d'où la vue s'étendait sur les montagnes. Lady Julia daigna manger du mouton et de la perdrix. Le laird était charmé de lui voir trouver tout cela fort bon : il mettait son orgueil dans son troupeau, et sa vanité dans son gibier. Mais ce qui plut moins au laird, ce fut de voir sa belle-fille donner une aile de bécassine à son chien. Douglas, qui était assis de l'autre côté de sa femme, s'apercevant du mauvais effet de cette inconvenance, lui jetait des regards pleins de reproches; mais lady Julia ne le comprit pas. « Vous êtes malade, je crois, lui dit-elle. — Pas du tout. — Alors, vous vous ennuyez. Voulez-vous que je vous chante un air.... vous savez, ce petit air italien? » Et elle se mit à faire une gamme d'une voix pleine et bien exercée. « Quelqu'un chante-t-il ici? demanda-t-elle en s'interrompant; j'aime beaucoup la musique. — Nous chantons tous, et nous dansons aussi, dit le laird. Après le thé nous vous montrerons nos talents, et, en attendant, madame Douglas va vous faire entendre sa voix, qui est aussi belle que la vôtre. »

Madame Douglas ne se fit pas prier, et com-

mença une ballade écossaise, car le laird détestait toute autre musique. Mais lady Julia l'interrompit aussitôt, et lui demanda si elle jouait de la harpe. « Nous n'avons pas de harpe, mais nous avons une épinette, dit miss Grizzy; Bella en joue très-bien, et elle nous jouera *la bataille de Prague*, pendant qu'on va débarrasser la table. » La pauvre Bella alla dans un coin de la salle à manger, où gisait l'épinette, et cramoisie et tremblante de la tête aux pieds, elle se mit à taper sur le malheureux instrument qu'elle menaçait de mettre en pièces. Douglas, voyant que sa belle-sœur ne pouvait plus déguiser l'ennui que lui causait cette insupportable musique, donna le signal, et les dames sortirent de table pour se rendre dans le salon, que l'on avait éclairé et chauffé convenablement. Lady Julia se jeta avec ses chiens sur l'antique canapé, et essaya de dormir en attendant le retour de son mari.

CHAPITRE V.

« You have destroyed the mirth of our good meeting. »

L'intervalle qui sépare le dessert du thé parut terriblement long à lady Julia. Elle avait écouté d'un air nonchalant la conversation de ses parentes, qui avait roulé sur des sujets d'économie domestique, chose dont Julia n'avait aucune idée, et sur l'éducation des enfants, dont elle avait une idée bien différente. « Je suis sûre, chère lady Julia, dit miss Jacky à sa nièce, que vos enfants ressembleront à vos belles-sœurs, qui sont, vous le voyez, l'image de la santé. Seulement, il faut que les vôtres soient des garçons, car on en manque dans la famille. — Hélas! dit la bonne miss Grizzy les larmes aux yeux, hélas! il est bien triste de voir les anciennes et illustres familles s'éteindre ainsi

faute d'avoir des garçons! » L'arrivée du laird et de ses deux fils mit fin à la conversation des tantes, et on servit le thé. « Je ne prends jamais de thé, dit lady Julia, je prendrai du café; mais Snap (c'était le chien favori) aimera peut-être le thé; » et elle lui offrit la tasse, que le chien refusa. « Ah! mon Dieu! il n'y a pas de café, dit miss Grizzy désolée, mais vous en aurez demain, ma nièce; et à présent, il faut danser.

— Allons, ma belle dame, il faut commencer, » dit le vieux laird en saluant sa belle-fille et lui offrant la main. Tout le monde se mit en place, et l'on vit entrer Coil, le joueur de cornemuse, dans la pureté de son costume montagnard. Il gonfla ses joues, et fit retentir le salon du son terrible de son instrument. A ce bruit inconnu à ses délicates oreilles, lady Julia jeta un cri perçant, et, quittant la main du laird, elle se laissa tomber, pâle de frayeur, dans les bras de son mari. « Qu'y a-t-il donc? s'écrièrent miss Jacky, miss Grizzy, Bella, Bruney et Baby en courant vers lady Julia. — Ce qu'il y a vraiment, dit Douglas furieux, il y a que votre infernale musique va faire mourir ma pauvre femme. Voyez comme elle tremble? — Trembler pour une cornemuse, s'écria le laird indigné.

Alors il ne fallait pas venir en Écosse, où toutes les dames raffolent de cet instrument, au lieu d'en avoir peur. » Le pauvre Coil était confondu de l'effet inattendu qu'il venait de produire. « Tout ceci est bien fâcheux, dit miss Grizzy, mais je voudrais savoir si c'est la forme ou le son de l'instrument qui a mis en émoi les nerfs de ma nièce. Quel malheur que lady Mac-Farlane ne soit pas ici! — Il est incroyable qu'une cornemuse puisse faire peur à personne, dit miss Jacky d'un ton d'autorité, à moins d'être dépourvu de bon sens. Si c'était un loup enragé, passe encore. Mais pour un instrument tellement inoffensif et au milieu de sa famille! »

Madame Douglas s'interposa pour expliquer une émotion qui avait froissé tout le monde : le laird, dans ses préjugés nationaux, les tantes comme maîtresses de maison, et les jeunes miss dans leur goût pour la danse. Elle dit que la frayeur de lady Julia avait été causée par la surprise, et ce mot de *surprise* mit chacun d'accord. La surprise ne blesse personne. Au contraire, c'est un sentiment plutôt agréable à inspirer; et miss Jacky dit d'un ton doctoral que la surprise, en effet, étonnait tout le monde, et que c'était un sentiment fort naturel,

surtout pour une femme. Miss Grizzy ensuite déclara qu'elle était toujours effrayée lorsqu'elle était surprise. Mais le laird et son fils aîné ne dirent rien; et les trois jeunes filles avaient envie de pleurer en voyant Coil emporter son funeste instrument, et avec lui l'espérance de toute leur soirée.

CHAPITRE VI.

« What choice to choose for delicacy best. »

Personne ne dormit bien dans le manoir de Glenfern cette première nuit qui suivit l'arrivée de Douglas et de lady Julia. Douglas avait fait ample connaissance avec le caractère de sa femme depuis vingt-quatre heures, et il était en pleine jouissance de cette mortification qu'on éprouve lorsqu'on est honteux de la personne qu'on aime. Ce sentiment est dépourvu de cette dignité qui accompagne un profond chagrin, mais il ne manque pas d'intensité, et le pauvre Douglas ne put fermer l'œil, poursuivi qu'il était par cette fâcheuse découverte. Sa femme était un être frivole, sans affection et sans esprit. Il se leva au point du jour, ayant plus réfléchi pendant cette longue nuit qu'il n'avait fait

jusqu'alors dans toute sa vie. Il descendit dans la salle à manger, où il fut fort étonné de trouver son père déjà établi près d'une fenêtre, et occupé à lire attentivement une brochure faite à l'intention de justifier l'axiome que *Rien ne doit être perdu*. C'étaient de longues instructions sur les moyens de faire le plus de fumier possible, en le recueillant partout où il se trouve, car c'est là l'âme d'un faire-valoir. Le laird demanda à son fils de venir avec lui voir la quantité de cet ingrédient dont il venait de se repaître l'esprit, et qui était entassé dans la cour de sa ferme. Douglas y consentit avec joie, heureux d'échapper à ses pensées du moment. Son père le mena vers de nouvelles plantations qu'il avait faites au nord de son manoir, et à un grand étang desséché au midi, où il comptait faire une emblavure d'avoine au mois de mars. Il lui montra encore d'autres améliorations agricoles que nous passerons sous silence, car tout le monde n'a pas le droit d'ennuyer son prochain comme un père à l'égard de son fils.

Quand ils rentrèrent pour déjeuner, lady Julia n'avait pas encore paru. Son mari alla la chercher, et trouva sa femme entourée de ses sœurs, qui finissaient de l'habiller. Ses tantes lui demandèrent

ce qu'elle voulait prendre, lui offrant du thé, du saumon froid et un hareng. « Je ne veux rien de toutes ces affreuses choses-là, » répondit-elle en repoussant le hareng avec dégoût. — « Il ne faut rien mettre sous les yeux de notre nièce qui puisse la choquer, dit miss Grizzy, cela est dangereux pour les jeunes dames mariées... Est-ce la forme ou l'odeur du hareng qui vous déplaît, ma chère? » dit-elle à sa nièce en se rappelant la forme et le son de l'instrument de la veille. Lady Julia la regarda sans répondre; et la pauvre Grizzy continua : « Dieu merci, nous allons avoir lady Mac-Farlane tout à l'heure; car nous l'attendons, et j'espère bien que vous suivrez ses conseils. »

Le major Douglas se leva et ordonna au vieux Donald de faire atteler son phaéton pour midi précis. Les tantes se pincèrent les lèvres et se regardèrent sans rien dire. Mais le laird exprima sa surprise du brusque départ de son fils aîné. Miss Jacky dit alors à son neveu d'un air d'ironie : « En effet, peut-on savoir la raison qui vous fait partir ainsi? — Certainement, répondit le major, c'est parce que vous attendez des visites. » — Les deux tantes levèrent les yeux et les mains au ciel. — « C'est cette vertueuse lady Mac-Farlane que vous voulez éviter? dit la

bonne Grizzy les larmes aux yeux. — Oui, c'est cette insupportable lady Mac-Farlane que je veux fuir, » répliqua Douglas. Miss Grizzy tira son mouchoir de sa poche et essuya ses yeux. Madame Douglas adressa quelques paroles de douceur à son mari, qui ne répondit pas. « Ah! laissez-le parler, continua miss Grizzy. Le caractère de lady Mac-Farlane est tellement au-dessus de la calomnie, que tout ce que peut dire Archibald ne lui saurait nuire. Lady Mac-Farlane est pleine de vertu et de talents; elle est d'une très-noble famille; elle a une grande fortune; elle a un cœur excellent; elle sait la médecine, et elle donne vingt jupons de flanelle par an aux pauvres femmes de sa paroisse. — Et puis, quelle épouse exemplaire! dit miss Jacky. Elle a inventé trente-deux nouvelles espèces de drogues pour son mari, sir Sampson. Elle croirait oublier tous ses devoirs si elle négligeait un seul jour de lui en faire prendre. Sans elle, il y a longtemps que sir Sampson ne serait plus de ce monde! — C'est-à-dire, répondit le major, qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour l'envoyer dans l'autre monde, comme cela lui a déjà réussi avec quelques infortunés qu'elle a drogués ou plutôt très-certainement empoisonnés. » A ces mots, miss Grizzy se

renversa sur son fauteuil, et miss Jacky dit au laird avec dignité : « Mon frère, sir Sampson est votre ami, et vous ne devez pas laisser ainsi calomnier sa femme. — J'aurais fort à faire, ma sœur, s'il me fallait défendre toutes les femmes de mes amis. Cependant, je blâme mon fils pour la crudité de ses expressions, car lady Mac-Farlane est une femme estimable, du moins je le crois, quoique elle ait une façon de s'exprimer un peu libre. Je désire donc, Archibald, que vous restiez ici pour mettre fin à tout ceci et nous aider à bien recevoir nos bons voisins. »

Ces paroles furent dites avec calme et dignité, et le major touché salua son père d'un air de respect et de consentement.

« Mais nous avons oublié de manger, dit Douglas en regardant lady Julia. Que voulez-vous que je vous serve, ma chère? — Je voudrais avoir du chocolat et des muffins. — Mais il n'y en a pas, dit Douglas d'un air sérieux ; demandez autre chose qu'on puisse vous donner. — Eh bien ! je mangerai volontiers un beefsteake. — Un beefsteake ! dit miss Jacky. — Un beefsteake ! dit miss Grizzy. — Un beefsteake ! s'écrierent les trois filles. — Après une pause, miss Grizzy fit observer qu'il fallait céder

aux fantaisies d'une jeune dame mariée; car, ajouta-t-elle, ce serait terrible si un enfant venait au monde avec un beefsteake sur la figure. »

Le beefsteake fut donc servi tout fumant, et lady Julia le fit disparaître tout entier, au grand étonnement des dames de Glenfern, qui ne mangeaient jamais de viande le matin.

CHAPITRE VII.

« When winter soaks the fields, and female feet
too weak to struggle with tenacious clay or ford
the rivulet are best at home. »

Après le déjeuner, les hommes sortirent et les dames s'établirent autour de la table à ouvrage, et déployant les objets nécessaires à leur activité elles se mirent sur-le-champ au travail. Miss Jacky se tenait sur un siége élevé, un œil fixé sur la paresseuse lady Julia et l'autre sur les trois nièces qui ourlaient avec fureur. Quant à miss Grizzy elle s'assit en face du feu tenant une lettre de lady Mac-Farlane qu'elle avait lue vingt fois et qui lui servait d'écran. Après avoir bâillé et joué avec ses chiens, lady Julia, voyant luire un rayon de soleil à travers les nuages, eut la fantaisie de vouloir se promener pour désennuyer ses chiens, qui s'ennuyaient autant qu'elle. Les tantes y consentirent et lui dirent d'al-

ler mettre de gros souliers et une grosse douillette. Lady Julia revint bientôt habillée d'une redingote de satin lilas garnie de blonde, avec un chapeau de peluche blanche orné de plumes. Elle trouva ses tantes couvertes de gros manteaux de drap avec des capotes noires serrées autour du visage, des cravates de laine rouge et des galoches par-dessus leurs souliers. Miss Jacky contempla sa nièce et lui dit avec ironie : « Je vois, ma nièce, que vous ne lisez guère les œuvres de notre inimitable barde, qui dit dans son divin poëme *Des Saisons* que la beauté n'a pas besoin de parure, et qu'elle est toujours la même ornée ou sans ornement. » Lady Julia regarda sa tante avec surprise. Elle était aussi peu accoutumée à recevoir des avis qu'à entendre des citations sous forme de raisons. — « Je déclare que vous avez dit vrai, ma sœur, ajouta miss Grizzy, et voilà nos autres nièces qui ne s'occupent pas de leur toilette, ce qui est une grande consolation pour nous. Cependant il est tout simple que lady Julia se plaise à mettre sa pelisse lilas, car elle est superbe et son chapeau est magnifique; mais la boue pourra gâter tout cela. Il est bien vrai que nos chemins sont les plus soignés de la paroisse; mais il y a pourtant quelques trous pleins

d'eau par-ci, par-là, car les meilleurs chemins se mouillent comme les plus mauvais. » Lady Julia resta aussi insensible au discours de Grizzy qu'aux citations de Jacky. Celle-ci reprit d'un ton d'humeur : « Eh bien! ma nièce, je vous déclare que vous ferez peur à tout le monde dans un costume pareil, et chacun se retournera pour vous regarder. » Ce dernier argument décida lady Julia à vouloir se promener, et ses tantes furent obligées de la suivre. Elles allèrent du côté de la grande route, qui n'avait guère l'aspect d'une grande route, car l'on n'y voyait pas une âme humaine, ni une voiture, ni un animal quelconque. Lady Julia fut bientôt dégoûtée de ce triste paysage sans figures et demanda à rentrer. Elle se rappelait avec un serrement de cœur affreux les brillantes promenades de Londres, dont le souvenir contrastait si fort avec les bruyères solitaires de Glenfern et le bruit monotone du vent dans les vieux sapins qui ornaient un coin du lac. Lady Julia, frissonnant de froid et les pieds tout mouillés, reprit en pleurant le chemin de la maison. Ses tantes avaient le nez rouge et étaient fort contrariées de se trouver interrompues dans leur promenade journalière. Les chiens de lady Julia s'étant mis à poursuivre les mou-

tons, furent poursuivis à leur tour par les gros chiens du berger. Tout cela rentra à Glenfern en désordre, et lady Julia courut s'enfermer dans sa chambre pour donner un libre cours à ses pleurs de désespoir et à ses amers regrets.

CHAPITRE VIII.

« L'on se rend odieux par des défauts légers qui se montrent à chaque instant. »

Madame Douglas était sortie après le déjeuner pour aller visiter quelques pauvres affligés. Elle n'avait pas été témoin des larmes de lady Julia et de son nouvel accès de tristesse; mais elle avait vu assez de son caractère et de ses habitudes pour comprendre que des constrastes si choquants pour les uns et pour les autres ne pourraient marcher longtemps en harmonie, et que l'intérieur de Glenfern allait être profondément troublé. Elle s'intéressait à la jeunesse, à l'inexpérience et à la beauté de lady Julia. Elle sentait toute l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait en épousant son beau-frère, plus peut-être que lady Julia elle-même.

Elle comprenait son antipathie pour les dames jeunes et vieilles avec lesquelles il lui fallait habiter, en attendant mieux; car il est facile de se rendre insupportable sans être vicieux, et les tantes de Glenfern eussent été plus agréables à vivre sans toutes les petites faiblesses et les minuties qui accompagnent la vertu des vieilles filles. Madame Douglas savait par expérience la difficulté de se soumettre à une foule de choses tourmentantes et ridicules, mais elle savait aussi qu'il faut se supporter les uns les autres, et elle se disait quelquefois, pour prendre patience et ne pas se révolter, que ses pauvres tantes, avec tous leurs travers et leur manque d'esprit, valaient peut-être mieux aux yeux de Dieu qu'elle-même, qui les critiquait avec un sentiment de supériorité blâmable. Madame Douglas avait su par sa bonté se faire aimer de la famille de son mari, et elle vivait en paix au milieu d'êtres bornés qui lui inspiraient peut-être plus de répugnance qu'à lady Julia, parce que celle-ci ne leur était supérieure que par les manières élégantes et tout le raffinement du grand monde, tandis que madame Douglas, possédant une grande élévation d'âme et un esprit très-cultivé, s'abaissait charitablement au ni-

veau de ses parentes. Parmi celles-ci, miss Jacky était certainement la plus désagréable, parce qu'elle était ce que l'on appelle la femme habile de la famille, et qu'elle tranchait sur toutes les affaires temporelles et spirituelles de la maison. Elle exerçait ses fonctions sans contrôle et sans rivale, débitant les lieux communs d'une manière pompeuse et doctorale. Elle découvrait sans pitié toutes les petites fautes et tous les petits abus qui se commettaient autour d'elle. Elle prodiguait des sermons aux pauvres sur les malheurs de la paresse. Mais, tandis qu'elle exhortait les femmes au travail, elle leur ôtait le pain de la bouche en faisant tout par elle-même, robes, linge, raccommodages, filant et tricotant, cardant et tapissant sans relâche. La femme capable se devinait dans tout le maintien de miss Jacky au premier coup d'œil; ses lèvres étaient pincées; ses coudes en arrière; la taille roide et sans aucun contour; son châle était mieux mis que les châles de tout le monde, et ses souliers, d'une forme particulière, faisaient beaucoup de bruit, à l'imitation de leur maîtresse, qui était tout ce que l'on veut, excepté une femme capable; car la véritable capacité se montre par le calme, la simplicité, et ne fait aucun embarras. Le

caractère de miss Grizzy n'a pas besoin d'un si long commentaire. Miss Grizzy avait aussi beaucoup de préjugés, mais elle était très-bonne; elle n'avait de prétention que dans sa manie d'écrire des lettres, et n'était célèbre *intra-muros* que par son amitié passionnée et soumise pour lady Mac-Farlane, qui était à la fois son oracle et son tyran. Les deux sœurs adoraient leur frère, chérissaient leurs trois nièces, étaient fières de leurs deux neveux, s'intéressaient à tous leurs parents les plus éloignés et se tenaient avec soin au courant des plus petits détails concernant chaque branche d'une nombreuse famille. Elles avaient toujours l'intention de bien faire, quoique le contraire fût souvent le résultat de leurs actions. Retournons avec ces vieilles jeunes demoiselles, comme on les appelait, dans leur salon, où elles attendent avec impatience l'arrivée de leur amie, après avoir ôté leurs harnais de promenade et examiné les ourlets de leurs trois nièces.

CHAPITRE IX.

« For contemplation he, and valour form'd,
» For softness she, and sweet attractive grace. »

« Que peut-il donc être arrivé à lady Mac-Farlane? dit miss Grizzy en attachant avec une épingle plusieurs billets de cette dame, qu'elle comptait faire lire à lady Julia. — Je crois que j'entends une voiture, dit miss Jacky en haussant la tête. — C'est la charrette du boulanger, dit Bella en posant son ouvrage pour mieux écouter. — Non, dit Bruney, ce sont les chevaux qui vont à l'abreuvoir. — Je vous dis que c'est le bruit du carrosse de lady Mac-Farlane, » dit miss Jacky, levant la tête encore plus haut. En effet, le bruit d'un lourd équipage qui s'arrêta devant le portail annonça l'arrivée de la personne tant désirée. L'équipage vert-pomme

était attelé de deux vigoureux chevaux blancs à tous crins. Deux laquais costumés en montagnards ouvrirent la portière, et il en sortit un gros personnage coiffé d'un chapeau de feutre noir, couvert d'un ample vêtement de toile chinée à ramages, sous lequel on apercevait une jupe de drap, et par-dessous la jupe deux grosses jambes chaussées de brodequins. D'une main tenant une canne, et de l'autre un manchon, cette personne entra d'un pas délibéré dans le vestibule. Alors le laquais n° 1 s'approcha du carrosse comme pour attraper quelque chose qui semblait résister, et au bout de quelques minutes, il posa par terre un objet léger enveloppé dans un manteau, et qu'on n'aurait pu reconnaître pour un être humain sans un chapeau militaire qui surmontait l'extrémité supérieure de ce paquet. Une voix sonore se fit entendre à la porte du salon où se précipitèrent les tantes. « Apportez-le donc, Philistin, apportez-le, vous dis-je, et mettez-le dans ce fauteuil. — Eh bien! mes filles, dit lady Mac-Farlane en se tournant vers les tantes; eh bien! vous n'êtes donc pas mortes. Comment va-t-on par ici? — Chère lady Mac-Farlane, dit miss Grizzy en traînant sa nouvelle nièce par la main, permettez-moi de vous présenter lady Julia

Douglas, qui est arrivée hier. » — Lady Mac Farlane resta immobile en contemplation devant lady Julia, et, après l'avoir examinée avec le plus grand sang-froid, elle lui dit : « Eh bien! vous êtes vraiment très-jolie, mais très, très-jolie, et je ne comprends pas ce que vous allez faire ici avec vos belles dentelles et vos beaux yeux. » Puis elle l'embrassa et marmotta quelques paroles entre ses dents. « Chère lady Mac-Farlane, veuillez donc vous asseoir, dit miss Grizzy en lui apportant un siége. — M'asseoir! et pourquoi voulez-vous que je m'asseye aujourd'hui? Vous savez bien que je ne m'assieds jamais. » Et elle se mit devant la cheminée, les mains derrière le dos. Pendant cette conversation, on avait déposé sir Sampson sur un fauteuil, et Philistin l'avait débarrassé de son surtout militaire. Cette opération avait occasionné un accès de toux au baronnet, et la compatissante Grizzy s'était empressée autour de lui. « Cette toux persistante est désolante! s'écria-t-elle les larmes aux yeux. — Désolante! répliqua lady Mac-Farlane, pas le moins du monde. Comment une chose peut-elle être désolante quand elle ne fait pas de mal et qu'elle dure depuis des siècles? Cette toux est le seul exercice que prenne sir Sampson; elle lui est donc

nécessaire. — Oh! dans ce cas, dit la complaisante Grizzy, ce serait dommage de la calmer. — Ce ne serait point dommage de la calmer, répliqua lady Mac-Farlane; car, quoique cette toux soit salutaire à sir Sampson, elle est désagréable aux autres; mais enfin, autant vaudrait essayer d'arrêter le vent, car il a pris cette toux en nourrice. — Mylady, s'écria le petit baronnet en essayant de sortir de son fauteuil, je ne comprends pas ce que vous dites, car vous savez bien que j'ai pris ce rhume le jour où j'ai eu l'honneur d'escorter à cheval et par la pluie Sa Majesté.... Hum!... hum!... » Et ici un nouvel accès recommença. — « Laissez-le donc tranquille, et ne vous en mêlez pas, dit lady Mac-Farlane aux tantes, laissez-le aux mains de Philistin, il sait mieux que vous ce qu'il lui faut. » Et, se retournant vers lady Julia, elle l'examina encore en répétant : « Oui, vous êtes parfaitement jolie : votre taille est charmante; vos cheveux sont superbes; votre nez est élégant; mais je n'aime pas votre bouche. Je déteste les petites bouches; elles donnent l'air bête. Pourquoi n'avez-vous pas les yeux noirs comme votre père? Je l'ai beaucoup connu, votre père. Il entendait le monde. Votre mère

était une héritière. Votre père l'épousa pour son argent, et elle l'accepta pour être comtesse. Voilà une variété de mariage. Hi, hi, hi, hi, hi! » Cette harangue fut prononcée d'un ton uniforme et sans aucun geste. Lady Mac-Farlane avait le talent de faire naître chez autrui des émotions de colère, de gaieté, d'embarras ou de dépit sans que rien de semblable parût jamais sur son visage impassible. Ses traits étaient fort beaux quoique très-masculins, et malgré ses costumes grotesques et ses manières excentriques, un grand air de dignité était répandu sur toute sa personne, et cette dignité la garantissait du ridicule. L'étonnement qu'elle causait était accompagné de terreur, et c'est bien ce qu'éprouva lady Julia tandis qu'elle était l'objet de cet effrayant examen. « Mylady! mylady! s'écriait sir Sampson du fond de sa bergère. — Eh bien! que voulez-vous, mon cher? répondit lady Mac-Farlane en se retournant vers son mari.— Je veux être présenté à lady Julia Douglas; donnez-moi votre main pour m'aider à sortir de ce fauteuil. — Ne vous dérangez pas, ne bougez pas, sir Sampson, dirent les tantes; nous allons amener notre nièce près de votre bergère. » Et elles retinrent le baronnet sur son siége. « C'est bien

imaginé, dit lady Mac-Farlane; car, assurément, lady Julia est plus en état d'aller vers le baronnet que lui de se rendre auprès d'elle. » Et, prenant la jeune femme par le bras, elle la mit en face de son mari et lui dit : « Eh bien! ouvrez les yeux et regardez-la; comment la trouvez-vous? — Que veut dire tout ceci? s'écria le baronnet indigné; que signifient ces libertés que l'on prend en mon nom? Lady Julia, je vous demande un million de pardons de ce manque total à toutes les règles de la politesse. — C'est bon, mon cher, continua sa femme, on sait bien que vous avez deux jambes; mais vous, vous savez bien qu'elles ne peuvent vous aider à marcher. — Mylady, vous me confondez, répliqua le baronnet avec humeur; laissez-moi donc parler à lady Julia. Voyez, lady Julia, voilà une de mes jambes, dit-il en étendant la meilleure des deux, qui était bottée et éperonnée; et puis, voici l'autre, comme la guerre me l'a faite : elle est enveloppée de flanelle et réduite à ce fâcheux état; mais c'est pour une belle cause, c'est pour mon souverain que je l'ai sacrifiée. — Comment! s'écria miss Grizzy, j'avais toujours compris que cette pauvre jambe était perclue par un rhumatisme. » Et elle jeta un regard

de respect et de vénération sur la flanelle qui enveloppait la noble victime. Sir Sampson recommença le récit de la fameuse revue où il accompagnait Sa Majesté, lorsqu'un accès de toux vint interrompre son discours belliqueux. — « Vous parlez tant que vous finirez par être enroué, mon cher, dit lady Mac-Farlane, et vous savez bien que la conversation ne vous a jamais réussi. Je ne comprends pas ce goût général que l'on a pour la conversation : tout le monde veut parler; cela est vraiment étrange. — Pourrait-on vous faire prendre quelque chose? dit miss Grizzy au pauvre baronnet toussant. — Que voulez-vous dire par quelque chose que l'on puisse prendre? demanda lady Mac-Farlane. Par exemple! sir Sampson ne pourrait prendre le mors aux dents, ni la lune, ni une place forte, ni même un gigot; mais il pourra prendre du sirop calmant. — Nous en avons dans cette armoire, » dit miss Grizzy. Elle prit un flacon et en versa dans une tasse, qu'elle présenta au baronnet. « Je suis empoisonné! s'écria celui-ci aussitôt après avoir avalé le contenu de la tasse; oui, je suis mort, car ce n'est pas du sirop calmant que je viens de prendre! — Pas du sirop calmant! s'écria miss Grizzy frappée d'horreur et en exami-

nant le flacon ; ce n'est que trop vrai. Ah! mon Dieu! c'est l'élixir pour les crampes d'estomac!
— Cela ne fait rien, mesdemoiselles, dit Philistin qu'on avait appelé; cela ne fait rien du tout. Sir Sampson a fait jeter la médecine préparée pour hier matin; il n'en a point voulu, et il vient d'en prendre une sans le savoir. Cela revient au même. »

Dans ce moment, le laird entra avec son fils cadet, qu'il présenta à sir Sampson et à lady Mac-Farlane. « Ah! ah! dit-elle en l'examinant à son tour de la tête aux pieds; vous êtes devenu un très-beau garçon, master Henry, et je vois que votre femme se sera amourachée de vous pour votre figure : elle n'en est que plus sotte; car il n'existe pas un seul mariage d'inclination de ce genre qui ait bien réussi... Hi! hi! hi! hi! hi! » Douglas se retourna en rougissant de colère, et, sans répondre à ce compliment, il s'éloigna de lady Mac-Farlane avec empressement et alla s'asseoir au fond du salon, près de sa femme, qui lisait une vieille gazette. « Allons, mes filles, il faut maintenant songer un peu à nos toilettes, car nous sommes assez mal fagotées. N'est-ce pas, lady Julia?.... Laquelle de vous voudra bien me servir de femme de cham-

bre? — Oh! toutes! » s'écrièrent à la fois les tantes et les nièces. Lorsqu'elles passèrent devant lui, sir Sampson essaya de se lever en disant : « C'est Vénus avec les trois Grâces et deux Muses. »

CHAPITRE X.

« Nature here played at will her virgin fancies »

Les hommes étaient rassemblés autour du feu dans le salon, attendant le dîner avec l'impatience de tous les campagnards, lorsque lady Mac-Farlane fit son entrée, suivie des deux tantes. Son costume masculin avait été remplacé par une robe de satin broché toute couverte de magnifique point d'Alençon. Un fichu d'organdi empesé, attaché par une miniature de sir Sampson entourée de diamants, lui couvrait la poitrine. Un bonnet très-surchargé de fleurs et de rubans ornait sa tête et accompagnait une quantité de cheveux frisés et bouclés. Un sac à ouvrage pendait à son bras, et elle tenait à la main un large éventail qui lui servait d'écran. « Je suis votre servante, major Dou-

glas, dit-elle en apostrophant le major, qui lui fit un salut froid et cérémonieux; il y a assez longtemps que je ne vous ai aperçu. Vous venez peu me voir, mais je m'en passe; vous pourriez être devenu grand-père sans que je le susse, et votre figure est un peu vieillie, monsieur le major. » Les trois demoiselles entrant dans ce moment, elles attirèrent l'attention de lady Mac-Farlane, qui leur dit : « Quant à vous, mesdemoiselles, je crois bien que vous ne serez jamais grand'mères, parce que vous ne vous marierez pas, à moins d'épouser des sauvages, des hommes des bois, ce qui vous conviendrait assez, car alors vous pourriez sans inconvénient vous passer de peignes et de brosses à dents, laisser traîner tous vos cordons et n'avoir aucun goût. Vous pourriez même vous passer de robes pendant la belle saison, et réellement vous seriez mieux sans robes que de les porter comme vous faites. » — Et ce disant elle saisit au passage la pauvre Baby, qui essayait en vain de se cacher. Il faut rendre justice à lady Mac-Farlane en cette circonstance; elle avait parfaitement raison, car les miss n'étaient pas soignées dans leur personne; elles étaient restées dehors à galoper sur un nouveau poney, l'une après l'autre, jus-

qu'à l'heure du dîner, et alors ce fut à la hâte qu'elles changèrent les grosses robes du matin pour en mettre d'autres plus légères faites par la couturière de la ville la plus voisine, qui n'était pas une artiste du premier mérite. Dame Nature les avait douées de tailles longues, tandis que leurs robes en étaient complétement dépourvues, de sorte qu'il régnait dans leur costume et leur personne un désaccord choquant par le manque d'harmonie. Leurs cheveux étaient restés en désordre, et des gants verts avaient été mis à la hâte sur leurs bras rouges.— « Je suppose, continua lady Mac-Farlane en retournant sa victime, je suppose que vous vous trouvez mise avec simplicité et bon goût; je suppose aussi que le poëte vous avait toutes trois en vue lorsqu'il fit sa jolie chanson. » Et elle se mit à chanter d'une voix forte et sonore :

Give me a look, give me a face
That makes simplicity and grace.
Robes loosely flowing, hair as free,
Such sweet neglect more taketh me!

Miss Grizzy était en grande perplexité, ne sachant s'il fallait prendre parti pour ses nièces ou pour

son amie. Se tournant vers celle-ci, elle lui dit du ton le plus humble : « Il faut leur pardonner, chère lady, ce peu de coquetterie, car vous voyez qu'elles sont innocentes comme nos moutons. — Qu'est-ce donc que toutes ces fariboles? s'écria le laird de son accent le plus écossais; je déclare que je trouve les filles très-bien comme elles sont, et je ne vois pas ce qui leur manque; à la vérité, elles ne sont pas affublées comme une vieille reine ou comme une jeune actrice. » Et le laird jeta un regard à lady Mac-Farlane et un autre à lady Julia, qui entrait dans ce moment appuyée sur le bras de son mari et précédée de ses chiens. Madame Douglas arriva ensuite, et, la famille étant au grand complet, le laird dit : « Eh bien! allons voir ce que l'on nous a préparé, et tâchons d'y faire honneur. » Il prit la main de lady Mac-Farlane, et sir Sampson tâcha de s'emparer de celle de lady Julia, qui passa devant lui sans paraître le voir, au grand scandale du baronnet, qui s'écria : « Est-il possible qu'une dame d'un si haut rang ait été si mal élevée! — Elle est bien jolie, malgré son impolitesse, dit madame Douglas en prenant le bras du baronnet; elle est même si jolie, qu'il faut lui pardonner ce travers,

vous, si galant et si poli. » Le baronnet se contenta de saluer en signe d'acquiescement, et chacun se mit à table. Par un fatal hasard, lady Mac-Farlane se trouva placée auprès du major, qui la détestait. Mais elle n'y prit pas garde, occupée qu'elle était à faire des amitiés à madame Douglas, placée de l'autre côté de la table : « Mais je ne vous ai pas embrassée, ma chère, s'écria-t-elle; il y a trois cents ans que je ne vous ai vue. C'est égal, vous savez que je vous aime par-dessus tout, car vous, vous n'êtes ni une imbécile, ni une prude, ni une coquette; vous êtes une créature intelligente, ayant autant de cœur et d'esprit que de bon sens, et autant de bon sens que les autres en manquent. » Après ce compliment général, lady Mac-Farlane ôta ses gants, tira une pelote de son petit sac et attacha sa serviette sur chaque épaule. Puis elle mangea la soupe silencieusement, et chacun en fit autant. Le premier service ne fut troublé par aucun accident; mais il n'en fut pas de même du dessert, car au moment où le vieux Donald voulait placer un plat de crème auprès du major, celui-ci fit un malheureux mouvement qui envoya une partie de cette crème sur tout un côté de la robe de lady Mac-Farlane, qui s'écria : « Voyez-vous ce que

vous avez fait, vieil imbécile ! Vous avez de fameuses mains, en effet, pour porter des plats de crème, tout tremblant que vous êtes. Allez-vous-en donc au coin du feu, car vous n'êtes bon qu'à faire rôtir des pommes de terre ou à tourner la broche. — Les frictions lui seraient peut-être utiles contre ce tremblement? demanda miss Grizzy. — Certainement, mais il fallait le frictionner hier. Sir Sampson se trouve à merveille des frictions. Cela le réveille; et, si ce n'était de sa brosse à frictions, il ne saurait pas lui-même s'il est mort ou vivant. » Le visage citron du baronnet prit une teinte orange en entendant divulguer ces détails intimes, mais il fit la sourde oreille, et continua d'adresser mille galanteries à lady Julia et à madame Douglas. Le dîner fini, les dames se retirèrent; lady Julia se jeta de nouveau sur le vieux canapé, et appelant madame Douglas, elle lui dit : « De grâce, mettez-vous là, et parlez-moi, car je m'ennuie à périr quand Henry n'est pas là. Quel singulier ouvrage faites-vous donc? Qu'est-ce que cette chose-là si épaisse et grise? — Ce sont des bas d'enfant que je tricote, répondit madame Douglas. — Des bas d'enfant! Vous avez donc des enfants? — Hélas! non, dit tristement

madame Douglas. — Alors, pourquoi donc faire des bas d'enfant? — Pour en donner à ceux qui n'ont pas de mère. — Ah! ces enfants-là sont donc bien pauvres, puisqu'ils n'ont pas de quoi acheter même des bas! Mais vous êtes très-bonne, car cet ouvrage doit être fort ennuyeux. — Pas aussi ennuyeux que de ne rien faire du tout. » Lady Mac-Farlane, de son côté, causait avec les tantes et arrangeait le feu. Quand les hommes revinrent au salon, le laird demanda à lady Julia si elle voulait danser, chanter ou jouer aux cartes. Lady Julia ne comprenait guère l'écossais de son beau-père. Son mari lui fit la même question, et alors elle dit : « Avec qui donc voulez-vous que je danse, et pour qui voulez-vous que je chante? — Alors voulez-vous jouer au whist? — Jouer au whist! Dieu m'en garde! — Eh bien! dit le laird, jouez à ce que vous voudrez. Lady Mac-Farlane, madame Douglas, Grizzy et moi, nous ferons un whist. N'est-il pas vrai, mylady? — A quoi voulez-vous donc jouer, ma nièce? dit miss Jacky. — Au quadrille ou au loo. » Les trois filles, qui voulaient jouer au commerce, se regardèrent tristement. « Aucune de nous ne sait ces jeux-là, dit miss Jacky. Mais nous connaissons toutes Pope

Jean. — Mais moi, je n'en ai jamais entendu parler, répondit lady Julia, et j'ai horreur d'apprendre quoi que ce soit. » Son mari, voyant le désappointement de ses sœurs, déclara qu'il voulait jouer au commerce, et que sa femme saurait le jeu dans dix minutes. Il fut décidé qu'on jouerait douze sous par extraordinaire, et miss Bella dit à lady Julia, en lui montrant le porte-mouchettes où l'on avait déposé l'argent : « Si vous gagnez, vous aurez tout cela. » Lady Julia se détourna avec dégoût, et elle eut bientôt assez du jeu, ne comprenant pas l'agitation, l'enjouement et les émotions de ses compagnes, qui le prenaient au sérieux et se passionnaient pour cet innocent passe-temps qui leur faisait battre le cœur. De son côté, lady Mac-Farlane quittait la table de whist en disant à miss Grizzy : « Vraiment, vous avez joué ce dernier coup avec la simplicité qui vous distingue. — Je le crois bien, répondit naïvement Grizzy, c'est bien possible. — Comment ! possible; mais c'est certain. Je savais que vous aviez l'as, comme si je l'avais vu. Mais vous, vous ne voyez rien : car si vous aviez des yeux comme tout le monde, vous auriez vu que Glenfern avait retourné le roi; et vous allez jouer trèfle à la face de son roi ! Mais

c'est l'enfance de l'art. Voilà quinze ans que je vous répète qu'il ne faut jamais jouer le jeu de son adversaire. Cette manière insolite de tromper son partenaire dénote la pauvreté de votre esprit. » Et lady Mac-Farlane s'éventait et s'enfonçait dans un autre fauteuil. « Voilà, certes, la plus désagréable journée que j'aie jamais passée ici, dit-elle; je ne sais ce qui vous est arrivé à tous; mais vous n'avez pas le sens commun. Ma robe est gâtée, mon argent est perdu, et tout cela m'ennuie. — C'est vrai, dit la pauvre Grizzy, il y a eu de la fatalité dans tout cela. — Qu'est-ce que vous dites donc?... Fatalité... fatalité. Appelez les choses par leur nom, et dites-moi ce que vous entendez par fatalité? — Mais, je crois.... je suis sûre.... je.... je, je n'en sais rien, répliqua la pauvre Grizzy. — Est-ce la fatalité qui a renversé la crème sur ma robe? est-ce la fatalité qui vous a inspiré cet as d'atout? Non, non. Ce vieux destin que vous appelez Donald continuera à jeter des panades sur tous vos convives; et vous, ma chère, vous continuerez à jouer le whist comme vous le faites. » Le reste de la soirée se passa en querelles plus ou moins aigres; mais le souper mit chacun d'accord. Tout le monde avait faim, car il est à remarquer

que tous les bavards sont grands mangeurs. Le lendemain matin les habitants de Glenfern étaient réunis autour de la table à déjeuner, attendant le baronnet et lady Mac-Farlane, moins matinale que de coutume. « Les gâteaux vont être froids, dit miss Grizzy en les couvrant d'une assiette. — Et les œufs durs, dit miss Jacky en les mettant dans un bol d'eau chaude. — Eh bien ! mettons-nous à table, dit le laird en replaçant ses lunettes dans sa poche, après avoir lu son journal, et allez avertir sir Sampson et sa dame. » En ce moment, ils arrivèrent tous les deux en costume de voyageurs. « J'espère que vous avez tous les deux bien dormi ? dirent les tantes. — Nous avons très-mal dormi, et sir Sampson est plus malade qu'un vieux chat ne saurait l'être. » Les tantes étaient consternées de l'humeur acariâtre de leur amie, et elles le furent encore bien davantage quand elles entendirent l'équipage du baronnet tourner devant la porte, et lorsque Philistin vint avertir ses maîtres que tout était prêt : « Comment ! partir ainsi sans déjeuner ! — Oui, car je ne veux pas rester ici pour recevoir un autre plat snr ma robe, ni perdre six schellings au whist, ni voir empoisonner sir Sampson comme vous avez essayé de le faire hier. Allons,

Philistin, emportez-le; mettez-le dans la voiture, et que tout soit dit. » Elle salua le laird, et marcha vers le perron. « Adieu, mes filles, dit-elle par la portière; adieu, et tâchez de calmer un peu vos esprits agités. Venez bientôt à Lock-Marlie Castle, et amenez-moi votre jolie nièce. Cela vous fera du bien, et à nous grand plaisir. » La voiture partit au grand trot, laissant le laird étonné, miss Jacky vexée, le major enchanté, et la pauvre Grizzy au désespoir.

CHAPITRE XI.

« If there be charm to relieve the pain of this ill mansion. »

Le temps, qui efface ou adoucit la plupart des chagrins, ne faisait qu'augmenter ceux de lady Julia. Les jours passaient et traînaient toujours de plus en plus lourdement, sans amener aucun changement dans sa situation. Elle se voyait réduite à la nécessité d'habiter Glenfern, séjour qu'elle méprisait et qu'elle détestait. Ce fut en vain que ses tantes essayèrent de lui procurer quelques plaisirs, et que madame Douglas tâcha de lui donner le goût des échecs ou celui de la lecture. Lady Julia passait alternativement d'une tristesse silencieuse à des accès d'impertinence et de mauvaise humeur. Cette malheureuse jeune femme se consumait ainsi, tandis que son mari tâchait de la distraire par les ex-

pressions d'un amour qu'il n'avait plus, ou d'espérances qu'il n'avait pas. Son père lui avait déclaré l'impossibilité où il était de lui prêter une somme d'argent : car il plaçait tous ses revenus dans l'amélioration de ses terres, et ne pouvait faire autre chose pour le jeune ménage que de leur donner cent guinées par an, payées tous les trois mois, ce qui eût été insuffisant pour vivre ailleurs.

Tel était l'état des choses à Glenfern, lorsqu'un matin, avant le déjeuner, le laird entra d'un air important dans le salon, et dit à son fils : « Eh bien, mon cher fils, il faut avouer que vous avez du bonheur, et que voilà un mauvais vent qui ne vous fera pas autant de mal qu'à ce pauvre Mac-Lugh, qui est parti et fondu comme un tas de neige au printemps. — Que dites-vous, mon frère ? s'écria miss Grizzy, comment, Mac-Lugh est mort ? Mais c'est impossible ! Je lui ai mis hier sur le dos un emplâtre de lady Mac-Farlane. — Et moi, dit miss Jacky, je lui ai parlé pendant une heure sur le tort qu'il avait de souffrir que sa fille aînée fût toujours en robe blanche le dimanche. — Par ma foi, dit le laird d'un air malin, il y avait bien de quoi faire mourir un honnête homme, mes sœurs. — Et par quel hasard la mort de Mac-Lugh doit-elle me

profiter, mon père? demanda Henry. — Par le hasard, reprit son père, que d'après nos arrangements le bail est rompu et la ferme vacante. — Et c'est peut-être moi que vous destinez à lui succéder? dit Henry d'un ton moqueur. — Précisément. Et, par ma foi, ce sera bien commencer. Cette ferme a trois cent quatre-vingt-sept acres d'excellent terrain, avec des pacages comme on n'en trouve nulle part. Je vous avancerai le cheptel; je vous fournirai ce qui pourrait manquer. Vous pouvez faire là d'excellentes affaires dès l'an prochain. Qu'en dites-vous, monsieur mon fils? » Le laird se frottait les mains d'un air radieux.

Confondu par l'idée d'un projet qui lui parut plus absurde que tout ce qu'il aurait pu imaginer, Henry resta quelques minutes sans pouvoir parler, tandis que ses tantes et ses sœurs criaient, se réjouissaient, et vantaient la générosité du laird. « Je voudrais bien voir la jolie mine que fera le visage de ma nièce quand elle va savoir cette bonne nouvelle, dit miss Grizzy, dont la figure s'épanouissait sous l'expression de la joie la plus vive. — Je ne doute pas que son jugement lui fera apprécier un avantage de cette importance, » dit miss Jacky avec emphase. Lady Julia entra, attirée par

le bruit que faisaient toutes ses parentes. Ce fut en vain que Douglas essaya de les faire taire ; les chiens se mirent à hurler en chorus, et le laird, saluant sa belle-fille du nom de lady Clakendon, mit le comble à l'hilarité des tantes, qui s'emparèrent de leur nièce, l'embrassèrent et la chiffonnèrent en répétant : « Lady Clakendon! Lady Clakendon! » Le laird, mettant ses mains sur ses oreilles, s'enfuit hors de la chambre, et Douglas, furieux, imita son exemple, après avoir donné un soufflet à un des chiens de sa femme et un coup de pied à l'autre.

Les tantes se calmèrent aussitôt, par la crainte de causer un saisissement de joie à lady Julia en lui annonçant son bonheur trop soudainement. Elles se firent signe, et miss Grizzy commença : « Je suis sûre, ma nièce, ou plutôt je crois, je pense, je déclare que vous devez nous croire folles. » Lady Julia ne répondit pas. « Vous comprendrez notre joie, je l'espère, quand vous saurez qu'elle est occasionnée par la mort imprévue de notre excellent voisin et fermier Mac-Lugh. Lady Mac-Farlane, si bon juge en ces matières, disait que Mac-Lugh était très-robuste pour son âge, car il n'avait que des rhumes, chose à laquelle chacun est sujet, surtout à la campagne. — Vous vous y

prenez très-mal, ma sœur, dit miss Jacky; pour apprendre la nouvelle à notre nièce, vous faites des détours inutiles et ennuyeux. — Hélas ! vous ne pouvez rien m'apprendre d'amusant, répondit lady Julia d'un air triste; à moins que vous ne me disiez que je vais quitter Glenfern avant déjeuner. — En vérité, dit miss Jacky rouge de colère, si cela vous fait tant de plaisir de songer à nous quitter, vous serez bientôt satisfaite, car la générosité de notre frère va vous rendre à la liberté. — Que dites-vous? s'écria lady Julia au comble de la joie, vous ne me trompez pas ? Comment , je pourrai partir tout de suite? Ah ! quel bonheur ! Où est Henry? le sait-il? » Et elle s'élança vers la porte dans le moment où son mari l'ouvrait. Il la reçut dans ses bras, et resta stupéfait en lui voyant les yeux brillants, les joues colorées, le sourire de la joie épanoui sur son beau visage. Pour la première fois depuis quinze jours elle embrassa son mari dans tout l'enivrement de ses espérances réalisées. « Ma chère, que veut dire tout ceci? lui demanda-t-il après avoir reçu ses baisers. — Oh ! vous faites le fin, le mystérieux; vous voulez me surprendre peu à peu. Mais vos tantes, meilleures que vous, m'ont dit tout de suite comment votre père vous

avait donné beaucoup d'argent, et que nous pourrons nous en aller et vivre à Londres. » Et lady Julia se mit à valser autour de ses tantes, à la grande satisfaction de ses belles-sœurs qui n'osaient en faire autant. Pour la première fois de leur vie, les tantes avaient perdu l'usage de la parole, et ne savaient que répondre aux questions réitérées de Douglas confondu. A la fin, miss Jacky s'adressant à lady Julia qui continuait ses gambades pleines de grâce et de charme, lui dit sévèrement : « Permettez-moi, mylady, de vous adresser quelques questions en présence de votre mari. — Oh ! je déteste les questions, répondit lady Julia, et je n'y réponds jamais. — Vous rendez ma femme tout à fait folle, » s'écria Douglas, se promenant d'un air furieux à travers le salon. Ce fut au tour de lady Julia de regarder son mari avec un profond étonnement. Miss Jacky reprit d'un ton plus calme : « Vous vous êtes méprise, mylady, sur le sens de nos paroles. L'argent n'est pas si commun que vous semblez le croire. Je ne vous ai pas dit un mot d'argent ; je vous ai dit que mon excellent frère vous donnait la ferme de ce pauvre MacLugh, entendez-vous ? — Pas d'argent ? s'écria lady Julia. Ah ! quel malheur ! Mais enfin, une

ferme, c'est quelque chose, et nous pourrons la vendre d'ici à huit jours. — Vendre Clakendon ! s'écrièrent toutes les femmes avec un accent d'horreur. Vendre Clakendon, ô ciel ! — Mais que voulez-vous donc qu'on en fasse ? — En faire ? Mais l'habiter, sans aucun doute. — L'habiter ? rester dans ce pays ? vivre toujours ici ? ah ! plutôt mourir tout de suite ! s'écria lady Julia en se tordant les mains. Je vois que votre père et vos tantes se moquent de moi. Vous êtes tous des monstres ! » Puis elle fondit en larmes, et eut une attaque de nerfs. Son mari l'emporta dans sa chambre, et la bonne Grizzy passa la matinée auprès d'elle, à la soigner et à la consoler de son mieux.

CHAPITRE XII.

« See what delight in silvan dream appear. »

Le déjeuner fut silencieux, et Henry vit que son père était de mauvaise humeur. Quand les dames rentrèrent dans le salon pour prendre leur ouvrage, le laird dit à son fils : « Que signifient tout ce train, tout ce bruit, toutes ces maladies de votre femme? De pareilles scènes sont capables de faire sortir un homme de son bon sens. Est-elle folle, votre lady? Dans tous les cas, il lui faudra changer de façon de vivre lorsque vous serez devenus fermiers. Elle aura d'autre bétail à surveiller que ses vilains petits chiens. » — Douglas rougit, se mordit les lèvres et ne répondit rien. — « Voyons, continua le laird, causons un peu de nos arrangements. Tenez, voilà le plan. Je vais vous indiquer l'asso-

lement de chaque pièce de terre, et ensuite nous verrons les pacages; car je suis d'avis d'en établir de nouveaux dans les pièces humides. Nous allons tracer les rigoles d'assainissement; ces prés vous permettront un accroissement de bestiaux, et ce sera tout profit. » Tandis que le laird parlait, Douglas cherchait dans sa tête le moyen de sortir de ce guêpier sans se brouiller avec son père. Il regardait sans voir, il écoutait sans entendre.

Ensuite, le laird lui montra le plan de l'habitation, qui était toute neuve, disait-il, n'ayant pas reçu un badigeon depuis sa naissance. Le laird, ayant tout expliqué à son fils, ôta ses lunettes, et lui demanda ce que cette ferme devait rapporter par an : « Je n'en sais absolument rien, mon père. — Dites toujours; dites n'importe quoi, pour que je sache si vous m'avez compris, oui ou non. — Eh bien! mon père, je crois, j'imagine que cette ferme ne rapporterait pas plus d'une soixantaine de guinées par an. — Soixante démons! s'écria le laird en sautant d'indignation et bouleversant tous ses papiers; par ma foi, je crois que vous êtes un vrai idiot, monsieur mon fils. Soixante guinées, Clakendon! Mais vous êtes plus ignorant en ces matières que cette vache qui est là-bas, et plus bête

que son veau! Sachez donc qu'on peut tirer de Clakendon plus de quatre cents livres par an. Mais, dans vos mains, je vois que cette ferme tomberait à rien. Au surplus, prenez-la ou laissez-la. Je ne puis rien faire de plus pour vous. » — Toutes sortes d'émotions se peignaient successivement sur le visage du pauvre Douglas pendant que son père faisait sa harangue. La honte, l'indignation, la colère le faisaient rougir et pâlir tour à tour, mais la frayeur que lui inspirait son père et l'état de dépendance dans lequel il se trouvait lui fermèrent la bouche. Le laird, voyant ce visage atterré et se méprenant sur les motifs de cette émotion, se radoucit tout à coup, et tendant la main à son fils, il lui dit : « Eh bien! n'en parlons plus. Je vois que vous vous repentez. C'est bien. Vous ferez de votre mieux, et moi je vous mettrai en possession le plus tôt possible. En attendant, soyez toujours le bienvenu chez moi, mon cher fils. — Je vous suis fort obligé, mon père, fort reconnaissant de vos bonnes offres, répondit enfin Douglas décidé à se tirer de cette fâcheuse affaire; mais, comme vous l'avez dit, je suis tellement ignorant en agriculture, que je ne ferai jamais rien qui vaille en ce genre. Ainsi qu'il ne soit plus question de Clakendon.

N'en parlons plus. — Si, en effet, vous étiez livré à vous-même, mon cher Henry, ce que vous dites pourrait bien arriver. Mais je suis là pour vous diriger, et le jugement vous viendra quand vous aurez vu ma méthode et suivi mon exemple. Vous deviendrez plus actif, et votre femme moins paresseuse. — Mais ma femme est incapable de vivre de cette manière, mon père. Son éducation a été toute différente de ce qu'il faudrait pour tenir une ferme. Ses habitudes sont celles d'une grande dame élevée dans le luxe, et..... — Je ne vois pas en quoi elle est supérieure aux autres femmes par son éducation et ses habitudes. Elle me semblerait plutôt inférieure. Et quant au luxe, pourvu que l'on sache jouer une marche sur l'épinette, ou faire sa partie de whist, c'est tout ce qu'il faut en fait de luxe. — Mais elle déteste la campagne. — Elle l'aimera quand elle y sera chez elle, et qu'elle aura plusieurs enfants. — Mais le climat de l'Écosse ne lui convient pas. — Le climat de Clakendon est très-doux, la maison étant située à l'abri du vent. » Voyant que tous ses efforts étaient inutiles pour faire comprendre à son père la résolution où il était de ne jamais être fermier, Douglas se trouva dans la nécessité de formuler la chose en paroles claires

et précises. Il dit donc à son père qu'il ne voulait pas de ses offres qui le couvriraient de ridicule, et que c'était une idée extravagante de vouloir faire des fermiers d'un jeune officier et de son élégante femme.

L'indignation du laird, à cette déclaration formelle, peut se comprendre. Il devenait évident pour lui que son fils méprisait l'agriculture, qu'il comptait pour rien la beauté des troupeaux, l'abondance des récoltes, l'assainissement de tout un pays. Il ressentit la colère que ressentent les pères en découvrant qu'ils ont des fils volontaires et des belles-filles impertinentes. Henry, doué d'un caractère doux et faible, ne put cependant vaincre sa mauvaise humeur en entendant le laird l'accabler d'injures et de moqueries, il répondit sur le même ton, et après une violente altercation ils se séparèrent aigris l'un contre l'autre. Henry se réfugia chez sa femme, dans un état d'agitation qui le rendit insensible aux lamentations et aux pleurs de lady Julia. Il continua à se promener dans la chambre avec une figure bouleversée et gardant un silence absolu; enfin tout prêt d'éclater, il sortit brusquement de la maison, et se mit à marcher à travers champs, sans savoir où il allait.

CHAPITRE XIII.

« Never talk to me. I will weep ! »

La cloche du dîner avait déjà sonné deux fois, par les soins du vieux Donald, et la famille, réunie dans la salle à manger avec M. et madame Douglas, qui étaient venus passer la journée à Glenfern, n'attendait plus que Henry et lady Julia pour se mettre à table. Miss Jacky, voyant la mauvaise humeur de son frère, qui détestait le moindre dérangement dans ses habitudes, se hâta de monter chez son neveu; mais elle revint aussitôt toute bouleversée, s'écriant que sa nièce était au lit avec la fièvre chaude et le délire, et la preuve c'est qu'elle avait pris miss Jacky pour un étranger, et qu'elle lui avait dit avec un étrange accent :

« Allez-vous-en, allez-vous-en ! je vous déteste et ne veux pas vous voir. »

Madame Douglas pria le laird de se mettre à table, et monta à son tour chez lady Julia. Dès que celle-ci entendit le bruit de la porte, elle se cacha dans ses couvertures et se remit à crier : « Allez-vous-en, allez-vous-en ! — C'est moi, dit doucement madame Douglas, c'est moi, ma chère Julia, calmez-vous ; je viens savoir ce que vous avez, et si je vous déplais, je sortirai.

— Ah ! c'est vous, dit sa belle-sœur en se découvrant ; ah ! c'est différent. Je vous aime assez, vous ; mais je déteste ces horribles vieilles filles qui me tourmentent à périr. Je me meurs d'être obligée de les regarder, et je veux absolument quitter cet affreux endroit. Je vous prie d'aller chercher Henry, pour qu'il m'emmène dès ce soir. » Elle se remit à sangloter, et madame Douglas, prenant pitié de ses chagrins, tout en méprisant son absurdité, s'assit près du lit, et lui dit avec douceur : « Le seul moyen d'être moins malheureuse, ma chère sœur, c'est de tâcher de prendre un peu de patience, et d'endurer votre situation actuelle comme une nécessité. Pensez à l'avenir, qui vous amènera un genre de vie selon vos goûts, selon

vos habitudes. Votre séjour ici ne peut se prolonger longtemps. Ainsi donc, soyez douce pour nos vieilles parentes, qui sont, il est vrai, un peu ennuyeuses; mais leurs intentions sont excellentes, et.... — Je déteste les intentions, s'écria lady Julia, et vous avez beau dire, ce sont d'odieuses vieilles filles; je ne veux pas prendre patience, je ne veux pas rester ici un jour de plus; et si vous aviez habité Londres comme moi, vous ne me prêcheriez pas des sermons de presbytérien. Mais vous ne savez rien des joies du grand monde, vous. — Je vous demande pardon, ma chère, je connais les choses que vous regrettez, car j'ai vécu pendant plusieurs années dans ce grand monde que vous pleurez. — Comment! s'écria lady Julia, vous avez habité Londres, et vous pouvez vivre ici? vous y existez, et vous vous y portez bien? — Non-seulement je m'y porte bien, mais j'y suis fort satisfaite de mon existence, dit madame Douglas. Je ne me crée aucun chagrin factice; je jouis de ce que j'ai. J'aime mon mari, je m'intéresse à ce qu'il fait. Je sais trouver beaucoup d'occupations dont vous n'avez pas la moindre idée, et je suis persuadée qu'il n'y a pas un lieu dans le monde où l'on ne puisse se plaire quand on y peut faire

ce que l'on veut. — Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, répondit lady Julia. Mais chez qui demeuriez-vous donc à Londres, et dans quel quartier étiez-vous? — J'habitais chez ma tante lady Andlay. — Lady Andlay! mais je la connais; mais elle est très comme il faut, et elle donnait de grands dîners et des raouts. Voilà donc pourquoi vous êtes moins désagréable que ces autres Écossaises. Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas restée avec votre tante, pour épouser un Anglais? Sans doute vous avez fait la même sottise que moi? vous vous serez amourachée d'un bel Écossais, sans vous douter de ce que c'était que l'Écosse. Comment peut-on appeler cela une patrie, un pays! »

Madame Douglas ne put s'empêcher de rire, et lady Julia en fit autant; ce que voyant, madame Douglas retourna auprès du laird, qui avalait les morceaux sans les mâcher, et dont la colère sourde menaçait d'éclater aussitôt que le dîner serait terminé, et que le dessert, qui consistait en fromage sec et en radis avec de la moutarde, aurait paru sur la table.

Madame Douglas était alliée, du côté maternel, à une famille anglaise. Sa mère mourut lorsqu'elle

avait cinq ans, et son père fut tué à l'armée peu de temps après. Sa tante, lady Andlay, sœur aînée de sa mère, fit venir chez elle la jeune orpheline, et se chargea du soin de son éducation, à la condition que la jeune Alice ne pourrait être réclamée par ses parents du côté paternel, car lady Andlay avait une extrême aversion pour la nation écossaise en général, et un grand mépris pour les individus en particulier. Un sentiment d'orgueil de famille avait fait naître chez elle le projet d'élever sa nièce, et elle remplit ce devoir avec droiture et avec la fermeté qui dominait chez elle d'une manière un peu rude. Elle se faisait plutôt craindre qu'aimer, car elle exigeait chez autrui ces mêmes qualités inflexibles qui ne lui coûtaient rien à exercer. Lady Andlay ne faisait aucun cas de ces douces vertus qui font le charme de la vie privée ; elle se contentait de l'estime et de la frayeur qu'elle inspirait à ses connaissances, car pour des amis on n'en a pas quand on est craint. L'éclat du grand monde suffisait au cœur sec de lady Andlay, et toutes ses actions n'avaient d'autre but que de satisfaire sa vanité et d'augmenter la considération dont elle jouissait dans les cercles brillants, devenus pour elle un besoin, sans être toujours un plaisir.

Veuve depuis plusieurs années, elle avait un fils unique dont elle soignait l'éducation et la fortune d'une manière admirable et toute masculine.

La nature avait doué Alice d'une âme aimante et d'un esprit très-ferme; elle eut pour gouvernante une femme d'un grand mérite qui, dès les premières années, sut développer les qualités de sa pupille et lui inculquer le sentiment du devoir, de la soumission à l'égard des siens et de la patience à supporter les inconvénients que l'on rencontre à chaque pas dans la vie. En grandissant, Alice séduisait tous ceux qui l'entouraient par la grâce de sa physionomie et par le calme qui régnait en toute sa personne. Elle réunissait la franchise ouverte d'une Écossaise à la politesse réservée d'une Anglaise. La froideur de lady Andlay disparaissait dans l'intimité de sa nièce. Elle était fière des succès d'Alice, et sa vanité jouissait en contemplant ce qu'elle appelait son ouvrage, c'est-à-dire la distinction d'un être qui, sans elle, eût été livré à toute la vulgarité qu'elle supposait inhérente à l'éducation écossaise. Mais au fond, le cœur de lady Andlay n'était rempli que d'une seule pensée, celle de son fils, qui était l'idole de sa vie et le but de toutes ses ambitions. Elle s'était occupée de l'éducation

de ce fils chéri avec une persévérance infinie; elle n'avait rien oublié pour le rendre parfait, excepté de lui donner de la confiance et de lui inspirer le goût de la franchise et de la modération. Le caractère froid et sévère de la mère avait rendu le fils réservé, méfiant et hautain; la violence de son caractère était inconnue à lady Andlay, qui le croyait le fils le plus soumis et le plus raisonnable, parce que l'ombre même d'une contestation ne s'était jamais élevée entre eux.

Sir Edmond était donc aussi violent et dissimulé qu'Alice était douce et naturelle. L'expérience fait souvent connaître que deux individus doués de qualités contraires et d'esprits différents ont plus d'attrait l'un pour l'autre que ceux qui semblent avoir été jetés dans le même moule. Cette attraction est difficile à expliquer; ce n'est assurément pas la raison qui en est la base, et c'est peut-être à cause de cela qu'elle est irrésistible, comme tout ce qui est au-dessus du raisonnement humain.

Alice et sir Edmond se connaissaient depuis l'enfance. Sir Edmond fit plusieurs voyages avec un gouverneur très-distingué, qui formait son esprit dans la conversation et la société des hommes

les plus savants et les plus illustres des pays qu'ils visitaient ensemble. Mais le gouverneur, pas plus que la mère, ne soupçonnait pas l'âme ardente de sir Edmond, qui avait conçu pour sa cousine la la passion la plus vive. Agissant comme tous ceux qui ne sont plus jeunes, et qui oublient souvent qu'ils l'ont été, lady Andlay avait laissé s'établir une grande intimité entre les deux jeunes parents. Malgré sa finesse et son extrême discernement, elle n'avait aucune idée de la passion qui se développait sous ses yeux, lorsqu'un matin elle présenta un de ses voisins de campagne à Alice d'une manière toute particulière, et laissa le voisin, très-laid, très-noble et fort riche, en tête-à-tête avec sa nièce tandis qu'elle emmenait son fils, auquel elle fit connaître ses intentions, c'est-à-dire qu'elle voulait qu'Alice devînt madame Frogmore, et que le mariage fût conclu dans la quinzaine. A cette nouvelle, sir Edmond resta stupéfait et terrifié; il découvrit tout à coup que le monde ne serait plus pour lui qu'un espace vide si sa cousine était séparée de lui. Il recouvra la parole pour déclarer à sa mère que ce mariage ne se ferait pas, qu'il adorait sa cousine, et qu'il voulait l'épouser. Lady Andlay recula d'étonnement; son fils insista : il y

eut des scènes violentes dont la pauvre Alice fut la victime. Son cousin voulut l'enlever; elle refusa. Sa tante voulut la forcer d'épouser M. Frogmore; elle refusa également. Lady Andlay ne connaissait pas l'art de la persuasion : elle indigna son fils, elle irrita sa nièce. Sir Edmond, ne pouvant vaincre l'idée du devoir qui régnait au fond du cœur d'Alice et qui règlait toute sa conduite, partit brusquement pour l'Italie, après avoir juré à sa mère et à sa cousine qu'il reviendrait épouser celle-ci en dépit des menaces de lady Andlay, qui vit partir son fils d'un œil sec et avec une extrême froideur. Ce fut un éternel adieu. Sir Edmond mourut avant d'avoir atteint sa majorité, et sa mère se consuma en vains regrets. Le lendemain du départ de sir Edmond, l'entrevue de la tante et de la nièce fut bien pénible : la tante traita la nièce avec cette manière hautaine que savent prendre les tyrans à l'égard de leurs victimes; elle l'abreuva d'humiliations et de reproches injustes et insultants. L'âme droite d'Alice se révolta contre cette dureté; elle déclara à sa tante la résolution qu'elle avait prise d'aller habiter chez son grand-père, sir Duncan-Malcolm, qui avait souvent exprimé le désir de voir sa petite-fille avant de mourir. Lady

Andlay parut mortifiée du calme et de la fermeté d'une enfant qui repoussait l'oppression par la raison. Mais elle ne put refuser d'obtempérer à la volonté de sa nièce, et elle arrangea aussitôt le voyage avec une dame de ses amies qui partait pour Édimbourg. Cette dame remit Alice entre les bras de son grand-père, qui était venu au-devant d'elle, et qui, enchanté de la voir, voulut, avant de l'emmener dans sa terre, lui faire passer quelques jours dans la capitale de l'Écosse.

Alice croyait trouver à Édimbourg tout le vide, la vanité et la frivolité des sociétés de Londres, sans le luxe élégant et la variété qu'on rencontre dans la capitale; mais elle vit bientôt qu'elle s'était trompée; les cercles étant moins nombreux, chacun se connaissait davantage, et les fortunes étant plus égales, personne ne pouvait écraser son voisin. L'on se réunissait pour se voir et pour se parler; et elle vit des gens qui s'amusaient eux-mêmes en charmant les autres par l'agrément de leur conversation. Il leur manquait cependant cet extrême bon ton qui tient on ne sait à quoi, et qui ne se rencontre que dans un certain monde. Mais Alice trouva beaucoup d'originalité en place de l'insipide élégance, et elle eut de grands succès qui

flattèrent et rajeunirent son vieux grand-père, qui était un homme excellent.

Au bout de six semaines, il l'emmena dans sa terre, située au milieu d'un paysage pittoresque. La maison d'habitation ainsi que les alentours étaient susceptibles de grands embellissements. Mais sir Duncan détestait toute espèce d'innovation, et disait que là où les parents s'étaient trouvés bien et convenablement, il était ridicule aux enfants de rien changer; que c'était manquer à leur mémoire, et se donner l'apparence de parvenus auxquels il sied de s'arranger, parce que leurs ancêtres n'étaient rien et n'avaient pas de domaines héréditaires.

Alice sentit ses idées s'agrandir au milieu de cette nature agreste qui la reposait des scènes violentes dont elle avait été témoin et la cause fort innocente. Elle reprit avec un plaisir extrême ses études, et y trouva des charmes nouveaux : car rien n'ouvre l'intelligence comme le spectacle des passions et des sentiments injustes dont on a eu soi-même à souffrir. Alice conservait cependant une grande reconnaissance pour sa tante, et un très-tendre souvenir de son cousin. Ce fut pour elle un véritable chagrin lorsqu'elle apprit la mort prématurée de sir Edmond et le désespoir de lady Andlay.

Elle laissa couler ses larmes devant son grand-père, qui prit sincèrement part à son affliction et ne chercha pas à l'en distraire. Mais la distraction vint tout naturellement avec le temps, car le temps détruit et répare tout. Deux années amènent de grands changements chez une fille de dix-sept ans. Alice en comptait dix-neuf lorsqu'elle inspira une vive passion au major Douglas, fils aîné du laird de Glenfern, ami de sir Duncan, qui vit avec joie cette passion, et aida de tout son pouvoir à faire ce mariage qui, disait-il, purifierait sa petite-fille de tout ce qu'elle avait pris d'anglais à l'étranger. Alice secoua ses rêveries mélancoliques et entra franchement dans la ligne du devoir à l'égard de son grand-père : car, ainsi que nous l'avons dit, le devoir était à ses yeux le fondement de tout bonheur, et cette disposition morale donnait à son caractère quelque chose de calme, d'assuré, de ferme et de patient, qui lui faisait prendre beaucoup d'empire sur ceux qui l'entouraient, par la raison toute simple qu'elle en avait sur elle-même. Son égalité d'humeur assura le bonheur dans l'intérieur de son ménage. Son mari quitta bientôt le service et s'établit avec sa bonne femme dans la vallée de Lock-Marlie, où il possédait un joli domaine

que lui avait laissé un oncle maternel, et dont Alice, avec son goût et sa raison, fit un petit paradis, travaillant comme Ève dans son jardin, mais sans l'ombre d'un serpent.

CHAPITRE XIV.

« And joyous was the scene in early summer. »

Henry ne rentra que fort tard de sa promenade désespérée, et sans avoir dîné. Mais son cœur était trop plein de tristesse pour lui laisser quelque autre pensée. Il raconta à sa belle-sœur Alice les détails de ce qui s'était passé dans la matinée; et Alice lui conseilla d'amener sa femme à Lock-Marlie, la semaine suivante, dans l'espérance qu'une petite distraction aiderait lady Julia à passer le temps. L'invitation fut acceptée très-volontiers par le ménage, et l'idée de ce changement de lieu consola la belle jeune femme, et lui rendit un peu de bonne humeur, surtout lorsqu'elle sut que les vieilles sauterelles (comme elle appelait ses tantes) ne seraient pas de la partie.

Le lendemain, il vint des visiteurs à Glenfern. D'abord, un bon pasteur des environs dont lady Julia ne fit que rire, ainsi qu'elle avait coutume de le faire pendant tout le temps du service divin, au grand scandale de ses tantes. Ensuite, arrivèrent lady Mac-Farlane et sir Sampson, toussant moins qu'à l'ordinaire et plus galant que jamais. Peu après, on annonça M. et madame Green. Madame Green s'excusa de n'être pas venue plus tôt à Glenfern, à cause de la scarlatine de ses enfants, qui n'étaient pas tous bien guéris. « Comment! s'écria lady Mac-Farlane, vous sortez de la scarlatine, et vous venez chez vos voisins leur apporter votre peste sans leur en demander permission! Dans quel temps vivons-nous! Vous feriez bien mieux, madame scarlatine, de rester chez vous à soigner votre marmaille plutôt que de nous apporter ici votre triste figure dans ce grand chapeau, où vous avez l'air d'être au fond d'une cour. » Elle appela Philistin d'une voix de Stentor; lui dit de prendre sir Sampson, de le mettre dans sa voiture; et elle s'en alla à grands pas, laissant tout le monde stupéfait, excepté lady Julia qui riait aux éclats de la confusion générale.

Le lundi matin, lady Julia monta en voiture avec

son mari et Bella qui les accompagnait, car c'était son tour de sortir. Le temps était superbe, et le soleil donnait de la beauté et de la gaieté même aux tristes montagnes de Gleufern couvertes de bruyères, d'ajoncs et de genêts. En sortant de la vallée, une scène nouvelle s'offrit à leurs yeux. La vue s'étendait sur le lac de Lock-Marlie, dont les eaux bleues et limpides réfléchissaient les rochers, les bois et les prairies dont il était environné. Le paysage était animé par un joli village, que dominaient les tours du beau château de Lock-Marlie entouré d'arbres séculaires : le tout appartenant à sir Sampson Mac-Farlane. Ce spectacle était enchanteur. Mais les trois voyageurs étaient également dépourvus d'imagination poétique. Henri déclara qu'il viendrait passer une journée sur le lac, pour manger du poisson frais. Sa femme dit que le paysage manquait de statues et de kiosques. Bella ajouta qu'il serait impossible d'établir des courses de chevaux sur un terrain si inégal.

L'on arriva, en côtoyant le lac, à la jolie demeure du major Douglas, un peu élevée, au milieu d'une pelouse de velours vert, qui avançait jusqu'au bord de l'eau, avec des massifs d'arbres variés qui lui faisaient comme deux bouquets touf-

fus placés de chaque côté de la tête d'un géant. Les maîtres de la maison reçurent les voyageurs au bas du perron, et les menèrent dans une antique chambre circulaire ornée de gradins couverts des plus belles fleurs. « Oh ! mais c'est charmant, s'écria lady Julia en arrachant une branche de roses blanches ; c'est charmant ! et j'adore les héliotropes. — Et elle se mit à les plumer. — Et qu'est-ce donc que cette fleur-là ? — Et elle s'approcha d'un jasmin du Cap ; mais Alice se jeta devant son jasmin, et s'écria : — Grâce pour mes chères fleurs ! je ne veux pas qu'on les touche. — Et moi, je n'aime les fleurs que pour être coupées, répondit lady Julia. Mais, en Écosse, l'on ne s'amuse de rien. »

Madame Douglas l'arracha bien vite du voisinage de ses pauvres fleurs, qui lui coûtaient tant de soins, et l'emmena dans le salon, qui était gai et élégant. Lady Julia s'écria de nouveau : « C'est charmant ! un bon feu ! les fenêtres ouvertes ! un bon canapé ! des albums ! des paysages ! un joli tapis ! seulement la glace est trop petite ; elle ressemble à un miroir de barbier, et il faudrait des bras dorés sur cette cheminée. »

L'on fit une promenade avant le dîner ; mais lady Julia, qui était grosse, ne put marcher long-

temps, et se plaignit de l'humidité de l'air. Les deux frères continuèrent leur tournée agricole, et Henri fut tout étonné de tout ce que lui montra son frère, de son air de bonheur, du confort dont il jouissait, de tout ce qu'il avait fait pour augmenter sa fortune, et en même temps embellir et assainir le pays. De son côté, lady Julia s'étonnait de l'air de gaieté et de santé qui épanouissait le visage de tous les habitants de cette demeure. Mais ni le mari, ni la femme n'enviaient ce genre de bonheur qui, au fond, leur semblait une sorte de niaiserie.

Tant que la nouveauté dura, et que la comparaison de Lock-Marlie et de Glenfern resta fraîche dans la mémoire de lady Julia, tout alla bien. Mais tout s'efface, tout passe; la monotonie de cette vie pastorale ne tarda pas à ennuyer lady Julia; et ce fut sans trop de regrets qu'elle quitta sa belle-sœur pour aller rejoindre ses tantes, objets de ses frayeurs et de son antipathie; mais la vue du lac lui donnait le mal de mer; l'herbe était trop verte, elle sentait l'humide; on mangeait toujours la même chose, et l'on se couchait trop tôt. Madame Douglas écoutait toutes ces plaintes avec un sentiment de véritable pitié. « Oh! pensait-

elle, quel vide laisse le manque d'instruction et le dégoût de toute occupation suivie! Cette infortunée va être mère, et que pourra-t-elle donc apprendre à ses enfants, comment saura-t-elle les diriger, elle qui est incapable de se diriger elle-même! » Ce fut sans regret qu'elle vit partir cet être ennuyé et inamusable, qui, au bout de quinze jours, reprit tristement, mais également sans regret, la route de Glenfern.

CHAPITRE XV.

« Now where's the lady of the castle? »

Les voyageurs furent reçus par les tantes avec des acclamations de joie. Le laird lui-même sembla avoir oublié que son fils cadet avait refusé d'élever des troupeaux, et que sa belle-fille ne voulait pas être bergère.

A peine lady Julia fut-elle assise, que miss Grizzy courut à son secrétaire, où elle prit une lettre qu'elle commença à lire à voix haute et d'un accent de triomphe. Voici la lettre :

« MA CHÈRE ENFANT,

» La santé de sir Sampson a été aussi mau-
» vaise que possible, mais pas encore autant
» que vos chemins qui l'ont si bien secoué l'autre

» jour, que je m'attendais à chaque cahot à le
» voir tomber en marmelade. Je vous dirai que
» madame Hall est accouchée d'une fille, et je
» voudrais savoir ce qui fait qu'on a toujours des
» filles. Si vous le savez chez vous, dites-le-moi.
» Les garçons ont cela pour eux qu'ils peuvent
» faire bien des sottises, et ensuite être bons à
» quelque chose. Mais des filles!... Il faut que vous
» veniez toutes passer la journée ici, mardi pro-
» chain, et vous resterez aussi le lendemain si cela
» vous fait plaisir. Mais, quand je dis toutes, je
» veux dire un choix parmi vous tous. D'abord,
» vous, ma chère fille, ainsi que votre sœur, avec
» une de vos petites nièces à volonté, et surtout
» votre nièce civilisée et charmante avec son su-
» perbe mari. Je n'aime que les jolies figures à
» la campagne. A propos, miss Braken s'est sauvée
» avant hier avec le domestique de son père.
» J'espère bien qu'il nettoiera ses couteaux sur le
» dos de cette sotte créature.

» Bonjour. Venez de bonne heure, et faites-vous
» très-belles. J'aurai du monde, et je suis votre
» amie,

» ISABELLA MAC-FARLANE. »

Lady Julia s'écria aussitôt qu'elle n'irait certainement pas; mais son mari lui fit changer d'idée en déclarant qu'il irait certainement, et qu'il serait ravi de voir de près le beau château de sir Sampson. Les tantes étaient dans le ravissement de cette partie, et les nièces auraient bien voulu être invitées toutes trois.

Le mardi arriva; dès le point du jour, les tantes étaient sur pied, et à huit heures précises, le déjeuner fut servi, afin que les dames eussent le temps nécessaire pour préparer leur toilette et se mettre en état de plaire à leur patronne. A midi, elles étaient descendues au salon, parées de leurs plus belles robes, et miss Bruny, que le sort avait favorisée, s'était efforcée de ne pas mériter les reproches de lady Mac-Farlane. Elle avait frisé ses cheveux au point de les roussir, et s'était fait serrer les épaules en arrière, à l'aide d'un ruban couleur cerise qui formait un X sur le dos de sa robe de basin blanc. Mais elles attendirent deux mortelles heures, car lady Julia ne sortait jamais avant d'avoir dormi et joué avec ses chiens, lu les journaux, etc. Elle ignorait l'état d'angoisses dans lequel s'agitaient ses pauvres parentes. Elle ignorait l'énorme différence qu'il y a entre attendre en né-

gligé ou attendre en grande toilette, supplice spécial des dames de province, pour lesquelles la toilette est un événement. Ces pauvres tantes s'asseyaient avec des précautions infinies; elles s'étonnaient, regardaient la pendule, et rajustaient leurs coiffures.

Enfin, lady Julia parut en simple négligé du matin, ses beaux cheveux couverts d'un bonnet de gaze attaché sous le menton. Les tantes se regardèrent d'un air très-mortifié. Comme elles connaissaient toutes les robes de lady Julia, elles avaient décidé que leur nièce devait mettre une certaine robe de velours rose, et en conséquence, elles s'étaient entretenues la veille, à haute voix, du mérite des robes de velours qui n'étaient ni trop chaudes ni trop lourdes, parées mais pas trop parées, et pour lesquelles lady Mac-Farlane avait un goût particulier. « Le velours est très à la mode, dit miss Grizzy. — Oui, ajouta miss Jacky; et ce n'est pas tout le monde qui peut en porter. » Mais il leur restait à peine le temps de se lamenter sur le sans-gêne de leur nièce. Miss Jacky jeta un regard de colère à lady Julia, et miss Grizzy, un regard de tristesse sur le simple appareil qui devait déplaire à la noble châtelaine de Lock-Marlie. L'on monta promp-

tement dans les deux voitures qui attendaient à la porte; mais les tantes eurent beau presser les cochers de ces deux équipages, les voyageurs furent devancés par la nuit, et en arrivant à la grande entrée, ils n'aperçurent ni lumières ni luquais, et personne ne répondit au son de la cloche qui tinta vainement pendant près d'un quart d'heure.

« Je déclare que ceci est bien alarmant, dit miss Grizzy. — C'est fort désagréable, dit miss Jacky; et je pense qu'il faut descendre de voiture et aller vers la petite porte. »

Cela fut fait par les voyageurs, et au bout de coups nombreux répétés par l'écho du lac, on entendit des bruits de pas, et un jeune garçon ouvrit le grillage fixé dans la petite porte en demandant : « Qui va là?

— C'est nous qui avons été invités par Mylady et qui venons la voir.

— Mylady ne reçoit pas ce soir, répondit le garçon; elle m'a dit de lâcher les chiens et de fermer les grosses serrures de bonne heure.

— Comment, mylady ne reçoit pas ce soir! s'écrièrent les tantes. Est-ce que sir Sampson?.... — Ah! c'est différent, dit le garçon. Sir Sampson,

vous pouvez bien le voir. Il n'a rien dit. Ainsi, attendez un moment, et je vais vous ouvrir. »

Les voyageurs entrèrent, escortés par le garçon, qui, après s'être pourvu d'une lampe, les conduisit à la porte d'une tourelle, et de là, par un étroit escalier et un long corridor, jusqu'à un vestibule dont il ouvrit brusquement la porte, laquelle donnait dans un petit salon où sir Sampson était étendu en robe de chambre de flanelle rose et à moitié endormi. Il se retourna d'un air effaré en entendant le bruit de la porte, et resta confondu à la vue du groupe qui envahissait son cabinet.

« Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas, sir Sampson? s'écria miss Jacky en s'avançant vers lui. Et voici notre nièce lady Julia bien fatiguée d'avoir grimpé ce petit escalier de la tourelle, qui.... — Lady Julia Douglas! s'écria le baronnet, et par un escalier de service. Ah! quelle trahison! Où est lady Mac-Farlane? où est Philistin? Être introduite ainsi dans le château de Lock-Marlie, la fille du comte de Cowland; et moi, dans un tel costume! » Et sir Sampson tremblait de colère et sonnait avec violence.

Le garçon parut de nouveau.

« Où sont les gens? demanda-t-il brusquement. — Ils sont tous chez Sandymore. — Où est Mylady? — Au haut du château. — Appelez Philistin, et avertissez Mylady. — Nous irons nous-mêmes la chercher au laboratoire, là-haut, dit miss Grizzy. Ainsi, ne vous inquiétez pas, sir Sampson; nous y mènerons notre nièce, et Henry restera avec vous, si vous le voulez. »

Et les dames prirent le chemin de l'escalier qui conduisait au laboratoire. Lady Julia s'amusait assez de la manière originale dont on les recevait. C'était quelque chose de nouveau pour elle. Miss Grizzy s'en lamentait en disant: « Je ne comprends rien à tout ceci; il faut qu'il soit arrivé quelque grand malheur : je n'ai pas osé le demander à sir Sampson. Il a les nerfs si délicats! Mais, certainement, tout ceci cache un mystère. »

Les dames arrivèrent au haut de la maison, et frappèrent à la porte du laboratoire.

« Que voulez-vous donc? dit une voix peu amicale.

— C'est nous, répondit Grizzy d'un accent plein de crainte.

— C'est vous? répondit la même voix. Je vou-

drais bien savoir quelle est l'imbécile qui s'appelle c'est nous. N'avez-vous pas d'autre nom?

— Pouvons-nous entrer, mylady? » dit plus hardiment miss Jacky, et elle ouvrit courageusement la porte de ce *sanctum sanctorum*.

Lady Mac-Farlane était debout devant une petite cheminée, et semblait occupée à faire bouillir dans un pot quelque drogue qui répandait une odeur très-forte dans cette chambre remplie de livres, de fioles, de paquets d'herbes sèches, de graines dans des boîtes, et semblable à une officine d'apothicaire.

Lady Mac-Farlane regarda entrer les quatre dames sans leur adresser la parole.

« Est-ce que vous ne voyez pas qui nous sommes, chère lady? demanda Grizzy en essayant de prendre un air enjoué.

— Qui vous êtes? Sans doute, je le sais; mais, ce que je ne sais pas, c'est ce que vous venez faire ici, sur les toits de mon château. Le savez-vous vous-mêmes? — J'avoue que.... que.... s'écria la pauvre Grizzy d'une voix enrouée par l'émotion.
— Taisez-vous, ma sœur, interrompit miss Jacky; puis, s'adressant à lady Mac-Farlane, elle lui dit avec majesté : « Votre réception, mylady, est aussi

peu polie qu'elle est étrange; car nous sommes venues ici pour répondre à votre invitation. Nous sommes venues le jour indiqué par vous-même, et nous sommes reçues d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas, surtout à cause de notre nièce, lady Julia Douglas. — Vraiment! mes filles, dit lady Mac-Farlane toujours debout, le dos tourné au feu et les mains derrière le dos. Vraiment! vous avez perdu la tête; vous n'êtes pas dans votre état ordinaire; vous me semblez tout à fait folles : voilà tout. — Dans ce cas, reprit vivement miss Jacky, nous ne sommes pas dignes de tenir compagnie à lady Mac-Farlane, et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de sortir d'ici au plus vite. Allons, ma sœur. Venez, mes nièces. — Ah! ma sœur, vous êtes trop emportée, s'écria Grizzy en fondant en larmes. Je suis sûre que... que... — Autrefois, vous passiez pour avoir le sens commun, dit lady Mac-Farlane en regardant miss Jacky qui était rouge de colère. Mais j'ignore ce que vous en avez fait, de ce sens commun si nécessaire au bonheur des gens du monde. Avouez qu'il n'est pas ordinaire de tomber, ou plutôt de monter comme vous venez de le faire, au milieu de la nuit, chez des voisins qui ne pensaient pas plus à vous

CHAPITRE XVI.

« O hymen ! O hymen ! »

En rentrant dans le petit salon de sir Sampson, les dames le retrouvèrent métamorphosé : il s'était fait habiller, poudrer, et avec sa poudre il avait retrouvé sa galanterie et sa politesse. Il prit lady Julia par la main, et la mena au souper qu'on avait servi dans la petite salle à manger, et auquel firent honneur les voyageurs affamés, en dépit des remontrances de lady Mac-Farlane, qui détestait l'appétit chez autrui, et qui disait que rien n'était plus dangereux que de manger lorsqu'on avait très-faim.

Le repas terminé, elle prit le bras de Henry, et traversa un immense salon d'attente, tout garni de banquettes de velours et rempli d'une riche col-

lection de porcelaines étalées sur des étagères, porcelaine de Chine, du Japon, de l'Inde, de l'Afrique, etc. Ce salon était peu éclairé, et le regard se perdait sur un parquet en mosaïque de couleur sombre. Le second salon était ovale, avec un plafond en dôme; les murs étaient garnis de riches tentures; deux superbes Van-Dick, représentant le grand-père et la grand'mère de sir Sampson, ornaient les deux côtés de l'énorme cheminée resplendissante de candélabres magnifiques. Il y avait un beau tapis turc au milieu du salon, sur lequel plusieurs laquais en grande livrée posaient une table à whist, et allumaient de grands chandeliers en argent massif.

Les cartes étaient une affaire d'habitude pour sir Sampson et pour sa dame, qui jouaient avec deux morts lorsqu'ils étaient seuls. Ils ne connaissaient pas d'autre jeu, et ils offrirent à lady Julia d'avoir une seconde table de whist, ce qu'elle déclina, ainsi que son mari. « Attendez, dit mylady; puisque vous ne jouez pas, je vais vous donner de quoi vous distraire autrement. » Elle enleva un des gros chandeliers, comme si c'eût été une allumette, et entra dans une des tours, qui contenait la bibliothèque. « Tous les livres qui méritent d'être

lus sont ici, cria-t-elle d'une voix sonore. Lisez-les ; ils sont peu nombreux, et quand vous les aurez lus, vous n'aurez que faire d'en lire d'autres, car ils contiennent tout ce qu'il est utile de savoir. Primo, voici l'Ancien Testament, grande et petite édition ; ensuite, la *Medicina universalis* de Flayor; ensuite, Traité sur les bains chauds et froids, ou l'art de conserver la santé aux vieillards; l'Art de mesurer la terre; l'Art de la cuisine, par Glass; la Fontaine de la vie, par Flavel; Remèdes pour les maux de l'âme; Mémoires militaires de Blont; Manière de tenir les livres. » A mesure que lady Mac-Farlane nommait un livre, elle faisait une pause ; mais, voyant que personne ne demandait un de ses excellents livres, elle dit : « Mais vous voulez donc des romans ? Eh bien, par hasard, je possède les deux seuls que des chrétiens puissent lire : Clarisse Harlowe et Don Quichotte. » Henry les prit pour sa femme et lui, et miss Bruny tira de son sac à ouvrage une longue bande de feston, qui servait depuis des années à elle et à ses sœurs lorsque leurs tantes les menaient en visite.

Le whist commença, et lady Julia se mit à lire, étendue au fond du salon sur un grand canapé. Elle eut bientôt assez de sa lecture, et pria son mari de

changer de livre avec elle. Ce livre eut le sort de l'autre au bout de dix minutes, et alors elle eut recours aux journaux qui étaient sur la petite table que l'on avait posée près d'elle. Elle commença à lire, et bientôt on la vit changer de visage; du rouge le plus vif elle passa subitement à une pâleur mortelle. Voici ce que ses yeux avaient rencontré dans ce fatal journal, que ses mains tremblantes pouvaient à peine tenir :

« Londres, vendredi 6.

» Hier furent mariés, par licence spéciale de
» S. M., en sa chapelle, Sa Grâce le duc de Lovel,
» avec la charmante miss Glover. S. A. R. le duc
» de Clarence a eu la bonté de servir de père à
» miss Glover. LL. AA. RR. étaient aussi pré-
» sentes à la cérémonie, car LL. AA. aiment et
» estiment le duc de Lovel. On y voyait toute la
» noblesse qui est en ce moment à Londres, et cha-
» cun s'extasiait sur la beauté de cette ravissante
» mariée. Elle portait une robe de la plus magni-
» fique étoffe, que le duc a fait tisser tout exprès
» sur des dessins français. Son voile, rattaché par
» une guirlande de roses blanches et de narcisses,
» était d'une dentelle admirable, et il lui tombait jus-

» qu'aux pieds, enfin le cou et les bras de la mariée
» étaient couverts de rangs de grosses perles qu'on
» estime deux millions. Après la cérémonie reli-
» gieuse il y a eu un somptueux déjeuner chez le
» duc; puis l'heureux couple est monté dans une
» élégante et riche berline à quatre chevaux, pré-
» cédée de six courriers, et suivie de quatre voi-
» tures. Lorsque Leurs Grâces auront passé la
» lune de miel dans la superbe villa du duc, au bord
» de la Tamise, Leurs Grâces reviendront dans
» le bel hôtel de Bromton-Square, pour recevoir
» et donner des fêtes. La corbeille a coûté des
» trésors, et tous les bijoux, châles, parures, den-
» telles et fantaisies qui la remplissaient sont du
» dernier goût. »

Le regret et l'ennui qui avaient rempli l'existence de lady Julia, depuis son mariage, étaient d'agréables sentiments comparés à ceux qui s'emparèrent de son cœur au moment où elle lut ce paragraphe. La jalousie, la haine, le repentir, la colère et la vanité mortifiée la bouleversèrent à la fois. Le journal glissa par terre. Elle jeta un regard d'horreur autour d'elle, comme pour s'assurer de la réalité de sa triste destinée, et ses yeux s'ar-

rêtèrent sur son mari. Elle se renversa sur sa chaise, et des larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux et coulèrent sur ses belles joues.

Quoique Douglas fût accoutumé aux accès larmoyants de sa femme et à ses maux de nerfs, il n'était pas encore assez indifférent pour assister sans émotion à une scène de ce genre. Il s'approcha d'elle, effrayé cette fois de l'expression de son visage, il l'appela par les noms les plus doux. Mais les caresses de Douglas avaient perdu leur empire sur lady Julia; et cette fois elle le repoussa avec horreur en retirant ses mains des siennes, par un mouvement plein de violence.

Étonné d'une manière d'agir si peu convenable au milieu d'un cercle et chez des étrangers, Douglas demanda sérieusement à sa femme ce que signifiait une pareille scène.

« Tenez, dit-elle en lui jetant le journal, lisez et voyez ce que j'aurais pu être sans vous, et comparez ce que je suis, près de vous, avec l'existence que vous m'avez faite. Vous comprendrez peut-être ce que j'ai perdu! »

Confondu de ce reproche, Douglas lut le paragraphe désigné. Le peu d'idées agréables qu'il conservait encore au fond de l'âme reçurent alors

une atteinte mortelle. La certitude d'être aimé pour lui-même lui avait fait prendre en patience toutes les folies et tous les caprices de sa jeune femme. Mais maintenant il n'y avait plus d'illusion possible; aussi les joues non moins pâles que celles de lady Julia, et les lèvres plus tremblantes, il posa le journal sur la table et, sans la regarder ni lui adresser un mot, il sortit du salon, dans toute l'amertume d'esprit qu'éprouve un homme généreux et confiant au moment où il découvre tout à coup le néant de ses plus chères espérances.

L'ardeur d'une passion romanesque n'avait pu être remplacée chez Henry Douglas par un sentiment d'affection profonde et plus durable. Mais il aimait sa femme parce qu'elle était belle, et surtout parce qu'il croyait, comme nous l'avons dit, que sa femme l'aimait; complétement désillusionné à cet égard, il en éprouva une angoisse doublement pénible à cause du sentiment d'amour-propre blessé qui s'y joignait.

CHAPITRE XVII.

« What's done cannot be undone. »

La distance à laquelle était placée la table de whist, et le vif intérêt que prenaient les joueurs à leur partie, les avaient empêchés de voir ce qui se passait près de la cheminée. Le rôle de consolatrice fut donc laissé entièrement aux soins de Brunette, qui s'en acquitta du mieux qu'elle put. S'approchant, sans dire un mot, de lady Julia, qui était restée étendue sur le canapé, le visage inondé de larmes, elle lui mit sous le nez, et de manière à la faire tressaillir, un certain flacon de sels très-forts, que les dames de Glenfern emportaient toujours dans leurs voyages, et qui s'appliquait à tous les nez de la famille dans les occasions difficiles. Lady Julia écarta brusquement de sa

main le flacon et la belle-sœur, qui retourna tranquillement à sa place, où elle se remit à festonner, sans pouvoir comprendre pourquoi lady Julia se plaisait à s'ennuyer ainsi toujours et partout.

Lady Julia avait trop peur de lady Mac-Farlane pour se livrer entièrement à son désespoir. Elle tâcha de reprendre un peu de calme avant la dernière partie, et elle y parvint assez pour n'avoir plus alors qu'un air triste et maussade. La bonne Grizzy dit qu'elle était sans doute très-fatiguée, et que rien n'attristait comme la fatigue.

L'on se retira vers onze heures, et lady Julia fut conduite par la maîtresse de la maison dans la belle chambre du rez-de-chaussée. Cette chambre était aussi grande que le salon, avec un lit de velours violet, doublé de satin couleur citron, frangé d'argent et garni d'un galon de passementerie d'un travail merveilleux. Les armes de la famille étaient brodées à la tête du lit, et les meubles étaient superbes.

Mesdemoiselles Jacky et Grizzy furent logées au premier, dans la chambre verte, la plus ancienne de tout le château comme ameublement. Le lit était immense, et les rideaux de damas étaient d'une épaisseur à défier le jour et le moindre

courant d'air; la cheminée présentait l'aspect d'un véritable monument. Au milieu de la chambre l'on voyait une antique toilette habillée de taffetas jadis rose et gommé, et couverte d'une foule de boîtes à poudres, à mouches et à fard, peintes en rouge chinois. En face de la cheminée s'élevait un grand portrait en pied, dont la tête seule était restée visible au milieu d'une toile noire. C'était une tête sévère, coiffée d'une toque écossaise surmontée d'une longue plume.

Miss Grizzy prit un flambeau, et, l'élevant à la hauteur du portrait, elle le contempla pour la vingtième fois au moins, avec un sentiment de respect qui allait jusqu'à la frayeur.

« Certainement, dit-elle à sa sœur, sir Énée était un homme bien extraordinaire; personne ne peut le nier. Il possédait le don de seconde vue, et plusieurs de ses prophéties se sont réalisées; d'autres sont restées inaccomplies, et c'est là qu'est le mystère, car c'est vraiment incompréhensible. Par exemple, sa prophétie au sujet de notre famille est pour nous un abîme. Comment une branche de l'arbre de Glenfern pourra-t-elle aider à rendre l'antique splendeur au château de Lock-Marlie? Si sir Sampson avait un fils, une de nos nièces pour-

rait..... car ce ne serait certainement pas une de nous deux..... Mais s'il arrivait quelque accident à lady Mac-Farlane, et que sir Sampson eût une pareille idée, je déclare que ce serait manquer de respect à la mémoire de notre amie, et que, malgré les instances de sir Sampson, même au bout de plusieurs années de veuvage, je..... je ne..... N'est-ce pas ma sœur?..... » Et les idées de Grizzy devinrent si embrouillées qu'elle ne put sortir du labyrinthe qui s'était formé dans son imagination, et elle se coucha sans pouvoir en trouver le fil.

Lady Mac-Farlane avait voulu par politesse conduire elle-même ses hôtes dans leurs appartements; elle mena la nièce Brunette dans une chambre au bout d'un grand corridor, et comme cette chambre était immense, ainsi que toutes les belles chambres de Lock-Marlie, la pauvre Brunette, en y entrant, jeta autour d'elle un regard effrayé. Cette vaste pièce était tendue d'une étoffe de couleur foncée. Le lit se trouvait placé dans une encoignure, et, entre le lit et la cheminée, il y avait un grand intervalle sombre, que les regards craintifs de la pauvre fille n'osaient approfondir.

« Vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut, enfant, lui dit la noble châtelaine; mais s'il vous manque quelque chose, vous ferez bien de vous en passer, car personne autre que vous ne loge dans ce corridor, et même l'on couche rarement dans cette chambre. Ainsi, bonsoir. »

La pauvre Brunette, dominée par la frayeur, regarda du côté du lit et s'écria : « Mais un chat pourrait bien s'être glissé dans le fond de cette chambre. — Un chat? eh bien! quand cela serait, qu'avez-vous à redouter d'un chat? Avez-vous peur d'être mangée? Êtes-vous cette fée qui était femme le jour et souris la nuit? Allons, dormez. » Et lady Mac-Farlane descendit l'escalier en chantant l'air

Madame la souris,
Êtes-vous par ici?
Ne craignez pas ce chat,
Il court après un rat.

Brunette sentit son cœur défaillir lorsqu'elle entendit les derniers sons de la voix se perdre dans l'escalier. Enfin, après avoir cherché partout, elle se coucha l'esprit plein de fantômes noirs, gris et blancs.

Le jour vint, et le soleil éclaira de ses plus

beaux rayons les tours bleuâtres du château qui s'élevaient au-dessus du lac, au niveau de vieux chênes plus que séculaires. Le paysage était enchanteur, mais tous les charmes de la nature s'étalaient en vain aux regards attristés de la malheureuse Julia. Les bois, les ruisseaux, les montagnes, toutes ces belles choses lui étaient devenues odieuses. Son imagination lui représentait des salles de spectacle, des bals, des courses de chevaux, etc. Appuyée sur le balcon d'une des croisées de Lock-Marlie, elle pleurait et suivait du regard son mari, qui se promenait sur la pelouse depuis le point du jour, et qui était peut-être encore plus triste que sa femme.

Le déjeuner fut assez animé, parce que lady Mac-Farlane mettait beaucoup d'entrain dans la conversation et qu'elle ravivait ses voisines en leur disant des choses désagréables. Les tantes annoncèrent qu'elles partiraient vers midi, mais lady Mac-Farlane déclara que, puisqu'elles avaient pris leur jour pour venir, elles voudraient bien prendre le sien pour partir. « Je vous avais invitées pour dîner jeudi et pour vous en aller vendredi ; puisque vous voilà installées, vous resterez. » Les tantes furent enchantées de cette cordialité, et lady Julia

n'en fut pas fâchée, car l'existence somptueuse de Lock-Marlie lui paraissait un paradis, comparée à la mesquine hospitalité de Glenfern.

Lady Mac-Farlane et sir Sampson lui montrèrent la galerie de tableaux, la collection de pierres d'Écosse et de marbres, les porcelaines de toute sorte, les magots, les coffrets antiques. La promenade, le billard et des visites que vinrent faire plusieurs voisins occupèrent le reste de la journée. Le lendemain, il y eut un splendide dîner servi en vaisselle plate. Les lustres furent allumés, et toutes les dames des environs étaient en grande parure. Lady Julia, dans son négligé du matin et couchée sur un canapé, attirait tous les regards. Elle répondit à peine aux salutations empressées de ces curieux de province, dont l'accent écossais aurait seul suffi pour lui donner des vapeurs. Le lendemain, on reprit la route de Glenfern, et la malheureuse jeune femme se retrouva dans le petit salon, vis-à-vis de son beau-père et à côté de son mari, qui était tombé dans une sorte d'état d'indifférence et de distraction, symptôme d'un profond découragement chez les hommes doux et faibles.

CHAPITRE XVIII.

« No mother's care
« Shielded my innocence with prayer. »

L'heureux moment si impatiemment attendu par la famille de Glenfern arriva enfin. Lady Julia, après de grandes douleurs, qui mirent sa vie en danger, accoucha, non pas d'un héritier, pour perpétuer l'ancien nom de Douglas, mais de deux filles qui ne pouvaient être qu'un nouveau fardeau pour la famille.

Le chagrin du vieux laird fut extrême. Il se promena de long en large dans le salon en s'écriant : « Deux filles! Mais quelle étrange idée? D'où pourra leur venir des dots? »

Miss Grizzy déclara que c'était certainement très-malheureux, mais que le monde était plein de choses de ce genre, et que lady Mac-Farlane serait néanmoins bien étonnée.

Miss Jacky dit qu'il était à craindre que lady Julia ne pût nourrir ses deux filles, et que cependant ce seroit odieux d'avoir deux nourrices, car les nourrices étaient un grand embarras dans une maison bien rangée.

Henry, dont toute la tendresse s'était réveillée au milieu des angoisses de sa femme, se jeta à genoux près du lit et couvrit ses mains de baisers. Lady Julia lui répondit en s'écriant : « Ah ! quelle horreur ! Avoir deux filles ! Et moi qui déteste les filles ! Et mon père qui aime tant les garçons ! Hélas ! si j'en avais eu un, peut-être m'aurait-il pardonné ma folie. »

La garde-malade entra, tenant les petites, qu'on avait habillées et que toute la famille contemplait avec des sentiments variés. « Ah ! les charmantes petites créatures ! s'écria le père en les prenant dans ses bras ; ah ! qu'elles sont jolies ! Tenez, Julia, embrassez nos chères petites ; prenez-les, Julia. » Et il alla mettre les enfants près de leur mère.

« Otez-les ! ôtez-les ! dit-elle ; comment pouvez-vous les embrasser ainsi ? Mais elles sont affreuses, et elles crient déjà ! Tenez, voilà Psyché qui est jalouse. » Et la levrette sautant sur le lit, se mit à lécher

les mains de sa pâle maîtresse. Henry se détourna, le cœur plein d'amertume. « Elle aimera ses enfants plus tard, se dit-il; toutes les mères aiment leurs enfants; il n'y a pas d'exception. » Et il porta ses deux filles à ses bonnes tantes, qui en étaient fort embarrassées. L'on persuada à lady Julia d'essayer d'en nourrir une; mais les premiers moments de cette tâche difficile lui causèrent tant de souffrances et d'ennui, qu'elle y renonça immédiatement, malgré ses tantes, dont les instances n'eurent d'autre résultat que de lui causer une irritation qui pensa lui être fatale, en lui donnant de violents maux de nerfs. L'on fit venir la nourrice qui avait été retenue par précaution, mais elle refusa de nourrir deux enfants, et le laird refusa d'avoir deux nourrices. Il fut enfin convenu que la plus jeune des petites filles serait confiée aux tantes pour être élevée au biberon.

Les suites naturelles de cet arrangement furent que l'enfant, née faible et délicate, perdit peu à peu ses forces, au lieu d'en acquérir, et que ses cris plaintifs annoncèrent ses souffrances. Mais ces cris ne produisirent d'autre effet sur la mère au cœur dur que de l'importuner et de faire renvoyer hors de sa chambre cette enfant grognon, qui,

disait-elle, pleurait pour rien. L'autre petite, demeurée la favorite, se fortifiait, engraissait et embellissait à vue d'œil au sein d'une bonne nourrice. Celle-ci, avec la vanité et la ruse de toutes les nourrices, se récriait sur sa beauté, répétant qu'elle serait tout le portrait de sa jolie mère et qu'elle épouserait au moins un prince. De cette manière, lady Julia commença à prendre un peu d'intérêt à l'une de ses deux enfants, mais aux dépens de l'autre.

Les choses étaient dans cet état lorsque Henry vit dans un journal la nouvelle du retour en Angleterre du général Caméron, qui avait passé plusieurs années dans l'Inde. Le général Caméron était cet ami de sa mère, qui l'avait emmené âgé de huit ans en Angleterre pour le faire élever, et qui, plus tard, l'avait placé dans l'armée. Henry eut l'idée d'écrire à son premier protecteur, de lui faire le récit de ses malheurs et d'implorer son appui pour rentrer au service, car toutes les lettres écrites à ce sujet au comte de Cowland avaient toujours été renvoyées à lady Julia sans avoir été décachetées.

Ce même jour, M. et madame Archibald Douglas, qui avaient été passer un mois chez sir Malcolm, vinrent visiter la nouvelle accouchée, et

celle-ci ne répondit aux compliments de sa belle-sœur que par des expressions d'ennui, de fatigue et de contrariété. « Je vous trouve bien heureuse de n'avoir pas d'enfant, lui dit-elle, et j'espère bien n'en avoir jamais d'autres. Connaissez-vous à Londres quelque personne de la société accablée comme moi du malheur d'avoir des jumelles? » Madame Douglas répondit qu'il valait mieux avoir six filles que de n'en pas avoir du tout; et elle demanda à voir ses petites nièces. On les apporta, et la différence qui existait entre elles frappa aussitôt madame Douglas, qui prit dans ses bras la pauvre petite malade dont le malaise était visible. « Je voudrais que cette enfant fût muette, dit lady Julia en se bouchant les oreilles; elle pleure toujours, et mes nerfs en sont par trop agacés.

— Pauvre petite créature! dit madame Douglas; elle a l'air de beaucoup souffrir!

— Souffrir! Et de quoi voulez-vous qu'elle souffre! Est-ce d'être la mieux soignée de toute la maison, car les vieilles filles ne font rien autre chose que de la tripoter, la bercer et la faire boire nuit et jour.

— Je pense, ma sœur, que, si vous étiez victime de pareils soins, vous en seriez malade comme

elle. Passée de bras en bras, sans pouvoir prendre aucun repos, et nourrie d'une nourriture indigeste !

— Pas du tout, ma sœur, ce n'est rien autre chose qu'un mauvais caractère, et la nourrice le croit aussi. Elle est devenue très-laide à force de pleurer, et je ne la trouve plus la même que lorsqu'elle est venue au monde. Voyez quelle différence avec sa sœur ! »

En effet, l'autre petite était blanche et rose, la peau tendue, le sourire sur les lèvres, avec de grands yeux bordés de longs cils.

« Emportez donc la criarde ! s'écria lady Julia ; les pleurs de cette enfant me feront mourir !

— Hélas ! dit madame Douglas, que ne donnerais-je pour entendre la voix d'un enfant vivant ! d'un enfant à moi ! Que je serais heureuse si cette enfant négligée, rejetée, pouvait tout à coup m'appartenir !

— Assurément, je vous la donnerais volontiers, dit lady Julia.

— Et moi, je serais bien heureux de trouver une mère à ma chère petite Sabine, ajouta le pauvre Henry, qui, assis près de la fenêtre, avait été le témoin muet de toute cette scène.

— Ah! mon cher frère, serait-il possible! s'écria madame Douglas, en embrassant l'enfant, qu'elle avait calmée par de doux mouvements. Voulez-vous tous les deux me la donner? Soyez sûrs que je l'aimerai comme la mienne propre; et, dans un mois, vous la verrez aussi bien portante que sa sœur. »

Henry sentit ses yeux pleins de larmes à l'accent de sa belle-sœur, et se dit à lui-même : « Ah! que mes enfants n'ont-elles une mère comme Alice! » Il la remercia avec chaleur; mais il lui fit observer qu'avant tout il fallait l'agrément de son frère, et il ajouta que les hommes, en général, aiment peu ces sortes d'arrangements, qui souvent dérangent leur intérieur.

« Vous avez raison, » dit tristement madame Douglas. Et elle sortit, emportant l'enfant, pour chercher son mari.

Le major reçut sa requête avec assez de froideur. Il ne comprenait pas ce goût qu'avait pris subitement sa femme pour une petite fille larmoyante qui la tourmenterait nuit et jour. « Encore, disait-il, si c'eût été un gros garçon de cinq ans, à la bonne heure. »

Alice soupira, et les larmes coulèrent bientôt

sur ses joues en contemplant le visage flétri et l'expression de tristesse répandue sur ce visage à peine formé.

« Que Dieu te protége, pauvre petite infortunée! dit-elle en sanglotant. Hélas! tout le monde te rejette. Mais ta misère finira bientôt. Qu'il est triste de ne vivre que quelques jours, faute de soins et par manque d'affection! » Elle couvrit de baisers la petite fille, qui tenait un de ses doigts serré dans sa petite main amaigrie.

Le major fut attendri par le chagrin de sa femme. Il s'approcha d'elle et lui dit : « Chère Alice, si vous désirez sérieusement vous charger de cette enfant, et que mon frère veuille vous la donner, prenons-la; mais croyez bien qu'elle vous causera une foule d'embarras dont vous ne vous doutez nullement.

— Que me font les embarras, mon cher ami! Figurez-vous que la mère de cette enfant la déteste et ne veut pas la voir, et que vos tantes la font mourir par l'excès d'une tendresse absurde!

— En ce cas, prenons-la, ma chère, et soignons-la comme si elle était la nôtre. Vous avez raison et j'avais tort. »

Madame Douglas remercia son mari avec l'ex-

pression de la joie la plus vive et courut faire part de cette bonne nouvelle à ses parentes, qui restèrent confondues.

« Je déclare, dit miss Grizzy, que la petite Sabine est aussi bien qu'une petite fille de cet âge puisse être. Il est vrai qu'elle pleure beaucoup et qu'elle est très-maigre; et c'est là ce qui m'étonne, car, chaque jour régulièrement, je lui ai fait avaler de la potion de lady Mac-Farlane contre les convulsions.

— Quant à moi, dit miss Jacky, je sais parfaitement ce que signifient les cris de la petite Sabine. Elle crie pour avoir une nourrice comme sa sœur. Mais si l'on commence une fois à céder aux désirs d'un enfant, il n'y a plus de bornes, car ils sont très-fins et savent prendre avantage de notre faiblesse. (Et miss Jacky jeta un coup d'œil de pitié sur madame Douglas.) Si Sabine était ma fille, je la nourrirais plutôt de pain et d'eau que de céder à ses fantaisies. Il est par trop ridicule de permettre à un enfant à peine âgé d'un mois d'en faire ainsi à sa tête. »

Madame Douglas savait qu'il était inutile de raisonner avec les tantes; elles les laissa se lamenter et monta chez sa belle-sœur avec son petit

trésor, enchantée de l'avoir obtenu ; elle prit les vêtements nécessaires pour le premier âge dans les tiroirs de la nourrice et fit ses adieux à lady Julia, qui toucha du bout de ses jolis doigts rosés le front de son enfant, sans vouloir l'embrasser.

Henry mena sa belle-sœur à la voiture et ne put trouver une parole pour remercier son frère d'avoir bien voulu consentir aux désirs d'Alice. Il serra leurs mains, regarda sa pauvre enfant et resta longtemps sur le seuil de la porte de cette triste habitation, en contemplation devant cette voiture qui montait la côte, d'où Alice lui envoyait des signes d'amitié, puis il retomba dans ses réflexions. « Le mal a un terme dans le cours de la vie et le bien s'achète, » se disait-il en soupirant.

CHAPITRE XIX.

« We may boldly spend, upon the hope of what is to come in. »

La naissance de ses filles jumelles avait renouvelé toutes les peines de Henry et toutes les colères de sa femme. L'état de dépendance où ils se trouvaient chez leur père leur devenait de plus en plus pénible. C'était avec une impatience fébrile que le pauvre Henry attendait la réponse à la lettre qu'il avait écrite à son protecteur. Cette réponse arriva enfin. Le général Caméron commençait par un sermon qu'il adressait à Henry sur la folie d'épouser une dame de qualité, élevée à Londres et ne sachant pas coudre. Ensuite venaient des moqueries sur la naissance de deux filles jumelles, et la conclusion de cette épître était la nouvelle de la réinstallation de Henry dans son

grade et dans son emploi militaire, avec la promesse d'une pension de quatre cents livres par an pour le tirer d'embarras; le tout accompagné d'un présent de cinq cents livres pour faire son voyage et s'établir modestement aux environs de Londres.

« Quatre cents livres par an! s'écria lady Julia; ah! quelle fortune! Nous serons très-riches, n'est-ce pas? et nous aurons un bel hôtel, des chevaux, des voitures, des loges; nous donnerons un bal, etc. — Vous connaissez peu la valeur de l'argent, ma chère, lui dit Henry, si vous croyez qu'avec quatre cents livres de rente l'on pourrait faire tout ce que vous dites là. Nous pourrons à peine vivre convenablement, avoir tout au plus un cabriolet et donner de petits dîners à nos amis. »

Mais lady Julia détestait les cabriolets et méprisait les petits dîners, et elle se disputa là-dessus avec son mari, qui connaissait la valeur de l'argent à peu près aussi peu que sa femme.

Élevée dans tout le luxe d'une grande maison, accoutumée à donner ses ordres pour obtenir aussitôt ce qu'elle désirait, lady Julia, à l'époque de son mariage, était dans cet heureux état où l'on ignore de la manière la plus absolue les difficultés de la vie et les embarras de l'existence. Sa femme

de chambre pensait à l'utile et ne lui laissait que le soin du superflu, des choses de luxe et de mode. Quand lady Julia voulait avoir quelque belle toilette de bal, elle allait dans Regent's street choisir l'étoffe et les fleurs ou les perles et les broderies les plus élégantes, ou bien elle inventait elle-même, avec un goût exquis, quelque mode nouvelle en garniture ou en mélanges de couleurs. Il en était de même pour ses bijoux; si elle avait la fantaisie d'une parure, elle visitait le magasin de M. Rogers, son bijoutier. Les mémoires étaient envoyés à son père, et les objets désirés portés chez elle. Ne connaissant pas l'argent sous sa forme vulgaire, lady Julia avait pris l'habitude de croire que l'argent était une chose abstraite, et son mari, avec l'insouciance et le laisser-aller d'un jeune officier des gardes, croyait que cet argent, nécessaire à l'existence comme l'air que l'on respire, devait leur arriver tout naturellement un jour ou l'autre, du midi ou du nord. Ni l'un ni l'autre ne s'occupaient des taxes, des mémoires du boucher, du boulanger, des gages des domestiques et des autres détails de la vie véritable. Lady Julia se mit à rêver bals et concerts, toilettes et folies, tandis que Henry pensait à des chevaux, à des équi-

pages et à des déjeuners d'officiers. Il fut décidé qu'ils partiraient aussitôt pour Londres, et Henry se hâta d'aller faire part de l'heureuse nouvelle à son père. « Quatre cents livres pour ne rien faire! s'écria le vieux laird. Il faut vivre avec vos appointements, monsieur mon fils, et mettre de côté les quatre cents livres pour marier vos jumelles. Entendez-vous, monsieur mon fils? »

Miss Jacky dit que, s'ils ne prenaient tout de suite une bonne femme de ménage pour tenir leur maison, ils seraient volés et ruinés. Miss Grizzy fit observer que c'était une bien grosse somme que quatre cents livres, et qu'il y aurait bien des choses à faire avec tant d'argent.

L'agitation régna dans les murs de Glenfern. Lady Julia chantait et riait en grimpant l'escalier; les belles-sœurs l'aidèrent à faire ses malles, et pour leur témoigner sa reconnaissance, elle les combla de rubans, de fichus, de bouts de dentelles, de bracelets cassés et de robes déchirées. Le laird fit remarquer, à dîner, qu'il n'y a que les imbéciles qui aiment à changer et à déménager. Miss Grizzy prit le parti des imbéciles, et répondit pour eux qu'il était naturel d'aimer à changer de place lorsqu'on était jeune, et qu'en même temps il

était naturel d'aimer à ne pas changer. Miss Jacky se récria sur le gâteau de baptême qu'elle avait commandé à Perth, qu'on devait envoyer le dimanche suivant, et qu'elle serait forcée de contremander. Quant aux trois nièces, elles étaient sur le point de pleurer à l'idée de ne pas manger de ce gâteau monstre, dont elles avaient rêvé. Enfin, le jour du départ étant arrivé, une berline chargée de paquets et attelée de chevaux de poste vint se ranger devant la porte de Glenfern. Lady Julia s'élança dans la voiture en envoyant des baisers à toute la famille descendue au vestibule. Henry se laissa embrasser par ses tantes et ses sœurs. Il serra tendrement la main de son père et se plaça auprès de sa femme au fond de la voiture, dont le devant était occupé par la nourrice, son enfant et les deux levrettes.

Ce fut ainsi qu'il dit un long adieu au vieux manoir paternel et aux champs où il avait passé son enfance. Son cœur se serra lorsque, arrivé au sommet de la côte, il jeta un dernier regard sur ce triste séjour, où il laissait pour toujours probablement sa famille et tous ses premiers et ineffaçables souvenirs.

CHAPITRE XX.

« Dissipated life. »

Des rêves de bonheur et des espérances de plaisirs accompagnèrent le jeune ménage dans leur voyage à Londres, où ils arrivèrent enchantés tous les deux de s'y retrouver et d'être rendus à la société de ce que lady Julia appelait des créatures humaines.

Bien établie dans un élégant hôtel, au milieu du quartier le plus à la mode, lady Julia se vit bientôt entourée d'une foule d'amis qui naguère se souvenaient à peine de son existence, et elle reprit avec eux le chemin de la dissipation et les habitudes d'extravagance mondaine.

Peu de jours après son arrivée à Londres, Henry s'était empressé d'aller rendre visite au général

Caméron, et celui-ci ne tarda pas à venir voir lady Julia. Il était près de deux heures, et Henry reçut le général dans le salon où il avait fait apporter son déjeuner, en attendant sa femme, qui n'avait pas encore paru. « Je pense, dit le général à Douglas, je pense que votre lady aura eu peur de moi, et qu'elle se sera sauvée à mon approche. — Oh ! pas du tout, mon général, répondit Henry assez embarrassé. Ma femme n'est pas encore habillée, mais je vais lui faire dire de se dépêcher, et je vous assure qu'elle a le plus grand désir de vous voir, pour vous remercier de tant de bontés. — J'attendrai, dit le général Caméron, et, en attendant, causons de vos affaires. »

Lady Julia parut enfin, et salua le vieux général d'un air sans gêne, et avec un laisser aller du meilleur ton. « Voulez-vous déjeuner, général? » lui dit-elle en s'asseyant devant la table à thé, et, sans attendre sa réponse, elle prit une muffine toute beurrée et la présenta à son chien. Henry était sur les épines, et faisait tous ses efforts pour causer gaiement avec son visiteur, afin de détourner son attention de lady Julia, que le général examinait avec un sérieux mêlé d'ironie. Un domestique entra en ce moment et dit que M. Shagg

était en bas, pour parler à mylady de la nouvelle housse; que le nouveau valet de pied attendait depuis une heure, et que le marchand de chinoiseries était dans la salle à manger, avec ses paniers pleins de curiosités.

« Dites à M. Shagg de monter le premier, et retenez le valet de pied; je le prends décidément, dit lady Julia. — Comment, chère amie, dit Douglas, vous prenez ce valet de pied après avoir retenu celui de madame de Beaumont la semaine dernière? Elle lui avait donné le meilleur certificat. — Oui, c'est vrai, mais il y avait là-dessous une affreuse tricherie. Cet homme se donnait cinq pieds neuf pouces, et quand il fut mesuré, on trouva qu'il n'avait que sept pouces. — Mais ce que vous dites là est stupide, s'écria Henry. — Au contraire, répondit lady Julia, ce qui serait stupide, ce serait de s'inquiéter du caractère d'un valet qui n'a rien à faire qu'à se tenir sur ses jambes derrière ma voiture. »

L'entrée de M. Shagg, chargé d'un énorme paquet d'échantillons de draps, de galons et de franges, interrompit la conversation.

« Eh bien! monsieur Shagg, s'écria lady Julia, il faut absolument que vous repreniez cette épou-

vantable peau de léopard, car j'aimerais mieux sortir en gig que de me montrer avec une pareille housse devant ma voiture. — Je ferai comme il plaira à mylady, répondit M. Shagg, mais il me serait impossible de reprendre la peau de léopard, qui a été taillée exprès pour le coupé de mylady. Voici des modèles de toutes sortes, pour une seconde housse que je ferai confectionner pour demain. Mais il faudrait que mylady me permît de mettre la peau sur le mémoire, et de.....

— Mettez-la où vous voudrez, mais ôtez-la tout de suite du siége de ma voiture, et faites-en placer une autre avec ces franges et cet écusson.

— Comment! s'écria Douglas hors de lui et terrifié par les regards moqueurs du général, qui semblait prendre un vif intérêt à toute cette scène; comment! vous voilà dégoûtée de ce léopard aux pieds d'argent, dont vous étiez folle ces jours derniers? — Oui, dégoûtée, c'est le mot; car, figurez-vous qu'avant hier j'ai rencontré la vieille comtesse de Kent, qui en avait un absolument pareil à son vieux berlingot. Avouez qu'il y a de quoi dégoûter de tous les léopards d'Angleterre, sauvages et privés! »

Henry ne savait que dire, et sa femme conti-

nua de débiter cent folies à M. Shagg, jusqu'à l'entrée du marchand de chinoiseries, qui faisait toutes les salutations d'un Chinois, portant sous chaque bras un pot d'étrange forme, et tenant dans ses mains d'affreux magots.

« Je vous demande pardon, mylady, de n'être pas venu hier ; mais la comtesse de Melvil avait appris que j'avais reçu des trésors de nouveautés ; elle est restée toute la matinée chez moi, et m'a fait perdre tout mon temps. Ce sont des objets difficiles à transporter ; mais j'ai apporté quelques modèles exquis. Tenez, voyez. Ceci est charmant : c'est un chinois qui a un ventre énorme et qui dort au soleil la bouche ouverte. Le thé sort de cette bouche, et l'eau chaude est contenue dans le ventre : rien n'est plus gracieux. Voici un crapaud qui sert à faire brûler des pastilles ; c'est une rareté qui a appartenu à une sultane favorite. Elle n'aurait voulu s'en défaire à aucun prix, mais ce bijou lui fut volé par une de ses esclaves qui le vendit à un de mes associés. La vapeur du parfum s'échappe par les larges narines de l'animal, qui a l'air d'être tout charmé lui-même de l'odeur qu'il exhale. N'est-ce pas vrai, monsieur? dit le marchand en se tournant vers le général. — Je vou-

drais te voir au fond de la mer avec tes crapauds et tes magots, se dit intérieurement le pauvre Douglas, qui commençait à perdre toute patience.

— Mais voici ce qui surpasse tout le reste, continua le marchand en allant chercher un objet qui était par terre près de la porte. Voici un morceau précieux, et que la duchesse de Lovel voulait avoir à tout prix, car Sa Grâce se connaît presque aussi bien que mylady en chinoiseries. » Et il découvrit un énorme serpent en porcelaine, de ce beau vert chinois, marbré, si fort admiré des connaisseurs, et si rare, même en Chine.

« Combien coûte ce serpent? demanda le général. — Oh! peu de chose, cent cinquante livres sterling, répondit le marchand. — Je le prends, s'écria lady Julia. Ce serpent est ravissant, et je donnerai une fête tout exprès pour le montrer à tout le monde. — Et moi, je ne veux pas voir un monstre pareil dans ma maison, dit Douglas hors de lui; nous ne sommes pas assez riches pour acheter toutes ces horreurs. Ainsi, monsieur le marchand, emportez tout cela, et ne revenez plus ici. — Mais qu'avez-vous donc, Henry, et pourquoi êtes-vous si grognon ce matin? dit lady Julia. Ne vous mêlez pas de mes fantaisies, je vous prie;

je ne me mêle en rien de vos affaires. Vous pouvez faire ce qui vous plaît hors de chez vous; mais ici, dans mon salon, je suis *le maître*, et je vous souhaite le bonjour, ainsi qu'au général. » Elle salua gracieusement celui-ci, et sortit en faisant signe au marchand de la suivre.

Un silence suivit la sortie de lady Julia. Henry n'osait pas l'interrompre, et le général se mit à siffler un pas redoublé.

Au bout de quelques instants, il dit : « Mon cher ami, oserai-je vous demander si vous avez fait quelques démarches auprès de votre beau-père pour obtenir une réconciliation? — Oui, mon général, Julia a écrit plusieurs fois à son père et à son frère, depuis qu'il est marié; mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais daigné répondre à Julia, et, quant à moi, vous comprenez, mon général, qu'il ne me convient pas de rien demander, car j'aurais l'air d'avoir épousé Julia par des motifs d'intérêt.

— Eh bien! mon cher ami, il faut vous parler franchement; je pense que le comte de Cowland a dû se calmer depuis la conclusion de votre mariage, et s'il avait le sens commun, c'est vous qu'il plaindrait, et c'est sa fille qu'il condamnerait, car elle me paraît folle. Il vous sera impossible

de vivre sans le secours de ses parents, et avec le peu que je puis vous offrir. Toute ma modeste fortune ne suffirait pas pour acheter des théières monstres et des crapauds en porcelaine. Le comte est très-souvent pris de la goutte; son fils est un bon garçon. Il va passer la saison à Londres, ainsi que le comte. Empressez-vous. Tâchez de vous raccommoder avec la famille de votre femme. Ne négligez aucun moyen pour rentrer dans les bonnes grâces du vieux comte, car lui seul peut vous aider à vivre, ou plutôt à faire vivre la belle dame sa fille, que vous avez eu le malheur d'enlever. » Et le général faisant une grimace, tendit la main à son jeune ami en lui conseillant d'échanger sans retard sa position dans la garde contre une position semblable dans quelque garnison, « car, dit-il en descendant l'escalier à grands pas, Londres est l'enfer avec un démon comme lady Julia, et, si vous y restiez, vous seriez perdu, c'est-à-dire en prison, avant un an. »

Henry rentra chez lui irrité contre lui-même, contre son protecteur, et par-dessus tout, contre sa femme et contre toutes ses folies.

CHAPITRE XXI.

> « To reckon up a thousand of her pranks,
> » Her pride, her spending, her pouting were,
> » To reap an endless catalogue. »

Lorsque lady Julia se retrouva en tête-à-tête avec son mari, après leur dîner, il se hâta de lui faire des reproches sur la manière plus qu'inconvenante dont elle s'était comportée envers le général Caméron, leur bienfaiteur.

« En vérité, mon cher, vous devenez de plus en plus sauvage! Que voulez-vous donc que je dise à ce vieux parchemin que le soleil des Indes a rôti, ou plutôt hébété plus d'à moitié? — Vous auriez pu être polie, et vous auriez dû éviter de vous rendre tellement ridicule avec ces odieux marchands, qui sont tous des voleurs et que j'avais envie de jeter par la fenêtre, si je n'avais pas craint de vous rendre plus ridicule encore. — Ridicule, moi! Mais

c'est vous qui êtes ridicule avec votre vieux général si vulgaire, si mal élevé. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau aux figures grotesques de ce marchand de chinoiseries qui avait bien meilleur air que lui. — En vérité, ma chère, vous êtes de plus en plus folle; mais je vous conseille de réfléchir sur le passé. Vous n'avez, je pense, aucun désir de retourner en Ecosse. Eh bien! si vous voulez vivre à Londres, il faut vous réconcilier au plus vite avec votre père, qui est de retour en ville, qui est malade, et qui, seul, peut vous donner les moyens de rester ici. Ecrivez-lui donc; demandez-lui de vous recevoir, de vous pardonner; menez-lui notre petite fille. Peut-être...

—Ah! mon cher, quelle tirade! Ouf! vous devez être essoufflé... Oui, j'écrirai à mon père dès que j'en aurai le temps. »

Dans ce moment, arriva la couturière qui apportait à lady Julia une robe de satin rose, dont les côtés, garnis de branches de muguet, produisaient un effet charmant. Cette parure avait été inventée par lady Julia, qui était une mode pour les modes, et dont toutes les élégantes imitaient les parures.

Henry mit son chapeau et sortit au plus vite,

pour aller assister au tirage d'une loterie où il avait pris un grand nombre de billets, dans l'espoir de gagner deux chevaux gris, identiquement pareils, et estimés un très-grand prix.

C'est ainsi que le mari et la femme passaient leurs journées, en frivolités le matin, et le soir dans le monde. Lady Julia n'avait pas encore eu le temps d'écrire à son père; mais elle espérait rencontrer bientôt son frère et sa belle-sœur, qui étaient revenus avec le comte.

Un jour qu'elle se promenait dans le parc avec plusieurs de ses amies, on raconta que lady Lindsore, belle-sœur de lady Julia, allait donner une grande fête à l'hôtel de Cowland pour désennuyer le comte, qui était pris de faiblesses aux jambes, et pour ouvrir son salon à tout ce que Londres possédait de plus distingué, avant de faire ses couches de son second enfant. Il devait y avoir concert, souper et bal masqué.

La figure de lady Julia devint très-pâle à cette brillante description, et une de ses bonnes amies, le remarquant, s'empressa de dire : « Ne parlons pas de tout cela devant lady Julia, qui est dans de si mauvais rapports avec toute sa famille, et qui doit en être si affligée. — Mais ne pourrait-on pas

la faire prier, chez son père, au bal de son frère ? dit une autre amie. — Ne vous donnez aucun tracas pour cela, dit lady Julia. Si je veux aller à ce bal, j'irai ; mais je crois que je ne le voudrai pas. »

Depuis ce moment, lady Julia n'eut plus qu'une seule pensée, celle d'être réintégrée au sein de sa famille et reçue dans la maison de son père. Elle écrivit à son frère une lettre pleine d'instances, et attendit en vain une réponse pendant plusieurs jours. Enfin, il arriva un billet ainsi conçu :

« Chère Julia,

» Vous avez bien raison de trouver que la colère de notre père a duré assez longtemps, et j'en parlerai au comte un de ces jours. J'irai bientôt voir Douglas et vous.

» Votre frère affectionné, LINDSORE.

» Ma femme vous envoie un billet pour sa fête. Vous savez qu'il faut y venir masquée. »

Lady Julia, ravie, alla porter en triomphe ce billet à son mari ; mais ce billet causa une extrême colère à Douglas, qui voulait empêcher sa femme d'aller à cette fête, et de rentrer chez son père

sous un déguisement; mais elle déclara qu'elle irait; et, lord Lindsore étant venu leur faire une courte visite deux jours après son billet, Douglas leva l'interdit, et fut le premier à faire des avances à son beau-frère qui le mena dîner au club italien.

CHAPITRE XXII.

« Hélas ! où donc chercher ou trouver le bonheur ? »

Quelques jours avant la grande fête de lady Lindsore, la duchesse de Lovel, cette belle et riche duchesse que lady Julia regardait comme sa rivale, parce qu'elle avait épousé celui que lady Julia avait refusé, cette riche duchesse, dis-je, avait organisé une comédie de société, et lady Julia se décida à rivaliser avec elle, en organisant un baptême pour le même soir. Douglas apprit la chose en lisant son journal le matin. Son premier sentiment fut d'être fort étonné, le deuxième, d'être très-mécontent, et le troisième, d'être extrêmement flatté des détails des préparatifs et de l'éclat avec lequel sa fille allait devenir une chrétienne. Henry aurait désiré lui donner pour par-

rain le général Caméron, dont il espérait bien hériter plus tard, car le général le regardait comme son enfant. Lady Julia déclara que, le général ayant manifesté son aversion pour les filles, il vaudrait mieux attendre un garçon, et qu'on n'attendrait peut-être pas longtemps; en effet lady Julia commençait une grossesse, et elle consentait à ce que son fils prît le nom de Caméron-Douglas, si elle avait un fils.

Tout réussit dans la perfection, et la soirée du baptême fut beaucoup plus amusante et plus originale que la comédie de la duchesse de Lovel. La petite fille couverte de dentelles, fut embrassée par toutes les duchesses et admirée par toutes les marquises. Elle eut un prince pour parrain et reçut le nom d'Adélaïde, d'une noble et belle marraine, qui lui donna un vase d'or, au nom du prince.

Le jour même de cette fête, lady Julia avait reçu une lettre de madame Douglas, qui lui donnait d'excellentes nouvelles de la petite Sabine. Cette lettre en contenait une autre, écrite par la bonne Grizzy, lettre qui ne fut pas lue, et qui méritait pourtant de l'être. La voici :

« Ma chère nièce, lady Julia Douglas,

» Je suis sûre et nous sommes tous sûrs que vous éprouverez une vive satisfaction en recevant notre lettre affranchie par notre vénérable et aimable voisin, sir Sampson Mac-Farlane, baronnet, devenu notre député par la mort de notre dernier représentant, Duncan M'-Dunsmins de Dhunacrag et d'Auchnagoil, ce qui vous fera beaucoup de peine, car vous l'avez vu une fois, vous savez, un jour qu'il est tombé sur le dos en se levant de table, et que vous avez ri au lieu de l'aider; mais malheureusement il faut que la jeunesse soit jeune : c'est un temps à passer. Ce qui rend sa mort encore plus triste, c'est qu'il est mort pour avoir eu les pieds humides toute une soirée, et surtout aussi parce qu'il avait l'habitude de manger des huîtres crues, au lieu de les faire griller comme chez nous. Ceci est un avertissement pour la jeunesse; et j'espère, ma chère nièce, que vous êtes munie d'une forte paire de souliers doublés de flanelle pour marcher, et que vous éviterez de manger des huîtres crues, comme il paraît qu'on les avale à Londres, sortant de l'eau; ce qui est une affreuse mode, mais dont on reviendra. La mort de notre représentant a été

pour lady Mac-Farlane l'occasion de sensations bien diverses : d'abord une extrême joie, par suite de la nomination de sir Sampson, une grande tristesse causée par la perte de notre ancien député et bon voisin, et enfin un grand étonnement, car elle lui avait donné une boîte pleine de pilules trois jours avant sa mort.

» Lorsque sir Sampson ira prendre possession de son siége dans le parlement, ce sera une très-bonne chose pour vous, car lady Mac-Farlane nous a dit qu'elle vous chaperonnerait au spectacle. Quant à sir Sampson il aura peu de temps à lui ; il sera si occupé avec le roi, la reine, les princes et surtout avec les ministres, à cause de ses travaux pour la session ! Il fera un très-beau discours, mais il n'est pas encore décidé sur quoi. Son penchant serait de demander la création de nouveaux régiments de cavalerie ; mais lady Mac-Farlane prétend qu'il vaudrait mieux qu'il fît son premier speech en faveur d'un pont sur la rivière de Dlin ; ce qui, en effet, serait une chose nécessaire, car, l'autre jour, un cheval et une charrette se sont enfoncés au passage du gué, et, malgré les efforts du conducteur, le cheval s'est noyé.

» Nous nous portons tous bien. Brunette n'a

plus de boutons sur le menton; Bella vous fait deux petits tapis de carafe, et Baby vous tricote des mitaines bleues. Tout est en fleurs à Glenfern, et notre bon frère est très-content de ses récoltes. Notre petite nièce Sabine est très-gentille. On dit qu'elle a notre air de famille, et je suis sûre qu'à présent vous l'aimeriez beaucoup. Excusez une lettre si courte; j'en écrirai une plus longue par notre amie.

» Toute à vous, ma chère nièce. »

Le soir du fameux bal masqué arrivé, Douglas ne voulut pas y aller; mais sa femme y resta jusqu'au lendemain matin, rentra au jour pour se coucher, et ne se réveilla que pour déjeuner le soir, à l'heure où son mari dînait. Elle ne tarissait pas sur le bonheur de lady Lindsore, sur son élégance, sur sa belle position, et surtout sur le caractère facile et indifférent de son mari, qui lui laissait toute liberté et lui donnait tout l'argent imaginable. « Enfin, disait-elle à son mari, ma belle-sœur est l'être le plus heureux qu'il y ait sur terre, et le sort de mon frère est également digne d'envie, car il ne se fâche de rien. Sa femme peut

donner des fêtes, dépenser tout ce qu'elle veut, et aller partout où bon lui semble. »

Henry écoutait tout ce discours avec le sang-froid que lui avait donné l'habitude d'entendre tous les non-sens de sa jolie femme, dont la charmante bouche ne disait guère autre chose.

Douglas, ayant terminé son dîner pendant que lady Julia se récriait sur le bonheur de sa belle-sœur, qui s'achetait tous les matins une robe neuve, Douglas, dis-je, se leva sans répondre, et alla se promener du côté de son club militaire, où il prit la part la plus active à une grave discussion sur un nouveau modèle d'épaulettes.

Lady Lindsore, qui avait un fils âgé de trois ans, mit au monde une fille, et promit à lady Julia de la réconcilier avec son père, dès qu'elle serait en état de donner une nouvelle fête. Elle comptait inventer quelque chose de pastoral, quelque chose de très-nouveau qui ne pouvait manquer d'amuser le comte, et par conséquent de le disposer favorablement à l'égard de sa fille. Henry, de son côté, visitait souvent son seul et unique protecteur, le général Caméron, qui n'avait pas renouvelé sa visite à lady Julia, et qui d'ailleurs habitait ordinairement à quelques lieues de Londres une cam-

pagne qu'il avait achetée sur les bords de la Tamise.

Lady Julia donna une soirée pour fêter la rentrée de sa belle-sœur dans le monde. Le cercle était peu nombreux et très-choisi. L'on y fut d'une gaieté charmante. Lady Julia rayonnait dans un costume nouveau : une robe de gaze rayée cerise et bleu, parsemée de petits bouquets d'argent, laissait voir le plus possible de sa personne. Sa poitrine était découverte à la façon orientale, et ses beaux bras chargés de pierreries sortaient librement de larges manches fendues jusqu'à l'épaule.

Lady Lindsore, qui était très-spirituelle, fit les délices de la soirée en racontant sur ses amis absents des histoires qu'elle disait parfaitement et dans le genre de Célimène. Elle resta fort tard chez sa belle-sœur, et ne rentra pas chez elle.

Le lendemain, Douglas arriva tout effaré chez sa femme, comme elle se disposait à sortir, et s'écria : « Eh bien! vous rappelez-vous tout ce que vous me disiez sur le bonheur de lady Lindsore et sur celui de votre frère? vous rappelez-vous tous vos éloges?

— Sans doute, je les répète, et je.....

— Taisez-vous. Car votre belle-sœur s'est fait

enlever par M. de Saint-Léger, qui était ici hier soir, riant et causant avec elle; on sait positivement qu'ils sont partis ensemble, et qu'elle a abandonné son mari et ses enfants.

— Ah ! quelle horreur ! s'écria lady Julia. Quelle indigne femme, et combien je plains mon pauvre frère, si bon, si doux, si généreux ! Être trompé ainsi, cela est horrible !

— Votre frère prend la chose très-tranquillement, répondit Douglas. En quoi il a mille fois raison; mais votre père a été très-secoué par cette nouvelle, et l'on craint pour sa santé; il faut, ma chère amie, envoyer savoir de ses nouvelles deux fois par jour, ou bien j'irai moi-même. »

Lady Julia contremanda ses chevaux, écrivit à lady Townsend qu'elle n'irait pas dîner chez elle, et Henry invita deux ou trois officiers de ses amis intimes pour faire un petit dîner intra-muros, afin de se distraire des accidents arrivés dans leur famille.

CHAPITRE XXIII.

« No, I don't purpose to embark with thee
» On the smooth surface of a summer sea. «

Lady Julia et son mari passèrent quelques jours dans ce qu'ils appelaient la solitude, c'est-à-dire entourés d'une douzaine d'amis; bientôt après, la jeune femme mit au monde un fils, qui fut reçu par Douglas avec des transports de joie. Il ne perdit pas un instant pour annoncer cette nouvelle au général Caméron, lui demandant en même temps de vouloir bien être le parrain du nouveau-né. Le général était à sa campagne. Huit jours après, il répondit la lettre suivante :

« Mon cher Henry,

» Dans un an, à pareille époque, j'espère vous
» rendre la bonne nouvelle que vous venez de m'an-

» noncer, c'est-à-dire que j'espère vous annoncer à
» mon tour la naissance d'un garçon, car je vais me
» marier, et l'on ne se marie que pour avoir des gar-
» çons. La femme que j'épouse est la fille de mon
» régisseur. Elle est jeune, d'une bonne santé, jolie
» et d'une humeur égale. Par conséquent, elle est
» ce que l'on appelle *vulgaire* dans votre beau
» monde, et n'a jamais vu un vase chinois de sa vie.
» Vos quatre cents livres de rente vous seront exac-
» tement remises par mon banquier; et à ma mort,
» vous recevrez la somme de dix mille livres assurée
» à vos enfants. C'est peu de chose, mon cher ami,
» pour une belle dame comme celle que vous avez
» fait la folie d'épouser; mais, malgré cela, vous
» êtes le maître de donner mon nom à votre fils,
» si la chose vous plaît. Tout à vous.

» W. Caméron. »

La consternation de Douglas, en recevant cette épître, fut égale à la colère de sa femme. « O ciel! s'écria-t-elle, épouser la fille de son régisseur! Quelle honte pour ceux qui l'ont connu! On devrait l'enfermer. L'on devrait surtout faire une loi pour empêcher les vieux célibataires de se marier. »

— Les jeunes aussi, s'écria à son tour le malheureux Douglas, au souvenir des dettes que lui et sa femme avaient contractées dans la conviction que le général les payerait, conviction qui était partagée par tous les créanciers du jeune ménage; car on savait le général Caméron aussi riche que généreux, et tout le monde connaissait sa vive tendresse pour Douglas; mais tout le monde (et Henry lui-même) ignorait à quel point il avait été choqué de la faiblesse de son protégé, de son mariage, de sa manière de vivre à Londres et du peu de cas qu'il avait fait de ses couseils. Tout cela avait fermenté dans la tête du protecteur et l'avait déterminé à prendre une résolution qui était pour le pauvre Douglas un véritable coup de foudre.

Le comte continuait à être de plus en plus malade, et il arriva un jour que le même journal annonça le mariage du riche général Caméron et la mort du noble comte de Cowland, cet homme éminent enlevé trop tôt au service de l'État.

Pour les esprits médiocres, pour les âmes faibles, il n'y a pas de juste milieu; jamais la modération ne leur vient en aide dans les circonstances difficiles de la vie. Pour eux l'espérance devient

immédiatement certitude; tout comme le désappointement dégénère aussitôt en désespoir.

La situation de Douglas et de lady Julia était devenue tellement embarrassée qu'une catastrophe était inévitable. Le comte de Cowland avait exclu le nom de sa fille de son testament, et le mariage du général faisait connaître au public la perte d'un héritage qui semblait appartenir de droit à Douglas. Tous ses créanciers, ainsi que ceux de sa femme, tombèrent à la fois sur leurs meubles, sur l'argenterie, sur les bijoux, sur les équipages. Tout fut saisi, et le ménage fut, pour ainsi dire, mis à la porte par leur principal créancier, le maître de l'élégant hôtel qu'ils avaient loué et fait arranger à crédit.

Lady Julia, après une quantité d'attaques de nerfs, de spasmes, de sanglots et de cris, envoya chercher un fiacre, y fit mettre ses deux enfants avec une bonne, et dit à son valet de pied de la faire mener à l'hôtel de Cowland, laissant son mari dans la compagnie d'un de ses amis, qui cherchait en vain à lui donner du courage.

Lady Julia laissa ses enfants dans le fiacre, et monta seule chez son frère, qu'elle trouva dans un petit salon lisant quelques papiers jetés sur une table. Il ne parut ni fâché ni étonné de la visite

de sa sœur ; et, lorsqu'elle lui raconta les désastres arrivés dans l'intérieur de leur ménage, par suite des dernières dispositions de son père et par le mariage du général Caméron, lord Lindsore lui dit : « Ma chère, la vie est pleine de ces choses-là. J'espère que votre mari trouvera quelques moyens pour se tirer d'affaire. En attendant, je vous offre l'hospitalité chez moi. Amenez Douglas, ainsi que vos enfants, et restez ici tant que vous voudrez. »

Puis il sonna, ordonna au valet de faire venir la femme de charge, recommanda à celle-ci de mettre en ordre les appartements de lady Lindsore pour sa sœur et pour ses neveux, et dit à Julia qu'il dînait à huit heures, qu'il déjeûnait seul, et que ses domestiques étaient assez nombreux pour les servir tous, sans qu'elle prît l'embarras d'amener les siens.

Julia monta aussitôt dans l'appartement qui lui était destiné, suivie par la femme de charge, qui poussait de gros soupirs.

Pendant les dix minutes qui s'étaient écoulées depuis sa rentrée dans l'hôtel héréditaire, sous le toit paternel, lady Julia avait fait de grandes découvertes dans les vérités religieuses et morales, sur lesquelles elle n'avait guère réfléchi jusqu'a-

lors. Elle venait de découvrir que le bien sort du mal, que tout finit par s'arranger pour le mieux ici-bas, et que tout ce que Dieu veut est bien et bon. « Comme il est heureux pour moi que toutes ces choses soient arrivées ainsi! se dit-elle intérieurement. Quel bonheur que lady Lindsore ait fait une si grande folie! Quel bonheur que ce vieux général se soit marié au moment de la mort de mon pauvre père! » Lady Julia répandit bien quelques larmes au souvenir de son père, mais sans ressentir ces tristes et saintes émotions qu'aurait éprouvées une âme tendre et capable de réflexions profondes en voyant les chambres désertes, et l'air froid et silencieux de ces beaux appartements vides et fermés, rangés avec symétrie, et offrant l'image de la mort.

Lady Julia n'éprouva qu'un sentiment de frayeur en traversant ces appartements pour se rendre dans ceux du premier étage, dont elle allait prendre possession.

Les appartements de sa belle-sœur offraient un aspect bien différent de ceux du comte, avec lesquels ils rivalisaient d'élégance, mais dans un genre plus féminin, plus léger et plus gai. Tout ce que le génie inventif des divers pays avait imaginé de

plus varié avait été mis en œuvre pour désennuyer la jeune femme, qui venait de fuir le toit conjugal afin de trouver des plaisirs plus vifs dans les chemins du vice, où elle allait se perdre.

« Comment lady Lindsore a-t-elle pu avoir le courage de quitter ce charmant appartement? » dit lady Julia à la femme de charge. Celle-ci répondit : « Je m'étonne bien plus, mylady, qu'elle ait eu le courage d'abandonner ses petits enfants, qui ne la reverront plus. C'est là ce qui est vraiment malheureux! »

Lorsque lady Julia eut fini ses arrangements dans son nouveau domicile et qu'elle se fut assurée de tous les agréments qu'elle y trouverait, elle retourna au petit salon pour remercier son frère, qui s'apprêtait à sortir pour faire sa promenade accoutumée. Elle lui demanda de vouloir bien lui prêter quelque argent pour délivrer son mari de la situation cruelle où il se trouvait. Le jeune comte de Cowland lui répondit avec une tranquillité parfaite : « Ma chère, je n'ai pas un sou, et notre père, qui a mangé son portefeuille à soutenir son parti politique, ne m'a laissé que des dettes. Mais les dettes de votre mari sont si peu de chose, comparées aux miennes, que je vais faire dire à mes

gens d'affaires de payer ces bagatelles dès demain. Invitez Douglas à venir dîner. Nous aurons des pâtés de faisans, et je lui ferai goûter d'un vin de Chypre incomparable, sur lequel je serais bien aise d'avoir son avis. »

Lady Julia, transportée de joie, écrivit aussitôt à son mari pour lui dire combien ils étaient heureux d'avoir de si petites dettes, comparées à celles de son père, de son frère et de sa belle-sœur, et le prier de venir la retrouver à l'hôtel de Cowland, dont toutes les portes leur étaient ouvertes.

Henry ne reçut pas le billet de sa femme, car une demi-heure après son départ, il avait été arrêté pour dette, à la requête de son carrossier, et mis en prison.

Lady Julia eut des attaques de nerfs en apprenant cette nouvelle. Elle se faisait une idée de la prison pour dettes d'après la Bastille, les geôles de l'Autriche, ou les souterrains de l'inquisition, dont elle avait lu les terribles descriptions. L'obscurité, les rats, le pain et l'eau, les chaînes, la paille humide et les gros verrous rouillés : telles furent les images qui flottèrent devant ses yeux pendant toute la nuit.

Elle se leva de bonne heure, et courut, baignée

de larmes, près de son frère, auquel elle raconta avec terreur et désespoir toutes ses angoisses au sujet de cette horrible prison, à laquelle elle ne pouvait songer sans frémir.

Lord Cowland ne put s'empêcher de rire aux éclats en écoutant ce récit passionné. « Vous ignorez, ma chère, à quel point le King's Bench est un endroit délicieux. L'on s'y amuse nuit et jour, et j'y ai, dans ce moment, plusieurs de mes amis les plus chers, qui ne voudraient en sortir pour rien au monde. — Comment, mon cher frère, Douglas n'est pas couché sur la paille et n'a pas soupé avec du pain dur? Ah! tant mieux! mais, n'importe; faites-le sortir, mon cher frère; il vous en aura une éternelle gratitude. »

Lady Julia retourna aux soins de sa toilette. Son deuil était ravissant. Les dentelles noires lui allaient à merveille; et le jais noir resplendissait sur ses bras blancs et autour de ses belles boucles soyeuses. De son côté, le comte fit venir un de ses agents, auquel il donna ses pleins pouvoirs pour retirer Douglas de la prison; il s'était d'ailleurs occupé de son beau-frère, et il avait obtenu pour lui, par un échange, une place de son grade dans un régiment qui partait pour les Indes.

Douglas arriva le lendemain à l'hôtel de lord Cowland, et y fut reçu avec grande joie. Mais, lorsque sa femme apprit qu'il devait partir sous peu de jours, et qu'il allait quitter l'Angleterre pour longtemps, elle éclata en sanglots.

Douglas, qui comptait bien emmener avec lui sa femme et ses enfants, se hâta de la rassurer en lui disant qu'il n'avait jamais songé à se séparer d'elle et qu'ils partiraient tous ensemble pour les Indes. Ceci était cent fois pis. Les larmes changèrent de nature et devinrent amères. Lady Julia reprocha à Douglas de vouloir encore l'emmener au milieu des sauvages. Elle l'assura qu'elle ne voulait à aucun prix quitter son pays natal, qu'il n'avait qu'à se dépêcher de revenir, et qu'en attendant son retour, elle resterait à soigner son frère, si bon pour elle.

L'orgueil de l'homme et l'affection de l'époux se révoltèrent contre tant de légèreté, de versatilité et d'indifférence. Douglas prodigua les reproches à sa femme; elle lui répondit par des sarcasmes, et cette dernière scène d'intérieur se termina par un froid et éternel adieu.

NOTICE

SUR

M. DESTUTT DE TRACY.

NOTICE

SUR

M. DESTUTT DE TRACY.

« Le récit de la vie d'un homme juste
» est utile aux mœurs de son pays. »

SAINT AMBROISE.

Les dernières pensées et les premières années des hommes remarquables, qui ont honoré leur pays, offrent toujours de l'intérêt à ceux qui les ont aimés, et inspirent de la curiosité à ceux qui ne les ont pas connus.

Peu de jours avant de mourir, M. de Tracy s'était fait relire quelques passages de ses Œuvres, et il avait dit : « Ah! que c'est ennuyeux! plus on » apprend et plus on découvre qu'on ne sait rien! »

M. de Tracy en était-il donc arrivé à ce point de

s'avouer ignorant avec tant de véritable savoir? et regrettait-il le temps employé à ces études qui lui avaient montré le vide de l'étude? pensait-il alors que « *tout ce qui finit est trop court?* » — Peut-être.

M. de Tracy a passé son enfance dans un salon rempli d'aristocratie, d'évêques et de cardinaux : c'était le salon de sa mère, Italienne dévote, très-remarquable par son esprit et son caractère. Elle attirait chez elle les personnes distinguées de son temps, qui s'y rendaient volontiers.

A l'âge de huit ans, M. de Tracy assistait à l'agonie de son père, qui fut mortellement blessé à la bataille de Menden, où il commandait la gendarmerie du roi [1].

Cet officier général fut trouvé expirant par un vieux serviteur qui le cherchait et qui l'emporta. Il revint à la vie, mais pour peu de temps. « Tu n'auras jamais peur, n'est-ce pas, Antoine! » Telles furent les dernières paroles, vraiment dignes d'un héros de Corneille, qu'il prononça en embrassant

[1] Son grand-père maternel, le marquis de Druy, fut tué à la bataille de la Marsaille, au même âge et commandant également la gendarmerie du roi.

son jeune fils, terrifié par le spectacle de cette glorieuse mais cruelle agonie.

Assurément jamais homme ne comprit moins la peur que M. de Tracy. Il se rappelait toujours, disait-il, cette recommandation de son père mourant. Sa mère continua cette première éducation de famille, ferme, élevée et sérieuse, qui fait prendre aux enfants distingués le parti le plus généreux dans les cas les plus imprévus. Il eut le bonheur d'être lié, dès sa jeunesse, avec des gens d'esprit, et de vivre avec des hommes de valeur, dont la conversation, suivant lui, était la meilleure de toutes les instructions.

M. de Tracy racontait avec émotion son voyage à Ferney, lorsqu'il avait seize ans, et la manière dont Voltaire lui avait mis la main sur la tête. Il se figurait la sentir encore, et on pouvait croire que Voltaire avait enfoncé dans ce magnifique front la ténacité de la volonté et ce culte pour le bon sens qui les animaient l'un et l'autre.

La lecture passionnée des Œuvres de Voltaire, à laquelle M. de Tracy se livra dès sa jeunesse, est probablement ce qui décida la route qu'il suivit depuis sans distraction; l'étude des mathématiques, des langues mortes, de l'histoire naturelle, de l'as-

tronomie et de la chimie, l'amena à celle de la pensée humaine qui découvre toutes les belles choses de la science et les renferme.

Dans son régiment, M. de Tracy se distinguait comme un des officiers les plus studieux, et en même temps il était l'un des plus adroits à tous les genres d'exercices. Il racontait à merveille ses folies de jeunesse, ses histoires de garnison; histoires d'amours et de mystifications, d'une gaieté charmante, et qui mériteraient d'être écrites si la gravité de son caractère le permettait.

La vie politique de M. de Tracy a été un modèle accompli du désintéressement le plus pur et de la conduite la plus ferme et la plus éclairée; ce récit appartient à l'histoire de son temps. On sait comment, dans l'espoir de pouvoir être utile à son pays, il ne voulut pas le quitter dans un temps où il ne pouvait y rester qu'au péril de sa vie.

Il pensait comme Tertullien (qu'il ne lisait guère), il pensait que l'homme ne doit pas fuir la persécution; et, en quittant le commandement qu'il avait dans l'armée, il vint, en 1793, retrouver sa famille, qui s'était retirée dans son habitation d'Auteuil, où il goûta quelques instants de tranquillité. Mais ce bonheur fut de bien courte

durée ; car M. de Tracy ne tarda pas à être arrêté et enfermé dans la prison des Carmes, où il retrouva plusieurs de ses amis.

Le soir il jouait aux échecs avec eux, et le matin il lisait Condillac, le seul ouvrage qu'il eût sous la main. Il sentit bientôt la nécessité de se créer une occupation longue et sérieuse. Il se mit à l'œuvre, et, au bout d'une année, lorsqu'il sortit de cette prison, il avait acquis, par la réflexion et l'examen de lui-même, les connaissances d'un penseur profond. Il avait découvert, sous les verrous et derrière les barreaux, que l'étude et la volonté d'une occupation suivie pouvaient distraire de l'inquiétude et du chagrin.

Chaque matin devait amener son dernier jour, mais cette pensée ne le détournait nullement de ses lectures journalières ; les sinistres bruits du dehors, qui arrivaient jusqu'à lui, ne troublaient point sa volonté appliquée au genre d'étude qui demande le plus de liberté d'esprit : l'étude du développement des facultés humaines.

Après avoir publié plusieurs brochures sur diverses questions de politique et d'administration, toutes remplies d'idées nouvelles et très-pratica-

bles, il publia son volume d'*Idéologie*, qui fut plus apprécié en pays étrangers qu'en France, où le goût de ce genre d'étude est peu répandu.

On y aime trop à se dépêcher, ce qui fait qu'on redoute de s'engager dans la lecture de plusieurs volumes très-pleins, s'enchaînant les uns aux autres, car il est indispensable de suivre attentivement le travail de M. de Tracy pour comprendre l'ensemble de son système.

Beaucoup de gens d'ailleurs auraient craint de louer l'*Idéologie*, auraient redouté de s'exprimer en philosophes ou en philanthropes, noms peu goûtés par les grands guerriers. D'autres esprits timorés, d'un genre différent, mais aussi peu sincères, trouvaient dans ce livre des passages dangereux pour la foi. Ceux-là avaient une foi peu ferme, ou plutôt ils n'en avaient aucune, car les raisonnements humains les plus subtils ne servent le plus souvent qu'à fortifier la foi. Aucun prodige de la dialectique, ancienne ou moderne, employée dans ce but n'a pu lutter contre ces simples paroles : *Vous tous qui pleurez, venez à moi.*

La philosophie, ordinairement, ne console pas; le cœur de l'homme ne se touche pas facilement par des idées qu'il croit émises à dessein.

Mais c'était l'auteur plus que l'ouvrage qu'on attaquait de ces divers côtés, cet auteur, dont le caractère résolu ne pliait devant aucun préjugé du moment, et qui, parlant librement du despotisme et de l'hypocrisie, contrariait ainsi beaucoup d'ambitions craintives. M. de Tracy voulait empêcher de combler le puits où l'on prétend que les anciens logèrent la vérité. Il voulait éclairer l'ignorance, mais il était en même temps trop fin pour avoir jamais eu la prétention de corriger les gens de mauvaise foi. S'il a eu contre lui ceux-ci, il a obtenu du moins l'estime des hommes de bien, l'hommage des érudits, des savants, et l'étonnement de ses amis mondains, pour lesquels il avait été jadis le plus aimable modèle de la politesse et des bonnes manières. Le duc d'Usez disait de lui : « Où donc » mon cousin Tracy va-t-il pêcher toutes ces bê- » tises qu'il imprime? Quand on a fini ses études » et qu'on est maître de son temps, à quoi bon » s'occuper d'idées, de grammaire ou de logique? »

On peut dire que M. de Tracy n'a pas vu (ou peut-être n'a pas voulu voir) toutes les faces des choses; mais celles qu'il a vues, il les a sondées jusqu'à leur dernière limite. Il n'a pas voulu s'élever au-dessus de ce qu'il savait; il n'a voulu voir

que ce qui était dans la nature, sans suppléer par l'imagination au défaut d'une observation scrupuleuse.

M. de Tracy était humilié de *croire*, il voulait *savoir*. Pascal dit qu'il faut savoir douter, assurer et se soumettre. M. de Tracy doutait, affirmait et ne se soumettait pas. Il n'écrivait rien pour la popularité, qu'il n'estimait nullement; il écrivait pour se rendre compte à lui-même de lui-même, et ne reconnaissait que ce qu'il avait découvert.

« L'étude de la vraie philosophie, a-t-il dit, » donne beaucoup d'idées à ceux qui s'y livrent. » Elle leur donne aussi une grande supériorité » pour d'autres études, et sert dans les occasions » difficiles de la vie. »

M. de Traçy pensait que cette étude pouvait ouvrir à l'homme les sources du véritable bonheur; qu'une félicité réelle existait dans l'exercice de l'entendement et dans l'application régulière qu'on en fait à ce qui est. Les sens se blasent, le cœur se détruit; mais l'esprit, au contraire, s'alimente et profite de tous les changements que le temps amène.

On vit plus longtemps, peut-être, lorsqu'on ne vit qu'avec des livres, et c'est la longévité des sa-

vants qui a fait croire que le bonheur résidait dans le cerveau. Cette idée, qui était ancienne et oubliée, sortait tout armée de la culture nouvelle des sciences positives, très à la mode alors, et qui étaient enseignées d'une manière lumineuse par les hommes éminents avec lesquels M. de Tracy se faisait gloire d'être lié. Son but, en écrivant l'*Idéologie*, fut de sonder avec la raison l'essence de l'esprit humain, d'analyser ses diverses fonctions, et d'arriver par ce moyen le plus près possible de la vérité. Il ne pouvait comprendre, comme nous l'avons dit, ce qu'il y a au-dessus de la nature, ni comment on pouvait prétendre à y arriver par la raison. Cependant on peut dire que lui-même s'est élevé au-dessus de la nature, lorsque, au moyen de la réflexion, il a analysé nos connaissances et décomposé ce que la nature lui présentait comme composé.

M. de Tracy pensait que ceux qui feignent de mépriser l'idéologie se mentent à eux-mêmes, car ils sont idéologues sans s'en douter, toutes les fois qu'ils ne s'égarent pas dans leurs conceptions.

Par l'ordre que cette science établit dans les idées, elle est la cause de toutes les découvertes qui ne sont pas dues au hasard.

Quand c'est le hasard, on ne peut rendre compte de la manière dont on a découvert; c'est quelque chose de spontané, d'inexplicable; c'est l'inspiration divine, que M. de Tracy, ni aucun savant de l'univers, aidé de tous les secours de la logique, n'est jamais parvenu à découvrir.

M. de La Grange disait qu'il avait résolu autant de problèmes de mathématiques en écoutant un opéra italien que dans le silence de son cabinet.

M. de Tracy regardait Lavoisier comme un grand idéologue, qui, par la chaîne de ses idées, avait aperçu la plupart de ses découvertes avant de les confirmer par l'expérience. Une goutte d'eau, glacée, fondue, réduite en vapeur, et capable de redevenir solide, conduit à la découverte du calorique et peut-être à celle de la formation du globe.

Anaximène était sans doute un physiologiste profond, lui qui regardait l'air comme le principe de tous les corps.

L'opinion de M. de Tracy sur les rapports qui unissent la physiologie à l'idéologie le faisait admirer des grands médecins, qui ne pouvaient croire qu'il fût étranger aux connaissances physiologiques, à cause de plusieurs passages où il donne de

certains phénomènes de la sensibilité et du mouvement des idées plus justes et plus nettes que celles qu'on avait eues jusqu'alors. Celui, disaient-ils, qui connaissait si bien l'esprit humain n'avait pu en acquérir une si juste idée sans une grande étude de l'organisme vital. M. de Tracy, de son côté, recherchait ces grands médecins, dans l'espérance qu'un jour ou l'autre *ils mettraient la main sur l'âme*.

L'*Idéologie* est un livre dont manquait la science qui a l'homme moral pour objet, et il a été fort utile à celle qui considère l'homme sous un point de vue physique.

Ce volume est court pour les matières qu'il contient; on ne saurait le trouver trop long pour la manière dont elles y sont traitées.

Qu'est-ce que sentir?

« C'est ce que personne ne sait positivement, disait M. de Tracy, et que peu de gens ont bien défini; c'est la racine du raisonnement, et toute la science doit être un résumé de l'idée que renferme cette question. »

Les philosophes pensent qu'on le découvrira tôt ou tard. En attendant, ils ne sont pas encore d'accord entre eux. « Saurons-nous jamais comment

les hommes et les animaux acquièrent leurs facultés? » demandait M. de Tracy, qui espérait tout des découvertes nouvelles.

Ce que M. de Tracy savait, c'est que Condillac s'est trompé plusieurs fois, et il le prouve d'une manière évidente dans ses critiques sur le *jugement* et sur l'*attention* (vol. Ier, p. 230).

Mais on a dit que M. de Tracy s'est trompé à son tour, car, si c'était une vérité pour lui que *penser* n'est autre chose que *sentir*, comme *agir* n'est autre chose que *se mouvoir*, pourquoi d'autres facultés, qui sont diverses manières de sentir, ne seraient-elles pas aussi diverses manières de penser? Donc penser devrait se dire de toutes les manières de sentir de notre âme, comme agir se dit de toutes les manières de se mouvoir. Si penser et sentir ne sont pas synonymes pour tout le monde, *perception* et *idée* ne le seront pas davantage. On a une perception dès que l'on sent, mais on n'a l'idée que lorsque ce qu'on sent est devenu une image; l'idée est l'image qu'on se fait par la réflexion d'un objet quelconque.

Les raisons que donne M. de Tracy pour expliquer l'inexplicable effet des passions qui quelquefois abrutissent l'homme ne sont pas meilleures

que les raisons qu'il critique. Il eût été plus expédient d'attribuer tout simplement au corps ce que l'esprit ne peut toujours empêcher, que d'analyser la quantité de mauvais jugements qui l'emportent sur le bon (vol. Ier, p. 282); travail qui demande du temps, tandis que les passions vont vite. On pourrait dire ici que l'esprit est faible et que la chair est prompte.

M. de Tracy n'explique pas pourquoi l'expression d'un jugement n'est pas la même chose que le jugement.

Entre la pensée et l'expression il y a un abîme, a-t-on dit. Pourquoi cette pensée se détériore-t-elle en chemin? Pourquoi un être qui aurait toujours la même sensation n'aurait-il qu'une seule idée? Pourquoi dire « sentir est un effet de l'action de se mouvoir, » et ensuite que « l'animal ne se meut que parce qu'il est sensible? »

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!

Le volume d'*Idéologie* mène à celui de la Grammaire générale, comme celui-ci mène à la Logique. M. de Tracy avait une grande préférence pour la grammaire. Il aurait voulu, par le perfectionne-

ment des langues, n'avoir que cette seule science à enseigner pour rendre les hommes philosophes, et tout leur apprendre par ce moyen.

Le chapitre où il examine jusqu'à quel point est possible la création d'une langue parfaite, l'utilité qu'en retireraient les sciences, ce chapitre, où l'esprit de recherche est conduit par la plus judicieuse critique, mérite d'être cité comme un modèle de littérature.

L'idée d'avoir incorporé la grammaire dans l'idéologie et de l'avoir envisagée comme la continuation de la science des idées est heureuse et neuve. Avant cela, la grammaire n'était qu'une surface : car, avant de savoir s'il y a des signes, il faut savoir s'il y a des idées, comme, avant d'exprimer celles-ci, il faut les avoir formées. C'était la marche naturelle pour remonter à la source, suivant la méthode de l'auteur, afin de donner la raison des choses depuis le commencement.

Le style de la Grammaire est clair et net. Ce volume eut beaucoup d'admirateurs; le genre qu'il traite ne pouvait heurter les ambitions du jour.

La grammaire ne passionne pas les fonctionnaires d'un État; et les collègues de M. de Tracy,

qui savaient leur langue, pouvaient tous se croire capables d'en écrire autant.

L'auteur démêle bien les parties du discours et leur origine. Sa théorie des temps est clairement développée. Mais c'est surtout dans le chapitre de l'écriture que M. de Tracy s'est distingué. L'origine qu'il lui donne est aussi ingénieuse qu'elle paraît vraisemblable. Il n'a pas craint de s'écarter de l'opinion des auteurs célèbres, car pour lui la raison valait toujours mieux que l'autorité. Ce qu'il dit des Chinois et des hiéroglyphes pourrait fournir un chapitre à la question de l'influence des signes sur les idées. Le chapitre sur la matière d'une langue universelle contient, en un court espace, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur ce point.

En lisant ce volume on voit combien l'auteur jouissait en l'écrivant. Il exerçait librement cet esprit d'analyse dont il était possédé, et qu'il possédait si bien.

Sur d'autres sujets, il avait la contrariété de ne pouvoir faire plier les faits, ni convaincre ceux qui n'étaient pas de son avis : puisque, dit-on, chacun sent comme il pense, ou pense comme il sent. Mais en grammaire, il était libre de démontrer, de prouver et de pratiquer.

M. de Tracy détestait le pédantisme. Un pédant, disait-il, est un homme désagréable, qui craint la nouveauté et qui affirme les choses superficielles et fausses d'un ton doctoral. Il détestait également l'affectation et l'exagération. Il pressentait que la langue française était menacée dans sa pureté par le grand nombre d'écrivains excentriques, novateurs et négligés qui surgissent chaque jour. Il déclarait ne pas comprendre les choses recherchées et nuageuses. Il ne lui était pas donné de goûter l'incompréhensible, et il ne perdait jamais son temps à lire des ouvrages médiocres.

Le volume de logique de M. de Tracy suit celui de grammaire. La logique est la base de toute étude. C'est la science de l'esprit humain. Personne ne l'a inventée, puisque c'est le raisonnement qui observe les faits, aidé du sens commun qui voit toujours la vérité.

Si les hommes avaient tous le sens commun, comme ils devraient l'avoir pour le bien public, ils seraient tous justes, et leurs écrits seraient toujours logiques ; mais il n'y aurait plus cette variété dans la société qui en fait l'agrément.

M. de Tracy explique l'immobilité de la science philosophique depuis Aristote jusqu'à Bacon, par

la raison, dit-il, que les bases de la logique d'Aristote sont inexactes, et que rien ne féconde que ce qui repose sur la vérité.

Mais la vérité dans les sciences n'est pas longtemps la même. Elle change avec chaque nouvelle découverte, car les découvertes font connaître que ce qu'on nommait la vérité dans un temps cesse de l'être dans un autre.

Le chancelier Bacon, dit M. de Tracy, a la gloire d'avoir senti le premier et d'avoir publié à dix-neuf ans que, jusqu'au temps où il vivait, toutes les recherches scientifiques avaient été infructueuses et mal fondées; qu'il fallait refaire nos connaissances et renouveler l'esprit humain. Cependant cette rénovation si nécessaire, Bacon l'a plutôt provoquée que commencée : car tout ce qu'il a fait se réduit à montrer que, dans la recherche de la vérité, il ne faut pas prendre pour base les principes généraux, mais les faits; que ce sont les faits et non les maximes qui sont la source de toute certitude, et que nous ne devons pas perdre notre temps à de vaines argumentations, mais l'employer à faire des observations et ensuite des expériences. Bacon n'a pas vu par quelles observations il convient de commencer ni

quel est le premier fait dont nous sommes assurés. Les règles qu'il donne dans son *Novum Organum* ne peuvent donc nous conduire à la vérité.

Descartes ensuite a pris dans Bacon tout ce qu'il y a trouvé de bon pour composer sa *Méthode*. Il a conçu le projet de refaire, non pas l'esprit humain en général, mais le sien propre. Il a commencé par révoquer en doute tout ce qu'il avait cru savoir. Il a certainement fait deux grands pas dans le chemin de la vérité; il a reconnu que, voulant refaire toutes ses connaissances, la première chose qu'il devait étudier était son propre esprit, puisque c'est dans notre intelligence que consistent, pour chaque individu, tous les moyens de connaître, et qu'avant de rien chercher il faut savoir quels sont les moyens que l'on a de connaître une chose quelconque. Ensuite, au milieu du doute universel dans lequel Descartes s'était plongé, il a découvert, avec une sagacité admirable, un premier fait inaccessible à toute incertitude. Il a dit : « Je doute, je sens que je doute; je suis sûr de douter ou au moins de croire douter. Mais douter, c'est sentir, c'est penser quelque chose; et sentir et penser, c'est exister : je suis donc sûr d'exister, d'être un être pensant.» — « C'est avoir trouvé, dit M. de Tracy,

la vraie base de nos connaissances, et c'est avoir rendu un service immense. » Dès ce moment le doute universel de Pirrhon est impossible ; et Descartes aurait pu faire de même pour celui de Berkeley s'il avait avancé davantage la science de l'entendement, dont il a jeté les fondements d'une manière si parfaite.

Descartes vint à l'époque où la science des mots, c'est-à-dire le verbiage, régnait dans les professions savantes. Il y avait à peine quatre ans que Galilée avait été condamné lorsque Descartes publia ses *Méditations métaphysiques*, qu'il dédia à la Sorbonne par la raison, dit-il, que la vérité a besoin de l'autorité pour se soutenir.

Grâce à l'intérêt qu'on mettait alors à ces questions, Descartes fut lu par tous, et les théologiens se partagèrent à son égard. Il eut des sectateurs passionnés et des adversaires violents.

M. de Tracy, qui regarde Hobbes comme le fondateur de l'idéologie par la précision de ses idées, et à cause de ce qu'il dit dans son sixième chapitre sur *la Méthode*, pense que Messieurs de Port-Royal sont à Descartes ce que Hobbes est à Bacon, des continuateurs. Messieurs de Port-Royal ont fait naître Locke, qui a réfuté leur système des idées in-

nées. Le livre de Locke sur l'entendement humain a éclairci beaucoup de choses obscures, et il a été très-utile à Condillac, qu'on peut regarder comme son successeur, et qui, grâce à Locke, s'est trouvé, dit M. de Tracy, transporté aux vraies sources de l'entendement, en creusant l'ouvrage de Locke plus à fond que l'auteur.

M. de Tracy pensait que Leibnitz et Malebranche n'avaient point avancé la science logique, parce que leurs idées n'offrent rien de neuf ni de supérieur à ce que leurs prédécesseurs avaient fait connaître.

Le volume de logique de M. de Tracy contient des notes très-intéressantes sur la précipitation de nos jugements. Le cinquième chapitre est remarquable et mérite une attention profonde. En passant en revue tous ces grands génies partisans du pouvoir absolu, l'auteur remarque que ce sont eux qui, par leurs travaux, ont le plus efficacement attaqué et ébranlé ce pouvoir.

Il résumait ainsi la logique : « Seule manière » de nous préserver de l'erreur et de bien nous » assurer de la compréhension des idées dont nous » jugeons. »

Ce livre lui attira une foule de discussions, de

controverses, d'objections plus ou moins malveillantes; mais l'auteur aimait la discussion, et ne détestait même pas le taquinage modéré qui sert à développer l'esprit de repartie, qu'il estimait infiniment. M. de Tracy a pu répéter après Hobbes qu'en enseignant aux hommes la vérité sur l'homme il ne fallait pas compter sur leur gratitude. Avant eux Aristote avait dit que *penser* était un moyen de s'attirer la haine. Il n'y a rien de neuf sous le ciel.

Le volume de logique fait suite aux deux autres parties dont nous avons parlé. Il trouve d'autant mieux sa place après la grammaire que celle-ci n'a pas fait diversion au volume de la science des idées. Raisonner, c'est décomposer les idées par le secours des mots. M. de Tracy a voulu réduire ces trois choses à l'unité, de manière à ce qu'elles pussent mutuellement se prêter secours. C'était un service rendu à l'instruction et que les ignorants seuls ont pu méconnaître. Idéologie est le sujet, grammaire est le moyen, logique est le but. La science des idées renferme celle de leur expression et celle de leur induction. M. de Tracy désirait que les hommes devinssent assez idéologues pour être bons grammairiens, assez grammairiens pour de-

venir logiciens, et assez bons logiciens pour être capables de connaître la vérité quand elle est exprimée, ou de la découvrir quand elle n'est pas connue. Alors seulement, disait-il, les hommes seront capables de bien guider les autres hommes et de bien élever leurs enfants. Les sciences morales seraient ainsi en aussi bon chemin que le permettent les limites de l'esprit humain.

Le traité de la volonté est resté incomplet. M. de Tracy faisait entrer dans la volonté tous les divers sentiments qu'elle devrait contenir pour assurer la paix de la conscience des individus.

Il prétendait que, par la toute-puissance d'une volonté dominante qui choisirait toujours le bien, les hommes arriveraient au calme de la conscience, en évitant les mauvais penchants qui rendent l'homme coupable et par conséquent malheureux.

Il ne croyait pas que le mal fût inévitable; il se fiait à la nature humaine, qu'il cherchait à perfectionner par la confiance et par la raison.

Le commentaire sur Montesquieu a été fait d'inspiration. C'est un morceau plein de verve, c'est l'œuvre d'un homme d'État hardi et prudent.

L'histoire de ce commentaire est assez bizarre.

L'auteur l'envoya en Amérique à son ami Jefferson, pour y être traduit et imprimé sans nom d'auteur. Ce livre eut tant de succès qu'il fut enseigné dans les écoles publiques.

Un autre ami de M. de Tracy, M. Dupont de Nemours, qui était en Amérique, trouva ce commentaire si beau qu'il voulut le traduire en français. Il revint à Paris plein de son idée, et M. de Tracy ne put l'en dissuader qu'en lui montrant le manuscrit et en lui nommant l'auteur.

C'est surtout dans ce commentaire qu'on peut admirer le soin que prenait M. de Tracy de n'employer aucun terme dont le sens ne fût nettement expliqué, ni aucune pensée qui ne fût parfaitement claire. Les phrases sont courtes, et il n'y a point de détails inutiles.

L'amour de l'humanité était le trait distinctif du caractère de M. de Tracy. Il se flattait qu'avec des lois excellentes on pourrait assurer l'honnêteté d'une nation à l'aide de la civilisation, qu'il croyait possible sous les glaces du Nord comme dans les climats les plus brûlants. Sa pensée revient toujours sur le bien-être général. Ses raisons ne sont jamais ennuyeuses, sa morale n'est jamais lourde, et en le lisant on ne peut s'empêcher de partager

son noble enthousiasme pour le bonheur du genre humain.

Il semble, cependant, que plus la civilisation fait de progrès, plus les individus deviennent mécontents de leur sort.

Quelques-unes des critiques de l'auteur sur Montesquieu sont peu motivées, mais il a grandement raison dans les autres. Il n'aimait pas les *concetti* chez les esprits graves, ni le trop d'arrangement dans le style d'un livre sérieux.

M. de Tracy pensait que l'esprit des lois doit être, ainsi que nous l'avons dit, de favoriser le développement des passions bienveillantes, qui sont la source du bonheur, et d'empêcher, autant que possible, les passions haineuses, qui causent le malheur des individus. Ce principe vaut tout un traité de législation et de morale.

« Le premier de nos sentiments, dit-il, est celui qui unit les deux sexes, et la première base de la société est le mariage.

» Le ménage se transforme en famille, et il faut avoir soin que l'amour paternel ne dégénère pas en esprit de propriété qui mette la fantaisie des parents à la place des intérêts des enfants. Il faut borner au strict nécessaire la puissance pater-

» nelle, pour que la crainte ne remplace pas l'af-
» fection, pour que la famille ne devienne pas une
» petite cour, et que l'intérêt n'y fasse pas naître la
» ruse et la jalousie. » — Que de choses essentielles dans ces deux premiers articles, dont les législations passées ne tenaient aucun compte !

« Il est manifeste que, pour bannir les mauvais
» sentiments qui naissent de l'oppression des uns
» et de l'insolence des autres, il faut que les lois
» soient égales pour tous et les mêmes partout.

» Il faut éviter de séparer les hommes en castes
» et le territoire en provinces étrangères les unes
» aux autres; que les lois ne fomentent ni l'avidité
» ni la vanité; car ces passions-là ne se nourris-
» sent que de l'abaissement des autres, et même
» de leurs souffrances.

» Il faut qu'un gouvernement soit économe et
» l'administration peu dispendieuse. Il faudrait
» même diminuer le nombre des places et augmen-
» ter les appointements, pour que chacun puisse
» avoir la libre disposition de tous ses moyens,
» sans être tiraillé par les intérêts pécuniaires, et
» que l'instruction soit répandue dans toutes les
» branches du gouvernement.

» Les lois criminelles n'ont pour objet que de

mettre des fautes graves. Il recommandait à la jeunesse de ne point perdre le temps à lire des ouvrages médiocres ou inutiles soit à l'instruction, soit à l'agrément littéraire.

Il était sincèrement affligé quand il voyait des personnes qu'il aimait perdre leurs jours à courir après les joies dont la vie est pleine, sans les mélanger de travail d'aucun genre ni d'étude d'aucune sorte.

L'âme ardente de M. de Tracy avait trouvé un aliment perpétuel dans la réflexion et dans l'intérêt qu'il prenait au mouvement des idées, intérêt dont il eut le plaisir de jouir pendant plus de soixante ans.

Il contemplait avec tristesse le sort des ignorants; il aurait voulu pouvoir montrer à lire et à écrire à l'univers entier, parce que, disait-il, l'éducation des masses était le plus sûr moyen de bien-être général et progessif, et que la culture de l'intelligence mène à la richesse et à la considération. C'est le meilleur remède contre la misère, le vice et le désordre public. M. de Tracy était étonné que tous les gens éclairés ne fussent pas de cet avis, et il ne comprenait pas qu'il y eût difficulté à exécuter un plan bien conçu et clairement expliqué.

C'est qu'il était dépourvu de ces petits calculs, de ces petits intérêts et de ces petites craintes qui rendent les hommes timides et leur font redouter tout changement qui pourrait les déranger.

Le goût que M. de Tracy avait pour les nouveautés dans l'univers entier ne s'étendait pas cependant jusqu'à l'intérieur de sa maison. Il aurait voulu que le monde ne marchât pas autour de sa personne. Tout changement lui était insupportable. Il s'impatientait de voir son linge s'user ou ses meubles se casser, et il aimait assez à en rejeter la faute sur quelqu'un.

On l'a vu à la campagne chercher pendant plusieurs jours de suite un certain clou qui avait été placé dans un mur cinquante ans auparavant, et qui servait alors, disait-il, à tenir un volet. L'étude des sciences exactes lui avait donné l'habitude de tout faire marcher logiquement dans sa maison. Ceux qui l'ont connu savent avec quelle mémoire surprenante il relevait la moindre contradiction dans leur narration, et à quel point il les prenait en flagrant délit d'erreur ou d'oubli, voulant toujours que la fin d'un récit fût d'accord avec le commencement.

M. de Tracy aimait beaucoup la science de l'as-

tronomie. C'est pour cette raison sans doute qu'il a pris le livre de Dupuis tellement au sérieux, et qu'il en a fait un résumé très-grave. Cette histoire contemplative a fait son temps. Dans quelques siècles peut-être viendra-t-il quelque nouveau Dupuis qui fera de l'empereur Napoléon le soleil. Les étoiles seront des généraux tués sur les champs de bataille, ces héros sans ancêtres et sans descendants, dont les noms obscurs sont devenus les noms les plus éclatants de la France, et qui font battre le cœur au souvenir de leur valeur sans rivale.

M. de Tracy avait peu de sympathie pour la théologie; il a dit que beaucoup de soi-disant théologiens n'ont été rien autre chose que de mauvais philosophes qui dogmatisaient sans trop savoir ce qu'ils disaient.

On pourrait retourner cette phrase et dire que beaucoup de soi-disant philosophes n'ont été rien autre chose que de mauvais chrétiens qui moralisaient sans trop savoir ce qu'ils pensaient.

Il a dit aussi que la médecine était ridicule dans les temps d'ignorance, que la magie était une médecine relevée, et la théologie une magie transcendante.

Science occulte était pour lui un non-sens. La

science, disait-il, qui consiste dans la lumière! Science occulte! c'est comme si on disait : un jour nocturne; et lorsqu'on est hors de la nature, on est au moment d'être en contradiction avec elle.

Les mystères de la religion humiliaient l'esprit de M. de Tracy, qui en rencontrait cependant partout, puisque le monde en est plein.

Mais pour les mystères de la nature il trouvait toujours quelque explication animale (si on peut s'exprimer ainsi) qui contentait sa raison.

Cependant c'est borner les idées que de ne vouloir s'occuper que des choses visibles et palpables, prouvées ou arrangées, car c'est l'inconnu qui exerce toujours plus l'intelligence et entretient le mieux l'imagination. Pour M. de Tracy, l'art de persuader était celui de se faire comprendre. Les bonnes choses, disait-il, sont claires et simples; mais il y a trop de gens intéressés à les embrouiller et à les déguiser.

Il faisait grand cas du précepte divin : « *Aimez-vous les uns les autres,* » qui rend heureux par l'accord et l'indulgence réciproques. Les difficultés de la vie naissent souvent de l'antipathie qu'on éprouve pour son voisin, par pur préjugé ou par ignorance de ses véritables sentiments. *A tout pé-*

ché miséricorde, était un axiome très-goûté par M. de Tracy, qui était éminemment bon, et qui comprenait toutes les faiblesses humaines.

Il trouvait trois époques distinctes dans l'histoire du genre humain : celle où l'on crée des religions, celle où on les conserve et celle où on les quitte. Comme la passion, dit-il, est plus forte au commencement de toutes choses et va toujours en s'éteignant, la religion s'affaiblira peu à peu si elle n'est renouvelée et si elle cesse d'être respectée.

La saine morale au contraire va toujours en se perfectionnant au lieu de s'éteindre.

« La théologie, a dit M. de Tracy, est la science
» de Dieu, c'est la plus admirable de toutes les
» sciences; mais il faut la bannir des discussions
» relatives à la politique, car elle y peut devenir
» dangereuse. Il faut l'écarter des questions rela-
» tives aux autres sciences, car elle les embrouille.
» Il est bon même d'en détourner l'esprit, car elle
» est au-dessus de sa portée. Mais son importance
» est si grande d'ailleurs, qu'on ne saurait trop la
» révérer et qu'on doit faire des efforts pour y faire
» tous les progrès dont on est capable, en la déga-
» geant des erreurs qui s'y sont glissées dans les
» temps d'ignorance, temps où il est fâcheux qu'elle

» ait été si mal cultivée ; car il faudrait bien connaître » la création pour bien comprendre le Créateur[1]. »

M. de Tracy a écrit que la théologie doit être écartée de la politique, mais il n'a jamais dit qu'un prêtre ne doit se mêler d'aucune affaire vivante, comme on l'a prétendu. M. de Tracy ne voulait écarter des affaires que les intrigants et les imbéciles.

Il respectait la liberté de la pensée avant tout, mais il ne pouvait comprendre le charme qu'il y a à vivre loin de ses semblables, retiré en un désert, pour se livrer à la réflexion contemplative et solitaire. Il disait que c'était vivre à la manière d'un loup au lieu d'être utile à ses semblables, et qu'un ermite commettait un suicide moral de longue durée, ce qui est aussi coupable qu'un suicide impromptu.

M. de Tracy avait eu dans sa famille un exemple de ce genre, exemple qui lui fournissait toujours quelque nouvelle réflexion, quelque nouvelle surprise. Son oncle, le père Tracy, Théatin, était né au château de Paray-le-Fraizil en 1720. Faible et d'une santé délicate, il manifesta dès son enfance des goûts sédentaires et studieux, qui plai-

[1] « Pour connaître Dieu, il faut se connaître soi-même, » a dit saint Athanase.

saient peu à ses parents, parce qu'il était destiné à l'état militaire.

Paray-le-Fraizil est situé à quelques lieues de l'abbaye de Septfonds, et le père Tracy se lia intimement avec quelques-uns des moines de cette abbaye, où il se retirait souvent. Il y prit insensiblement le goût de la vie calme et uniforme, et à l'âge de dix-huit ans, étant parfaitement résolu à se vouer à la vie religieuse, il entra dans la congrégation des Théatins, et prononça, à cette occasion, l'éloge de la vénérable mère de Chantal, dont il était le parent. Il refusa les emplois qui lui furent offerts, pour ne pas être détourné des occupations de l'étude, dont il était aussi passionné que son neveu le fut depuis.

Celui-ci attribuait la singulière idée de son oncle à la lecture de livres ascétiques et de vies de saints qui meublaient la bibliothèque de Paray-le-Fraizil, et dont les marges ont été couvertes par le père Tracy de réflexions mêlées d'observations naïves et quelquefois exagérées. L'un de ces livres était l'histoire même d'un des alliés de la famille de Tracy, M. de Raynal de Clermont, brigadier de cavalerie dans les armées du roi Louis XIV.

Il existe une foule de gens qui doutent de la réa-

lité de l'histoire de saint Antoine, ou de tel autre Père du désert qui a tout quitté pour vivre en reclus, au lieu de jouir des avantages que la Providence leur avait octroyés. On voudrait pouvoir raconter aux incrédules le récit de la vie de M. de Raynal, fils du comte de Clermont d'Amboise et de Diane de Pontarlier, héritière de la maison de Vergis.

Ce jeune homme, qui n'avait aucun goût pour l'étude, préférait prier Dieu et se livrer pieusement aux exercices de la religion; ce qui ne l'empêchait pas d'être un militaire très-brave; car, à quatorze ans, il se distingua aux siéges de Bar-le-Duc et de Réthel, où il montra un courage et un sang-froid admirables. Plus tard, il expulsa de la troupe qu'il commandait tout homme qui commettait une injustice ou se rendait coupable d'une cruauté. A la retraite de Gigeri, il commandait l'arrière-garde, et il s'en tira merveilleusement bien. Au siége de Valenciennes, il fut pris et emmené blessé dans la ville. Il y vit bientôt arriver son frère, blessé à mort. Tout malade qu'il était lui-même, il le soigna dans son agonie, et c'est en contemplant ce spectacle suprême qu'il découvrit tout ce qu'il y a de terrible dans la mort, si on ne s'y prépare pas volontaire-

ment et longtemps à l'avance. Le second frère de M. de Raynal fut tué devant Cambrai.

Le seul survivant des trois Raynal se couvrait de gloire et s'élevait en grade; mais plus il devenait célèbre, et plus il désirait plaire à Dieu par d'autres actions plus modestes et plus charitables, et en fuyant le torrent des exemples pernicieux et les périls de la vanité qui troublait quelquefois ses projets de solitude. Il cessa tout à coup d'aller à la cour, et, étant devenu brigadier-général à la retraite de l'armée, après la mort de M. de Turenne, il se retira dans sa garnison.

Il ne s'agit pas, dans ce récit, de raconter les prouesses du capitaine, mais les actions de l'homme religieux, dont les pieuses résolutions étaient souvent ébranlées par la façon incertaine dont il flottait entre Dieu et le roi, entre l'Évangile et le monde.

Il avait pris ses quartiers d'hiver (l'an 1678) en Lorraine, et il avait eu la joie de trouver dans les environs un ermite qu'il fréquentait, et dont il ambitionnait le genre de vie. Cet ermite lui disait chaque matin : « Rien ne manque à celui qui n'a » rien, rien ne trouble celui qui vit seul, rien n'est » grand comparé au salut éternel, rien n'est im» possible pour l'obtenir. »

M. de Raynal, bien convaincu de la vérité de ces paroles, se hâta d'aller terminer ses affaires de famille au château de Blaire, près duquel ses ancêtres avaient fondé jadis un couvent de Minimes. La Providence semblait l'avoir amené dans ce lieu pour y trouver l'asile qu'il cherchait.

Il alla bientôt demander à Louis XIV la permission de quitter le monde, et lui offrir ses adieux.

Le roi essaya en vain de le détourner d'un projet qui lui enlevait un officier qui avait vu vingt batailles, autant de siéges, et qui était un modèle de bravoure et de connaissances guerrières. M. de Raynal donna, comme l'avait fait saint Antoine, une grande partie de son bien aux pauvres; le reste fut consacré à des œuvres de charité, dont il se réserva la direction. Alors il ne songea plus qu'à soigner les misères humaines de son couvent, et il était plus fier de se voir aux pieds des malades qu'à la tête de sa brigade.

Il établit une apothicairerie, et il fit un jardin, qu'il cultivait lui-même, et dont il mangeait les herbes de préférence, parce qu'il les détestait et en manière d'épreuve journalière.

Quelque temps après sa retraite, Louis XIV songea au capitaine devenu ermite pour soutenir

la cause du roi Jacques, et il lui offrit le commandement d'un corps d'armée en Irlande. Mais M. de Raynal résista aux instances du roi, et passa le reste de sa vie en béatitude complète, entre la prière, l'espérance et la charité. Il logeait dans un bâtiment extérieur, et son seul plaisir mondain était de causer avec les pauvres qui passaient sur la route, et auxquels il jetait par la fenêtre sa nourriture et une partie de ses vêtements.

L'officier son ami qui a écrit cette histoire raconte comment il avait le maintien le plus noble et le plus gracieux sous son humble et grossier costume. Quand il fut vieux, affaibli, et près de sa fin, il se mit en prière, et mourut ainsi après avoir légué son meilleur habit à son ami le plus cher, de même que saint Antoine avait laissé à saint Athanase sa peau de mouton neuve.

Il avait à sa mort soixante-neuf ans, et il était entré en religion à l'âge de quarante-deux ans.

C'est donc cette histoire (aussi vraie que celle de saint Antoine et presque aussi originale) qui aurait, selon l'opinion de M. de Tracy, déterminé la vocation de son oncle, et qui l'aurait décidé à préférer la vie solitaire et méditative à la vie militaire. Cela se pourrait bien; et celui-ci y gagna de vivre

longtemps, malgré sa triste santé, tandis que son frère, sain, beau et vigoureux, trouva la mort à trente-trois ans sur un champ de bataille.

Le père Tracy a écrit plusieurs ouvrages; le plus considérable est son *Traité des devoirs de la vie chrétienne*, qui est aussi le plus intéressant pour des laïques. Ce livre a été fait, dit l'auteur, dans l'intérêt des classes moyennes, dont on ne soigne pas assez l'instruction religieuse, tandis qu'on s'occupe sans cesse des grands de la terre pour négliger les humbles, les délaissés, qui méritent cependant le plus de soins.

Cette idée appartient d'ailleurs à tous les Tracy, qui ont toujours été, depuis plusieurs générations, d'âme généreuse, courageuse, compatissante, et portés à faire le bien autant qu'ils peuvent.

Ce traité est dédié au dauphin. L'auteur dit que les traités modernes sont, en général, écrits contre les incrédules, ou contre tel ou tel vice, et que les auteurs répètent souvent les mêmes choses en ne variant que le style. Ils exposent les preuves de la religion, sans chercher à régler le cœur, ce qui cependant est la meilleure manière d'affermir la foi.

Le père Tracy a donc essayé de tracer les devoirs moraux non-seulement des grands, mais des

négociants, des artisans, des chefs d'institutions, des ouvriers, enfin de tous *ceux qui pensent*.

Ce livre est ainsi divisé :

Du devoir envers Dieu ; — du devoir envers soi-même ; — du devoir envers son pays ; — du devoir envers son prochain.

Il n'y a que la religion chrétienne, dit le père Tracy, capable d'inspirer aux missionnaires tout le dévouement qu'ils montrent pour enseigner ses vérités, en affrontant tous les dangers, en se résignant à toutes les privations.

Cette religion éclaire l'esprit du croyant, elle lui ouvre les yeux, et alors il découvre l'absurdité de l'athée qui prétend que les choses de la création pourraient exister sans une cause intelligente.

La religion a donné l'espérance, sans laquelle l'homme serait misérable. Cette vertu l'élève au-dessus de l'humanité, car elle lui donne l'intuition de la vie éternelle.

Les hommes malheureusement perdent trop de temps à s'occuper de leur santé et de leur argent, deux choses qui deviennent inutiles après la mort, laquelle détruit tout, hormis l'âme.

C'est donc de l'âme, dit le père Tracy, qu'il faudrait se préoccuper continuellement, ce qui se-

rait plus digne d'elle que la santé et les écus, biens éphémères, variables et passagers, qui se nuisent singulièrement l'un à l'autre, ainsi qu'on le peut vérifier. Chaque saint a eu quelque passion à combattre, selon la diversité de son tempérament; passion plus ou moins difficile à vaincre. L'un tenait aux biens de la terre : il les a donnés. D'autres aimaient trop les créatures d'un autre sexe : ils se sont jetés dans les bras de Jésus-Christ. D'autres étaient fiers, jaloux et colères : ils ont quitté le monde pour vivre en solitude. D'autres étaient pleins d'ambition : on les a vus devenir humbles. Tous ont combattu, tous ont vaincu et sont devenus des arbres portant de bons fruits.

Les saints donnent bien l'idée, dans leurs écrits, du bonheur qu'ils ont acquis par leur volonté. La vieillesse ne leur pesait pas comme « *l'Etna aux Romains*. » La vieillesse du chrétien sincère est réchauffée par la foi; et la récompense, pour qui sait vaincre ses mauvais désirs, est sûre et immédiate, car elle est en soi-même. Il suffit d'avoir la volonté de bien faire au lieu de se glorifier des avantages de son corps, avantages qui passent aussi vite que l'herbe verte du printemps.

Si l'homme voulait chercher à se connaître lui-

même, il serait honteux de ses faiblesses, et il apprendrait de cette manière à bien comprendre et à bien juger ses semblables.

Lorsqu'il s'élève par la pensée, lorsqu'il se distingue par de vraies vertus, il oublie les misères de sa vie, et il supporte aisément l'infortune ou l'exil.

De tous les pécheurs c'est l'avare qui est le plus éloigné de son salut, car il est le plus sourd à tous les malheurs. Il reste indifférent à la santé, au plaisir, au soleil : rien ne le touche, personne ne peut le distraire de son trésor, et la vie éternelle, sans ce trésor, ne lui offre aucun attrait. L'avarice est la seule chose qui le puisse contenter sans le rassasier, puisque l'avarice n'est jamais satisfaite.

L'avare est le plus détesté des hommes, dit le père Tracy : personne n'a rien à espérer de lui, et lui se croit digne d'être estimé parce qu'il est riche. Il faut être doux et humble de cœur, il faut tâcher d'imiter Jésus-Christ, car c'est par la bonté qu'on réussit le mieux à se faire aimer.

L'oisiveté est un défaut que le père Tracy détestait autant que son neveu. C'est une chose, dit le Théatin, qui est contre nature. Ceux qui ne font rien cherchent toujours quelque chose à faire, ce

qui prouve clairement en nous l'instinct de l'occupation. Ceux qui ne cherchent pas et qui dans le monde restent oisifs sont des hommes perdus, inutiles ou désagréables à autrui.

Le père Tracy pense qu'une heure de lecture sérieuse par jour suffit, quand on lit avec réflexion. Il faut faire suivre la lecture par la méditation. Les hommes ont à chaque instant de nouveaux motifs pour méditer. Tout sert à cela; la vie offre continuellement des nouveautés qu'il faut examiner soit pour les fuir, soit pour les imiter. L'étude est un moyen de satisfaction; et c'est par elle qu'on apprend que le hasard n'est pour rien dans la création, que la volonté de Dieu a tout fait. C'est la charité, dit l'auteur, qui amena le plus d'âmes au christianisme; l'union des chrétiens est ce qui toucha surtout les païens. Saint Pacome, soldat païen, un des pères solitaires, fut si frappé de l'accueil qu'il reçut des chrétiens, quoique inconnu et suspect, qu'il devint catholique en voyant mettre en action le précepte : d'*aimer le prochain plus que soi-même*. Tertullien, pour faire l'éloge des chrétiens, disait : « Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! »

« Le riche doit donner de l'argent; le savant doit

donner des conseils; le pauvre qui n'a rien doit consoler son frère et pleurer avec lui.

Si chacun dans sa sphère agissait ainsi, l'humanité serait aussi heureuse qu'elle peut l'être. L'envie, ce sentiment qui fait trouver du plaisir dans les malheurs d'autrui, ne devrait pas régner chez les chrétiens.

Il ne faut pas, dit le père Tracy, juger les autres légèrement; car les apparences sont peu sûres; et notre propre cœur nous est souvent aussi inconnu que celui du voisin.

Nous ne savons pas si nous serions dignes d'éloge ou de blâme dans un cas pareil. Il ne faut pas non plus juger quand on est de fâcheuse humeur; on voit alors les choses tout autrement que lorsqu'on est calme d'esprit.

Le mal-disant, dit saint Bernard, fait mal à lui-même, à l'objet de sa médisance et au confident devant lequel il médit. Ne prenez jamais pour ami un moqueur, un conteur, un rapporteur; il vous trahira pour faire rire d'autres amis.

Ne laissez pas finir une journée sans réparer une injustice.

Donnez tout votre superflu au bout de chaque mois.

Qui a deux habits, dit saint Jean-Baptiste, en doit un à qui n'en a pas.

L'aumône soulage le pénitent.

Trois choses forment la société : la parenté, le goût et la conformité d'état.

Il faut être sincère dans la moindre parole.

La probité suffit pour être estimé, tant chacun a de goût pour cette vertu.

Un mot de pure méchanceté peut causer la ruine d'un individu, et alors vous devenez responsable de son infortune.

Il faut que les nobles soient d'une justice exacte envers leurs vassaux, car ils sont les arbitres du sort de ceux qui dépendent de leur volonté.

Il faudrait que les nobles fissent travailler leurs enfants, n'importe le haut rang qu'ils tiennent dans le monde. L'habitude de l'occupation rend capable de toutes choses. Il faut citer à ses enfants les paroles de Tobie et celles de saint Louis à son fils sur son lit de mort; ces conseils sont admirables, et saint Louis est le modèle de tous les rois, parce qu'il a été de tous le plus juste et le plus sincère.

Une famille est déshonorée par un enfant qui abandonne sa famille, ou qui prend d'autres intérêts que ceux de ses parents. Un fils doit remplir

avec la plus grande fidélité la moindre volonté d'un père mourant. Ses dernières paroles sont sacrées.

Soyez obéissants et fidèles envers le souverain. Rappelez-vous que les apôtres ont parlé d'obéissance même envers les rois infidèles.

Donc soyez soumis. L'ordre est la sûreté d'un état. »

Tout ceci est un examen rapide de ce que contient le livre en question, qui est long et lourd, et tout rempli, comme on peut le voir, d'idées prises dans les œuvres des Pères de l'Église.

Mais c'est la preuve que le père Tracy les avait bien lus, et qu'il était inspiré par de beaux sentiments.

Il a de plus écrit la *Vie de saint Gaëtan de Thienne*, fondateur des Théatins;

— La *Vie de saint Bruno;*

— Des commentaires sur les œuvres de ce saint;

— Des notices pleines de recherches et de détails curieux sur les généraux de l'ordre des Chartreux, sur les saints et les prélats que cet ordre a produits;

— Exhortations aux maisons religieuses;

— Conférences sur les devoirs des prêtres;

— Notices sur tous les ouvrages portant le même titre ;

Enfin une *Histoire des Théatins* et plusieurs autres livres d'érudition religieuse.

L'oncle et le neveu, le religieux et le philosophe, ont exprimé la même pensée sur la nécessité de former sa volonté à choisir le bien, à comprimer les mauvaises inclinations. Ils sont d'accord :

Sur l'utilité d'une éducation occupée et d'habitudes réglées pour les riches ;

Sur l'utilité de l'instruction pour les pauvres ; ce qui empêcherait les désordres dans l'état civil, les vices et la misère ;

Sur les soins à prendre du bonheur d'autrui ;

Sur la satisfaction que procurent la droiture, le dévouement et la charité.

M. de Tracy s'étonnait de voir des hommes songer à l'éternité, en parler du moins comme s'ils y pensaient sérieusement, tandis que leur principale occupation était de perdre le temps, d'éparpiller les journées, de détester tout ce qui dure, de n'aimer que ce qui passe vite et d'être toujours pressés, toujours agités, comme s'ils n'avaient qu'un instant à vivre. « L'éternité ne semble pas être notre fait, » disait-il.

Le théatin eût répondu à l'idéologue que la précipitation qui règne chez les êtres humains est un instinct naturel qui les pousse vers cet avenir inconnu qu'ils semblent avoir hâte de découvrir, tout en le redoutant. Ils y sont entraînés par une puissance plus forte que leur raison, car l'éternité est le désir le plus ardent qui soit caché dans le cœur des hommes. Les plus puissants, les plus enviés, les plus satisfaits de leur destinée donneraient tout ce qu'ils possèdent pour avoir l'espérance de l'éternité.

M. de Tracy disait avec un accent d'humeur : « On m'assure que j'ai une âme éternelle; cela se » peut bien, mais je n'en sais rien. »

Voici les questions qu'il s'adressait à lui-même sur l'âme éternelle ou matérielle :

Les animaux ont-ils une âme?

— Ils produisent des effets spontanés qui ne sont causés par aucune action visible.

Les végétaux ont-ils une âme?

— Ils ont une force d'assimilation, de nutrition et de développement qui leur est propre, et qui est sans doute l'effet de leur organisation.

Les êtres les moins organisés et les plus inanimés ont-ils une âme?

— Ils tendent continuellement les uns vers les autres, et c'est ce qu'on nomme attraction universelle. Chacun de ces êtres a même, en outre, des tendances qui lui sont propres, en vertu desquelles il s'unit à certains êtres plutôt qu'à d'autres, et produit, avec ces êtres préférés, de nouveaux composés qui ont eux-mêmes de nouvelles tendances. Ces tendances, qu'on peut appeler facultés, ont certainement une cause qui nous est inconnue.

Est-ce cette cause qui est l'âme de ces êtres?

— L'âme humaine est connue aux hommes par ses effets, dit M. de Tracy, et elle consiste dans la faculté de sentir, de se ressouvenir, de juger, de vouloir et d'agir en conséquence.

Mais, quand on dit que l'âme humaine *possède* ces qualités, on la réalise, on en fait un être à part, ayant une existence qui lui est propre.

L'univers a-t-il une âme?

— Il y a une cause qui fait qu'il existe, et personne ne saurait concevoir un effet sans cause.

Cette âme universelle est une création de la pensée humaine, dit M. de Tracy, car elle est inconnue en elle-même, et on l'appelle âme. Jusqu'ici c'est très-bien; mais, si l'on croit avoir créé un être avec un mot, on donne à cet être des propriétés

sans motif, et c'est ici que commence la métaphysique, cette science qui s'exerce, dit l'auteur, sur des êtres qui n'existent pas; car les hommes pensent, et il n'y a pas en eux un être qui s'appelle pensée; ils ont des idées et des impressions, sans avoir en eux des êtres appelés idée ou impression.

M. de Tracy concluait que c'était là autant d'abstractions, c'est-à-dire d'idées abstraites de beaucoup d'autres, et cette conclusion ne le satisfaisait peut-être pas.

Il concluait aussi que la métaphysique était un abîme sans issue, où l'on tournait sur soi-même sans en pouvoir sortir. Il avait des préjugés terribles contre la métaphysique, et trouvait fort singulier qu'on en eût contre l'idéologie; tant il est vrai que l'homme le plus clairvoyant se méconnaît lui-même et se flatte dans ses œuvres plus qu'un ami trompeur ne pourrait le flatter, car tout le monde n'a pas des amis aussi sincères et aussi désagréables que ceux de Job.

La physique, dit M. de Tracy, est la science de la nature. Elle consiste dans la connaissance de ce qui existe, et, parmi ses phénomènes, les plus beaux sont ceux qui ont rapport à l'intelligence humaine. Au delà de la physique, il y a la méta-

physique, qui, au lieu d'étudier les effets et les conséquences de l'intelligence humaine, comme le faisait M. de Tracy, l'a prise d'un autre côté, et a recherché sa nature, sa destination et sa fin. Là on ne trouve pas de relation avec les êtres existant pour nous, c'est-à-dire tombant sous nos sens; on est, dit M. de Tracy, dans l'empire de la métaphysique, et cette étude est étrangère à tout ce qui est positif. Mais il n'y a pas un seul phénomène de la nature qui ne puisse être étudié sous le rapport physique et sous le rapport métaphysique. On peut se borner à en observer les circonstances et les relations avec tous les autres, et on peut chercher à en deviner les causes et les rapports avec un autre monde. La physique, disait M. de Tracy, est la connaissance des choses naturelles, et l'autre des choses surnaturelles. L'une renferme l'étude de ce qui existe, l'autre de ce qui n'est pas prouvé. On devrait appeler celle-ci l'*anti-physique*, car elle est le produit de suppositions sans certitude, fruit du trop grand usage de l'imagination.

Tous les goûts sont dans tous les esprits, et cette variété, qui déplaisait à M. de Tracy, est ce qui donne tant d'agrément et d'imprévu à la société humaine. Les uns traitent la métaphysique

de brouillard, les autres trouvent le brouillard dans l'idéologie. On pourrait dire que la métaphysique n'embrouille ni n'éclaircit les questions; mais qu'elle fait naître de fort belles idées. Elle est entre la vérité et la fable; elle est dans la nature comme les songes. Les songes sont la pensée d'un homme endormi; la métaphysique est le rêve d'un homme éveillé. M. de Tracy, pour s'assurer de l'exactitude de ses idées, examinait soigneusement tous les sentiments et même tous les mots pour se rendre compte de la clarté de ce qu'il écrivait. Il a dit de la morale qu'elle consistait dans la connaissance de la conduite à tenir et des habitudes à contracter pour notre plus grand bien. La morale vient de Dieu; elle est la même pour tous les hommes, puisqu'il n'y a qu'une manière d'avoir raison et qu'il y en a mille de se tromper. Tous les hommes, en effet, s'accordent pour détester certains crimes et regarder certaines vertus comme exemplaires. Mais, dit M. de Tracy, c'est là reconnaître les idées innées sans s'en apercevoir, et il n'est pas plus vrai que les hommes savent tous la morale qu'il n'est vrai qu'ils savent tous l'astronomie. Tous les hommes ont la conscience de ne pas se jeter dans le danger, de chercher leur bien-être, mais

il n'est pas vrai que les hommes aient en eux ce qu'ils appellent la morale; et, quand on dit les hommes, il faut apparemment excepter les enfants, qui n'ont pas encore leur raison, et les idiots, qui ne l'auront jamais. Ce raisonnement prouvait à l'auteur que les hommes apprenaient tout ce qu'ils savaient, ce qui serait inutile s'ils avaient les idées innées. Il pensait que la morale est comme toutes les autres connaissances qui viennent par l'étude, par la réflexion. Mais, dit M. de Tracy, la morale est la moins avancée; car, malgré l'instinct machinal le plus impérieux, il existe des nations qui tuent leurs enfants ou qui les vendent, et les sauvages tuent leurs pères.

Les motifs ne font rien à cette diversité d'opinions, et il est constant que la plupart des hommes n'ont pas le vrai sentiment de leur véritable devoir dans beaucoup de circonstances. La vérité échappe donc souvent en morale, parce que l'homme est pour lui-même, de tous les êtres, le plus difficile à connaître, et qu'il lui est plus facile de découvrir les secrets de toutes les sciences et de se faire une idée de toute la création que de découvrir le mystère de sa propre nature. Plus l'organisation est parfaite, plus l'esprit est capable de combinai-

sons; plus les connaissances sont variées, plus les sentiments sont nombreux. La morale, selon M. de Tracy, est une science dans la théorie et un art dans la pratique. C'est la science du bonheur et l'art d'y parvenir.

Il trouvait celui qui se vantait de savoir la morale tout naturellement, aussi ridicule que tel autre qui déclarerait savoir la chimie sans l'avoir jamais étudiée.

Il faut regarder la morale, dit l'auteur, comme une science fondée sur l'observation de l'homme, et elle est la source de ses véritables intérêts, *mais elle n'est pas un sentiment machinal.*

Dépend-il de nous de nous donner des sensations? dit M. de Tracy à propos du mérite et du démérite des actions.

A cela il répond non, car ce n'est pas nous qui nous sommes donné nos sens, ni qui sommes cause de l'existence des êtres qui nous entourent.

Si nos idées viennent de nos sensations, nous ne sommes pas plus maîtres de nous donner des idées que des sensations. Nous ne pouvons nous faire l'idée d'un être qui n'existe pas qu'en le composant de différentes qualités tirées des êtres qui existent, et nous ne pouvons lui attribuer une pro-

priété qui ne serait relative à aucun de nos sens, car nous ne saurions imaginer un sens nouveau.

Donc, dit M. de Tracy, il nous est impossible de nier que nous sommes faits de façon que nous ne pouvons réagir sur nos impressions que par une opération que nous appelons juger, et nous ne pouvons pas même imaginer une autre manière de les apprécier. L'homme est fait de telle sorte que telle impression lui est agréable et telle autre désagréable. Il ne dépend pas de lui de rien changer à cela.

Si nos jugements sont obligés et forcés, nos volontés, qui suivent nos jugements justes ou faux, le sont aussi. Il nous est impossible de ne pas vouloir en conséquence de ce que nous avons jugé, de ne pas désirer telle ou telle chose, à moins qu'une raison plus forte ne nous fasse désirer le contraire. C'est qu'alors cette raison plus forte nous fait porter un jugement opposé au premier; et, dans ce cas, c'est toujours le jugement que la volonté suit.

Mais, si nos volontés ne dépendent pas de nous, si elles naissent en nous forcément, que devient le mérite et le démérite dans nos sentiments et dans nos actions? Si cela est, cela est bien triste, dit M. de Tracy.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un véritable mérite dans nos déterminations quand elles sont bonnes et dans les actions qu'elles produisent, et que les unes et les autres sont un démérite réel dans le cas contraire.

Mais il ne faut pas rester dans des idées vagues, dit M. de Tracy, parce que les idées vagues deviennent facilement des idées fausses.

Il ne dépend pas de nous d'être beaux ou habiles; il y a cependant un mérite à posséder ces qualités : il y a, par conséquent, un plus grand mérite à être animé d'intentions généreuses; et il faut savoir gré à l'individu qui possède ces dernières qualités, parce qu'elles sont utiles à tous, au lieu que les premières ne rapportent qu'à lui-même; et c'est ce que nous faisons par un instinct naturel qui, en dépit de cent préjugés, nous porte à aimer davantage ce qui est bon que ce qui est beau, parce que ce qui est bon a en soi le moyen de faire le bien.

Mais, dira-t-on, si la volonté suit nécessairement les conditions prédisposantes comme toute autre chose, pourquoi attacher tant d'importance au mal qu'on peut nous faire volontairement ou involontairement ?

Parce que l'intention est une chose très-distincte du fait; c'est une chose permanente, et l'autre n'est que passagère. Si un homme a voulu tuer un autre homme, celui-ci a le droit de le détester, quoiqu'il n'ait pas réussi. Si un homme en blesse un autre en tombant sur lui par hasard d'une fenêtre voisine, il n'en résulte entre eux aucun motif de haine, et même ces hommes pourront se lier d'amitié par suite de cet accident.

On n'en veut pas aux fous du mal qu'ils font aux autres, car ils trouvent plaisir à s'en faire à eux-mêmes. Il en est de même des enfants et des gens ivres.

Il semble bien juste de préférer un oiseau à un crapaud, bien qu'il n'ait pas dépendu de ces animaux de naître d'une autre espèce.

Il demeure prouvé pour moi, dit M. de Tracy, que, bien que les inclinations des hommes soient en eux les effets nécessaires des causes qui les font naître et les développent, nous avons beaucoup de motifs de leur accorder ou de leur refuser notre estime, suivant que leurs actions sont bonnes ou mauvaises. Mais si les hommes ne peuvent pas s'empêcher d'être coupables, par quelle raison doit-on les punir?

La punition est très-différente de la vengeance, et on ne punit pas un criminel pour donner le plaisir de le voir souffrir à ceux qu'il a fait souffrir; ce serait un motif cruel et fort bête. La punition est juste quand elle est utile, et elle a pour but de produire trois effets, savoir : retrancher un méchant de la société, s'il est convaincu d'être incorrigible et de plus en plus dangereux pour elle; le corriger si on conserve l'espérance de l'améliorer; enfin empêcher que le mauvais exemple qu'il a donné ne soit suivi par d'autres hommes faibles.

On dira peut-être, ajoute M. de Tracy, que je justifie la justice humaine et les peines temporelles, et que je ne m'occupe pas de la justice divine et des peines de l'autre vie. Mais je ne parle ici que suivant les lumières naturelles, et je pense qu'un homme sincère et raisonnable ne doit rien affirmer sur les volontés de Dieu, dont il ne sait rien.

« Il faut croire ce qui est révélé, mais il faut » renoncer à le rendre conforme à notre pauvre » raison. »

Si l'auteur de ces dernières lignes, écrites peu d'années avant sa mort, avait étudié les œuvres

des Pères, il eût pu citer plus d'un passage de leurs écrits à l'appui de son assertion.

M. de Tracy a dit de l'honneur que c'était le besoin d'être content de soi, d'être estimable à ses propres yeux. C'est comme la conscience, avec le désir de plus de paraître estimable aux yeux des autres. L'homme d'honneur n'hésitera pas à faire son devoir au risque d'être blâmé; il attendra avec patience l'avenir incertain d'une lente justice ou saura même s'en passer. Ce sentiment est fondé sur la justesse du jugement qui fait voir qu'il vaut mieux être que paraître. L'honneur est une qualité utile à la société, en faisant naître l'estime et la confiance générale; elle est d'un grand exemple aux autres, et agréable à l'individu en lui donnant la paix de l'âme.

La vanité est le contraire de l'honneur, en ce sens que l'essentiel pour l'homme vaniteux n'est pas d'être, mais de paraître. La vanité est l'effet ou la cause de la fausseté de l'esprit. L'homme vain se consolera facilement de n'avoir aucune bonne qualité, pourvu qu'on les lui croie toutes. La belle devise de l'homme d'honneur : *Fais ce que dois, advienne que pourra*, ne sera jamais celle de l'homme vaniteux.

Godwin, dans son beau roman de Caleb, a profondément développé ce mauvais sentiment dans son héros, qui, de degré en degré, devient un scélérat pour n'avoir pas voulu être convaincu d'un tort qui blessait sa vanité. L'homme vain, dit M. de Tracy, déteste les gens de mérite, car il est jaloux de toute supériorité, et il la fuit pour chercher des flatteurs. Il déteste aussi l'égalité, qui est une si grande source de biens et de plaisirs pour un homme sensé.

La vanité a des conséquences encore plus odieuses dans un État que dans un individu. Elle est la cause des maux et souvent des guerres d'une nation, elle peut la faire tomber dans les mains d'un tyran ambitieux. Avec la vanité, l'alliance du pouvoir et de la liberté est impossible, car la vanité hait la vérité; or la vérité, on le sait, était qualifiée de bon sens par M. de Tracy, et le bon sens était nécessaire à son bonheur. Voilà pourquoi il se roidissait contre les choses impossibles à comprendre à l'aide du bon sens. Il les mettait de côté, il passait outre sans vouloir les examiner ni les interpréter comme il faisait pour les difficultés d'un autre genre, philosophiques ou scientifiques.

Mais il régnait une méthode si parfaite dans les erreurs de M. de Tracy et tant d'harmonie dans ses préjugés, qu'on les lui pardonne. Il a fait une analyse passionnée contre certains ouvrages du philosophe Kant. Lorsqu'on lit cette critique, on a le désir de critiquer l'analyse. Comment se fait-il que M. de Tracy, qui creusait tout, qui comparait tout, ne se soit pas aperçu que Kant, qu'il traite si dédaigneusement, a souvent dit les mêmes choses que Condillac, qui possédait toute son estime? L'aversion de l'idéologue pour toute espèce de rêverie l'emportait ici sur son équité naturelle.

Selon lui, ce qui est juste et vrai ne peut être que simple et clair, et voilà pourquoi il a dit que la *Raison pure*, que la *Connaissance pure* ne sont que de pures niaiseries; que l'emploi des idées abstraites, dont on fait des êtres réels, fausse l'esprit; que la raison pure, qui consiste à tirer de son propre fonds des conceptions et des principes indépendants de la sensibilité et de l'entendement, croule par la base; que c'est une erreur de croire que des idées générales nous donnent des moyens de juger les idées particulières; car c'est précisément le contraire qui est le vrai.

Dire que le temps et l'espace sont des formes dont notre cognition revêt les phénomènes et non les attributs des choses en elles-mêmes, c'est dire des absurdités ou en faire dire à Kant, que les étrangers expliquent différemment les uns des autres; résultat ordinaire de l'obscur.

Locke a dit : *Le temps est la durée mesurée*, et M. de Tracy pense que c'est là tout dire.

Existe-t-il dans notre intelligence des idées innées produites autrement que par le raisonnement?

Non, a dit M. de Tracy.

Kant assure que l'absolu ne peut être connu par l'homme.

Condillac conclut de même. On ne sait le tout de rien, disent-ils; on ne sait rien du tout quand on divague, ajoute M. de Tracy.

Le parallèle entre Condillac et Kant est facile à établir et pourrait remplir un volume.

Condillac dit : « Le ciel et la terre n'ont de magnificence que parce que l'homme y répand ses propres sensations. »

Kant dit : « Quand nous élevons par la pensée notre sujet pensant, nous voyons s'évanouir toutes les relations des objets qui n'existent

» point en eux-mêmes, mais seulement en nous. »

Condillac dit : « Point d'idées qui ne soient ac-
» quises ; les premières viennent des sens, les au-
» tres sont dues à l'expérience, et se multiplient
» par la réflexion. »

Kant avoue que les connaissances réelles tirent leur origine d'une source commune, qui est la sensibilité réunie à l'intellect.

Kant et Condillac adoptent également une double source de connaissances : les sensations et les opérations de l'âme.

Ils s'accordent de même pour dire : « Pas de
» connaissances avant l'expérience. »

Kant dit : « Jamais la notion de substance ne
» se formerait dans notre esprit si nous n'avions
» reçu des sensations externes. »

Condillac dit : « Les sensations et les opérations
» de l'âme sont les matériaux de toutes nos con-
» naissances. »

Kant et Condillac s'accordent encore pour nier la possibilité des choses en elles-mêmes.

Condillac et Kant reconnaissent tous deux l'impossibilité d'une physiologie rationnelle.

Condillac et Kant pensent de même sur l'idéalité de l'espace et du temps.

Condillac avoue qu'il ne sait ce qu'est l'étendue ni la durée en elles-mêmes.

Kant dit qu'on ne peut parler de l'étendue que du point de vue de l'homme.

Il dit encore que c'est l'entendement qui forme les matériaux que les sens lui fournissent.

Condillac parle d'un ordre de nos sensations qui nous fait sortir hors de nous, mais il n'en cherche pas l'origine comme l'a fait Kant, etc.

L'espace est-il vide sur notre planète?

Voici l'opinion de M. de Tracy sur l'espace. Il est prouvé en physique que, dans les corps, même les plus denses, il y a plus d'espace appelé vide que d'espace rempli par les parties solides dont ils sont composés.

Mais cet espace, considéré comme vide, peut être rempli par une autre matière plus déliée et moins perceptible à nos sens.

Il est vraisemblable, d'après certaines remarques et certaines expériences sur les fluides, sur l'air, sur la lumière, qu'il n'y a point de vide parfait dans tout ce que nous connaissons.

Cependant ces matières elles-mêmes sont compressibles et susceptibles de se resserrer.

Il faut donc qu'il y ait entre leurs parties des

espaces vides que ces parties puissent occuper sans rien déplacer.

Il faut, pour que les phénomènes dont nous sommes témoins s'exécutent, il faut que cette atmosphère bornée puisse, suivant le cas, s'étendre aux dépens de ce qui l'entoure; et pour cela ce qui l'entoure doit être de l'espace vide, sans quoi la difficulté n'est que reculée. On peut croire à cet espace vide, puisque les mouvements des corps célestes que nous calculons s'y opèrent comme s'ils n'éprouvaient aucune résistance. Or, toute matière à nous connue est plus ou moins résistante; cet espace est donc vide? Il est au moins occupé par la lumière, puisque celle du soleil et des étoiles arrive jusqu'à nous. Mais qu'est-ce que la lumière?

Newton lui-même déclare qu'il ignore si la lumière est de la matière ou non.

M. de Tracy pense qu'au delà de notre atmosphère l'espace est vide.

Néanmoins on prétend prouver, par des raisons tirées de la métaphysique, qu'il ne peut y avoir d'espace complétement vide. Il serait singulier que les raisonnements, qui doivent toujours partir des faits, pussent prouver qu'un fait qui est ne peut pas être.

Nous apprenons le mouvement par l'étendue, et l'étendue par le mouvement.

Tout ce que nous savons, dit M. de Tracy, nous le savons parce que nous avons la faculté de nous remuer, et notre existence consiste à sentir. Nous ne savons rien autre chose. Tant que nous ne rencontrons rien, nous pouvons nous mouvoir, et, quand nous rencontrons quelque chose, nous sommes arrêtés contre notre volonté. Cet espace vide que nous traversons librement est-il étendu? Oui, puisqu'il nous faut faire du mouvement pour le traverser. Mais s'ensuit-il qu'il est un être? Non, car nous le traversons parce qu'il n'est rien. Avoir la propriété de ne pas résister n'est qu'une propriété négative, qui exclut la possibilité d'en avoir une autre.

Cela se réduit à dire que le néant est un être pour nous, puisque nous le traversons librement. C'est une bizarre manière de s'exprimer, comme il y en a tant d'autres.

Quand l'espace n'est plus vide, il n'est plus l'espace, dit M. de Tracy; et si Voltaire avait pris garde à cela, il n'aurait pas été si étonné que Newton crût qu'on pouvait expliquer la création en disant que Dieu, par un acte de sa volonté et

de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable.

Si Newton a cru, par ces mots, nous avoir appris comment la création s'est faite et a pu se faire, il s'est bien trompé, disait M. de Tracy; mais il a fort bien exprimé en quoi elle consiste; c'est à faire sortir les corps du néant, à mettre quelque chose où il n'y avait rien.

Newton a très-bien prouvé contre Descartes, par l'examen des lois du mouvement et des révolutions célestes, qu'il faut qu'il y ait du vide dans la nature, et que la qualité essentielle des corps n'est pas d'être étendue, mais d'être résistante.

M. de Tracy pensait qu'il aurait pu prouver la même chose par l'examen attentif des facultés intellectuelles et de la manière dont elles apprennent aux hommes l'existence de ce qui les met en jeu. S'il était arrivé à ces vérités par ce second moyen, dit M. de Tracy, ce grand homme, qui a compris et montré que l'espace est vide et qu'il n'est rien, n'aurait pas imaginé ensuite de regarder cet espace comme le sanctuaire de Dieu. Le vide, le néant, être l'organe extérieur de Dieu! M. de Tracy trouvait la chose inconcevable, et prétendait que Newton avait été conduit à cette conclu-

sion par la manie d'imaginer ce qu'on ne sait pas, et d'expliquer ce qui est caché.

En somme, malgré cette idée de Newton, M. de Tracy lui savait gré d'avoir dit que l'espace est vide quand les faits montrent qu'il l'est; et il blâmait la singulière prévention de Descartes et de Leibnitz qui ont prononcé que le vide est impossible. On apprend par le mouvement qu'il existe des corps, lesquels sont plus ou moins grands, plus ou moins nombreux; et on part de cette base pour dire qu'il y en a partout, qu'il n'y a pas d'intervalle entre eux, et qu'il faut qu'ils se touchent et qu'ils soient sans bornes, parce qu'il a plu à des hommes éminents d'appeler l'espace une substance étendue.

M. de Tracy aimerait autant qu'en appelant l'eau une substance terrestre, on prétendît avoir prouvé que, parce qu'il y a des îles, il ne peut y avoir de mers. Il répondrait que, s'il n'y avait pas de mers, il ne pourrait pas y avoir d'îles. S'il n'y avait pas d'étendue vide, Dieu n'aurait su où placer les corps étendus.

M. de Tracy demandait ce que l'idée de vide, de néant, avait de si contraire à la raison? Il ne le

concevait pas, et avouait que ce n'était pas le néant qui le surprenait, que c'étaient les êtres.

Il s'étonnait aussi de ce que Voltaire, tout en admettant le vide, avait l'air d'en être effrayé, car il a dit : « Oserons-nous croire que l'espace infini existe ? »

M. de Tracy déclare que l'espace vide n'est point un être; qu'il n'est ni fini, ni infini; qu'il n'existe pas, qu'il est la négation de l'être, et voilà tout.

On voit, par ce qu'on vient de lire, que M. de Tracy est plus avancé que le critique; mais tous deux sont dépassés (dans un certain genre d'idées) par l'idéaliste qui dit « Je comprends tout », et qui s'explique d'une manière souvent incompréhensible. Tandis que Condillac avoue que telle chose existe, mais qu'il ne sait ce qu'elle est, M. de Tracy pense que les choses sont obscures parce que les hommes ne savent pas se rendre compte de la manière dont ils apprennent à connaître leur existence et celle de tout ce qui existe par rapport à eux. C'est, dit-il, cette ignorance qui jette les hommes dans de grandes erreurs et embrouille toutes leurs idées.

M. de Tracy a fait un traité sur l'*amour*, qui a

été traduit en italien et imprimé en Italie il y a trente-cinq ans.

L'amour, dit M. de Tracy, absorbe toute la puissance de l'individu; il est la plus précieuse de nos affections, et son plus ou moins d'énergie a la plus grande influence sur le caractère et le tempérament. C'est un besoin physique et c'est une passion.

Il nous donne la conscience de toutes nos facultés; il nous exalte; il vit de préférence par la beauté, et n'est pas toujours déterminé par elle. Le plaisir d'aimer et d'être aimé y a plus de part que celui de jouir; la preuve en est que la jouissance facile est sans saveur, parce qu'elle est dénuée de sentiment.

L'amour est plus profond à proportion que les idées sont plus étendues et les sentiments plus délicats et plus fins. C'est la perfection de l'amitié, c'est le complément de notre organisation, c'est le chef-d'œuvre de notre être.

L'amour, dit M. de Tracy, est impossible à décrire; car on ne réfléchit pas à sa puissance quand on la sent, et, quand on y réfléchit, on ne la sent plus. C'est l'extrême bien; et, ainsi que l'extrême mal, il détruirait bientôt notre existence s'il était

durable dans toute sa première énergie. Tous deux saisissent fortement notre imagination, qui est agrandie par eux.

L'amour, suivant M. de Tracy, est presque l'unique affaire des femmes et leur seul intérêt. A défaut de force, plaire est leur moyen d'agir : c'est le sentiment dont elles ont le plus besoin, et elles savent aimer avec plus de délicatesse que les hommes.

Le mariage, qui devrait être la convention la plus libre et la plus gaie de toutes, est devenu un triste esclavage.

Les hommes du Nord laissent la liberté aux filles, et sont peu jaloux des femmes; les Orientaux les assassinent pour le plus léger soupçon. Chaque maison, dit M. de Tracy, est une prison où dort et s'ennuie un tyran inutile; il fait faire des eunuques pour garder ses femmes, comme ailleurs on en fait pour chanter dans les églises.

Chez les anciens Grecs, le mariage était respecté, les femmes vivaient retirées; mais leur vertu devint triste, et les hommes n'y trouvèrent plus d'agrément. Alors ils cherchèrent l'amitié, qu'ils divinisèrent, et ils inventèrent l'amour platonique. La société des courtisanes, belles, spi-

rituelles, douées de talents et d'un esprit cultivé, fut recherchée à cause de leur facilité et de leur caractère gai et aimable. Mais une courtisane pouvait s'acheter; et ce n'était pas là le véritable amour. Il manque à ce genre d'attachement une condition essentielle au bonheur : c'est l'intérêt de famille; car c'est ce sentiment, puisé dans notre nature, qui fortifie et perpétue tous les autres, qui forme une union plus intime, qui, dans le bel âge, rend la passion plus touchante en lui donnant de nouveaux sujets de s'exercer et de se développer, qui la remplace par les plus douces habitudes, quand elle n'est plus de saison, améliore ceux qu'il anime, les rattache, et fait de la vieillesse, destinée à être si triste, le soir d'un beau jour, pendant lequel on se prépare à s'endormir, sans regret, en se voyant renaître. Il fait plus encore : quand un malheur trop commun sépare, par la mort, deux êtres qui s'aimaient, il fait retrouver à celui qui survit de grandes consolations dans les objets de leur affection commune. Ce n'est donc que dans un bon ménage que se trouvent réunis tous les biens de l'amour.

M. de Tracy pense qu'il ne faut pas chercher l'amour chez les Romains, qui, toujours sombres

et superstitieux, passèrent du plus grossier rigorisme à la plus extrême licence. Il ne faut pas le chercher davantage au moyen âge: car l'amour vrai ne peut exister sans délicatesse et sans égalité.

Quand les lumières ont commencé à renaître, on s'est familiarisé avec les femmes, et les deux sexes y ont gagné.

A présent, dit M. de Tracy, les femmes sont à peu près ce qu'elles doivent être, d'aimables compagnes, des amies tendres et dévouées. Il existe plus de bonheur et de vraie vertu.

Néanmoins l'amour est encore trop étranger au mariage; et les comédies sont, à cet égard, une image très-fausse de la société. On n'y songe qu'à l'amour et on n'y parle que de mariage. On trouve les amants de comédie indécents s'ils ne se marient pas, et ceux de tragédie méprisables s'ils ne se tuent point. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent ordinairement, et les mœurs théâtrales faussent l'esprit.

M. de Tracy n'était pas de l'avis de Buffon, qui pense qu'il n'y a que de la vanité dans le moral de l'amour, et qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon, que le reste n'en vaut rien,

et que le sort des animaux, sous ce rapport, est supérieur au nôtre.

C'est méconnaître le cœur humain, c'est calomnier les animaux, les insectes même et les oiseaux surtout, qui sont, ainsi que nous, susceptibles de sentiments, de combinaisons, de jalousie, de préférence, de gratitude, de souvenir et d'autres affections morales, que Buffon, ce grand naturaliste si sec, regardait comme si funestes, et que M. de Tracy n'étudiait que chez ses semblables.

Il s'étonnait de voir des philosophes vanter l'amitié jusqu'à l'excès, et se croire obligés de professer le mépris pour l'amour, le regardant comme une passion brutale.

Ce qui est réellement philosophique, dit-il, c'est de reconnaître que nous devons tout notre bonheur, et certainement notre existence, au penchant de l'amour et à notre goût pour la sympathie.

L'amour est le premier germe de nos passions bienveillantes, et développe nos vertus.

L'amour fait naître les plus belles idées dans la tête des hommes de tous les pays.

L'amour a été l'objet de toutes les lois les plus absurdes, les plus barbares.

L'amour n'exige pas les avantages extérieurs qui souvent le font naître.

On a remarqué que les femmes peu jolies sont plus longtemps aimées que les belles, qui inspirent des désirs bientôt remplacés par l'ennui, car l'extrême beauté est souvent accompagnée d'égoïsme.

M. de Tracy pense qu'il y a plus d'erreurs dans nos institutions que dans nos cœurs, et que c'est à cause des lois établies qu'on se plaint que l'amour et l'hymen sont deux frères désunis. Si on avait mieux réfléchi, dit-il, ce serait au service de l'hymen et non pas à celui de l'amour que l'on aurait mis Mercure, car le dieu des marchands devrait être aux ordres de l'hymen, qui est trop souvent un marché. La nature est toujours du parti de l'amour, comme le mariage est toujours le protégé des législateurs.

L'auteur pense que les filles à marier devraient jouir de la liberté de choisir pour elles-mêmes, car elles sont propriétaires de leur personne; mais il faudrait s'occuper de leur raison, leur donner le goût de l'étude par exemple, et celui de la maison paternelle, où elles trouveraient de quoi employer leur temps par des occupations variées.

Ce sont les hommes et les femmes occupés de sentiments tendres et élevés qui se plaisent le plus dans la vie retirée, et ceux qui courent le monde en désœuvrés sont bien ridicules. L'habitude de la vie errante est surtout prise par les femmes oisives qui ne sont plus propres à rien après la première jeunesse. C'est l'ennui, c'est la vanité, c'est la sécheresse du cœur et le vide de l'esprit qui poussent les gens du monde ainsi hors de chez eux.

Il faut donner aux jeunes gens le goût des bonnes mœurs et les laisser fréquenter la société des jeunes filles. « Il faudrait, » dit M. de Tracy, « at-
» tacher moins d'importance aux faiblesses des
» jeunes gens. On dira que je prêche le liberti-
» nage, et je répondrai qu'on me dirait la même
» chose en Turquie, si je disais qu'une femme
» peut montrer le bout de son nez sans être in-
» fâme et perdue; ou en Chine, si je parlais con-
» tre l'usage de casser les pieds des femmes pour
» les empêcher de marcher. Il faudrait pouvoir
» dire partout que tout ce qui ne nuit à personne
» est indifférent. »

Il faut des circonstances rares et des caractères plus rares encore pour éprouver et inspirer une

grande passion qui fait le destin de la vie et qui, le plus souvent, l'abrége ou l'empoisonne.

Ce ne sont pas de jeunes femmes galantes cherchant l'admiration, cherchant les aventures et toujours prêtes à rire de celles de leurs rivales, qui inspirent ces longues, ces profondes passions que ressentent seuls les hommes doués de qualités estimables, restés sérieux au milieu de la frivolité.

Si une fille est séduite par ses sens, on peut croire qu'elle sera souvent entraînée vers d'autres tentations.

Si elle se laisse aller pour échapper à la misère, c'est une infortunée qu'il faut plaindre.

Si elle est séduite par l'argent, les magnificences, on peut croire qu'elle a une âme vile.

Si elle est séduite par son cœur, par son esprit, par sa confiance, c'est une âme tendre, généreuse, c'est peut-être un très-beau caractère. Ceux-là acquièrent bien lentement l'expérience.

Pourquoi, dit M. de Tracy, trouver si coupable une fille qui a succombé? Un intrigant n'est pas perdu pour faire pis que cela; tant l'inégalité entre la condition des hommes et des femmes est encore grande.

Pourquoi nous, qui sommes, dit-on, tous plus ou moins philosophes, trouvons-nous ces injustices toutes simples? On n'en peut tirer une seule raison prise dans la justice; et la justice semble, dans tous les pays du monde, avoir le moins d'indulgence pour le plus irrésistible de tous nos penchants.

Les brillants avantages des femmes sont fragiles et passagers. Le moindre accident les altère, et le temps les détruit rapidement. Elles n'ont, pour ainsi dire, qu'un moment à être dans tout leur éclat; et il faut, dit-on, qu'elles se hâtent d'en profiter. C'est ce qui les empêche d'atteindre à tout le développement de leurs facultés morales et intellectuelles. Le monde, au lieu de les entourer d'indulgence, transforme en fautes graves les fautes légères, et le résultat de cette absurdité est de faire des femmes ce qu'on voit : des automates ou des êtres dissimulés, profondément révoltés de l'injustice, et qui attendent le moment où leurs fautes feront plus de tort aux autres qu'à elles-mêmes. Une fille rusée fera toujours une femme perfide.

En dédommagement de leur faiblesse, les femmes ont reçu de la nature ou de la nécessité une

sagacité précoce, un grand talent d'observation et un tact délicat qui leur fait acquérir de l'expérience plus vite que les hommes, ou du moins en tirer plus de résultats.

Ce ne sont pas les novices qui inspirent les longues passions, et ce n'est pas la beauté qui est le plus précieux des avantages pour une femme, ce sont leurs qualités morales qui fixent auprès d'elles et qui les font aimer réellement. Mais ces qualités morales ne se développent qu'avec le temps, et ce n'est qu'alors aussi qu'elles sont capables d'apprécier un sentiment profond et de le payer de retour. Ainsi, dussent leurs charmes avoir perdu un peu de leur éclat, elles gagneraient beaucoup à ne pas précipiter leurs choix, à donner un peu d'essor à leur esprit, à leur cœur; mais cela est impossible, tant que le préjugé qui rend funestes leurs moindres fautes régnera dans toute sa force.

Si l'on ne savait pas, dit M. de Tracy, que les législateurs ont un grand désir de rendre le lien conjugal respectable, on croirait qu'ils n'ont eu d'autre projet que de le rendre désagréable.

Ne voulant pas le divorce, ils ont permis la sé-

paration de corps, toujours demandée par les femmes, car les maris infidèles se séparent de fait et prennent leur liberté sans avoir besoin d'un jugement; ou si, par intérêt ou par méchanceté, ils le désirent, ils savent bien forcer leurs pauvres femmes à le demander.

Il faut alors qu'elles se soumettent à de longues plaidoiries et qu'elles prouvent qu'elles ont été battues, ce qui n'est pas toujours aisé à prouver, car les maris ne prennent pas ordinairement des témoins pour cela.

On peut au surplus se détester sans se battre chez les gens bien élevés, et on peut se battre sans se détester chez les gens grossiers. Si la femme perd sa cause, elle retombe aux mains de son tyran irrité; si elle gagne, elle a seulement obtenu un peu de repos, à condition de rester à jamais dans l'isolement. Trop heureuse si son mari ne conserve pas sur sa conduite un contrôle et une surveillance dont il cherche à se servir pour la tourmenter.

M. de Tracy pense que le divorce est le seul remède contre les chagrins de deux êtres enchaînés l'un à l'autre, souvent contre leur gré.

On a pu commencer par s'applaudir d'une chose dont on finit par se repentir; et quiconque a jamais pensé à l'instabilité des choses humaines, aux variations de nos goûts, de nos caractères et de nos manières, suivant les âges, les circonstances et les événements, ne mettra pas en doute qu'il ne puisse s'opérer dans les êtres les plus estimables des changements dont il ne faudrait pas les rendre victimes à perpétuité.

En même temps, dit M. de Tracy, quiconque aura réfléchi sur la puissance de nos habitudes et sur le peu de penchant que les hommes ont à prendre un parti violent, à moins d'une extrême nécessité, ne craindra pas que ce remède salutaire, mais très-pénible, soit employé légèrement.

Les amateurs de despotisme, dit l'auteur, croient que le divorce pourrait apporter un peu d'esprit de liberté dans les mœurs. Les pères ambitieux et les mères intrigantes y voient l'écueil où vont se briser leurs combinaisons intéressées. Les maris farouches verraient leurs victimes leur échapper; et les femmes impérieuses et galantes se donnent l'air grave en traitant le divorce de chose immorale. D'autres, dont les amants se croient adorés,

seraient très-fâchées de changer de maris, tout en se disant victimes.

Une femme aussi distinguée par sa profonde sensibilité que par ses lumières, dit M. de Tracy, et douée d'un caractère très-noble et plein de sincérité [1], prétendait que, si dans le monde les hommes se refusaient les bassesses inutiles, et les femmes les amants dont elles ne se souciaient guère, la société serait déjà prodigieusement réformée, et que le divorce avait produit beaucoup de réconciliations et n'avait causé aucune rupture qui ne fût préparée d'avance.

L'amour, dit M. de Tracy, est le plus doux de tous nos penchants, et le mariage est l'acte le plus important de la vie. Il est le lien qui perpétue l'espèce et fonde la société, car elle n'est point composée d'individus isolés. Un homme et une femme pris séparément ne sont pas un tout complet, ils n'en sont que des fractions. C'est le ménage qui est le véritable élément de la société, à peu près comme dans la grammaire où les propositions sont les vrais éléments du discours, et où les mots, pris séparément, n'ont aucune valeur par eux-mêmes.

[1] La comtesse de Tessé.

« C'est de l'état du ménage que dépend le sort » de la race humaine. On ne saurait trop y ré» fléchir. »

Il est triste de voir le traité de *l'Amour* finir par la nécessité du divorce.

On pourrait répondre au principal argument de M. de Tracy en faveur du divorce : « La nécessité » de délivrer deux êtres d'un esclavage qui a bien » commencé et qui finit mal, parce que le temps » et les événements amènent d'autres idées et » changent le caractère, » etc., on pourrait répondre à cet argument que les mêmes raisons existent pour le contraire, c'est-à-dire qu'un mariage commençant mal peut bien finir à cause de ces mêmes changements amenés par le temps; et comme la suite d'un mariage dure plus longtemps que le commencement, et qu'on est plus longtemps vieux que jeune, c'est à la fin du mariage surtout qu'il faudrait songer, alors que les enfants, devenus grands, ont plus besoin de l'union de la famille.

L'indulgence d'un côté, le repentir de l'autre ont amené de longs jours de sérénité et de bonheur dans des ménages dont le début avait été plein d'orages.

Si le divorce est surtout bon pour réconcilier les individus, la patience vaut infiniment mieux.

C'est plus beau et plus simple.

M. de Tracy aimait la société des femmes, et savait s'en faire aimer. L'abus de la raison ne l'avait pas desséché, et son cœur lui échappait dès qu'il s'agissait des femmes; il disait que celles qui ont de l'esprit savaient bien mieux aimer que les autres, et qu'on les aimait toujours. Il se plaisait à répéter que leur intimité était ce qu'il existait de plus doux, de plus charmant, de plus utile sous le ciel; il s'intéressait même à leur toilette, et prétendait qu'on les voyait à l'envers, à cause de la mode qui cachait la poitrine et montrait le dos. Il détestait les manches croquantes et gigantesques de 1830, invention la plus contraire à la grâce féminine, de toutes les inventions qu'il avait vues se succéder depuis près d'un siècle. M. de Tracy ne goûtait pas davantage les modes actuelles des hommes qui se permettent de porter des gants devant des femmes et d'aller le soir en bottes dans leurs salons. C'était pour lui choses indécentes et bonnes seulement pour des valets d'écurie.

Cependant il essaya un jour d'hiver très-rigou-

reux de mettre un de ces pantalons qu'il dénigrait. Lorsqu'il entra ainsi déguisé dans le salon où se réunissait sa famille, on le trouva défiguré, méconnaissable. Ce n'était plus M. de Tracy, l'élégant colonel du régiment de Penthièvre. Ce n'était plus ce gentilhomme d'autrefois, à la tête haute, à l'air distingué.

Il parut humilié et mal à l'aise toute la soirée, et il se retira dans son appartement beaucoup plus tôt que de coutume. Il reprit le lendemain son costume habituel, et on peut dire qu'il est mort en bas de soie.

Tous les faiseurs de romans moraux, de tous les pays et des deux sexes, amateurs de nouvelles théories sur le sort des femmes, inventeurs de nouveaux systèmes à leur mode, n'ont rien écrit de comparable à ce que disait M. de Tracy avec tant de raison, de sympathie et de lumières, sur ce qui leur est dû dans la société, sur le sort des filles, sur la liberté des femmes dans leur intérieur, sur le respect qu'on doit à leur dépendance (qui est un de leurs charmes), et sur leur bonheur, gâté le plus souvent par la faute des maris.

Tout le monde sait que les hommes ne sont

heureux qu'autant que leurs désirs sont satisfaits. C'est pourquoi ils aiment tant la liberté, qui n'est autre chose que la puissance d'exercer sa volonté propre, au lieu de se soumettre à celle d'un autre.

La liberté pour les femmes est, en général, de faire ce qui ne leur est pas permis, car elles sont toujours libres de pratiquer ce qui est strictement bien.

Mais la liberté, selon le cœur de M. de Tracy, était une liberté idéale; elle ne devait peser sur aucun; chacun devait en jouir, c'était un bien-être général, mais c'était un rêve, car cela ne s'est jamais vu ni en France ni ailleurs, et les choses resteront sans doute longtemps encore dans leur état habituel : les uns donnant tout sans rien recevoir, et les autres recevant tout sans rien donner. Malgré l'apparente injustice envers les femmes, pas une parmi elles ne voudrait probablement changer sa destinée contre celle de son mari, ou de son frère, fût-il l'homme le plus célèbre de son temps.

On écrivait à M. de Tracy, en manière de consultation, des pays les plus éloignés. On lui demandait des plans de constitution, on lui deman-

dait son avis sur l'industrie, sur la pauvreté, sur le duel, sur la médisance, etc. Il reçut un jour une lettre très-spirituelle datée de Rome et signée *de Stendahl*, dans laquelle l'auteur le priait de vouloir bien lui donner son avis sur la cause du rire que font naître certains dialogues et certains personnages de comédie.

M. de Tracy pensait que le rire était causé, dans le dialogue, par l'imprévu d'une réponse contraire à celle que le public attendait, et par le ridicule de certains caractères, de certains individus qui sont dans l'ignorance de ce ridicule qu'ils étalent aux yeux du public.

M. de Tracy se lia avec M. de Stendahl, qui n'était autre que l'auteur de *Rouge et Noir;* mais ils se brouillèrent bientôt à cause du livre de cet écrivain sur la théorie de l'amour, démontrée par la *cristallisation*, qui était l'*idéologie* de M. de Stendahl. M. de Tracy essaya de lire cet ouvrage, n'y comprit rien, et déclara à l'auteur que c'était absurde.

Il employait le mot propre en toute occasion, et sans se douter de l'effet violent qu'il produirait. Il avait aussi une certaine façon de tirer brus-

quement son flacon, lorsqu'un individu peu estimable à ses yeux lui parlait; et il respirait ce flacon avec une fureur qui semblait dire à l'interlocuteur qu'il lui était nauséabond. Son esprit juste et pénétrant était dépourvu d'exagération, excepté dans son horreur pour le mensonge, qui lui donnait un air outré vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas cette antipathie. Son extrême politesse habituelle était mêlée, en certaines occasions, d'un secret désir de déplaire qui ne manquait pas son effet.

On l'a nommé Têtu de Tracy, et il goûtait beaucoup cette plaisanterie; il disait que c'était un bon défaut que l'entêtement, et que les hommes étaient souvent méprisés parce qu'ils ne savaient pas dire non.

A mesure qu'il vieillissait, il s'attristait et s'isolait. Il avait vu mourir tous ses vieux amis ; il avait perdu sa femme, sa compagne soigneuse et dévouée, celle dont la gaieté rendait la bonté plus aimable encore. Chaque jour augmentait aussi le regret de M. de Tracy de ne plus pouvoir se livrer à l'étude; la lecture lui devint impossible, et sa vue se perdit au point qu'il dut subir l'opération de la cataracte, mais qui ne réussit pas

parfaitement. Il supporta cette opération avec une tranquillité et une volonté extraordinaires; car il obligea l'oculiste à l'opérer des deux yeux à la fois, afin, lui dit-il, de ne pas être obligé de se faire réveiller d'aussi bonne heure une seconde fois et de bouleverser ses habitudes. Il conservait du goût pour toutes les petites découvertes journalières; si ses manières étaient du siècle passé, ses idées étaient bien de son époque; il méprisait l'agitation, et il s'agitait beaucoup au sujet des révolutions de l'Amérique. Il aurait voulu pouvoir courir au secours des pays peu avancés pour leur offrir des conseils, pour leur faire comprendre qu'en donnant un sens plus juste aux mots, on verrait naître des idées plus raisonnables. Il les eût empêchés de se servir de certains termes très-humbles employés vis-à-vis de ceux dont on a besoin : termes, dit-il, qui ne choquent personne, quoiqu'ils assimilent un homme à un esclave, et qui ne vont qu'à des enfants ou à du bétail qu'on mène à paître ou à tondre. M. de Tracy entretenait une correspondance suivie avec M. Rivadavia, et il lui inculquait ses idées. Il aurait désiré visiter Buenos-Ayres, le Mexique, le Chili, le Pérou, enfin toute cette Amérique qu'il aimait

tant, pays que Dieu a peut-être créé tout exprès pour montrer aux hommes qui font des constitutions que les nations peuvent marcher et tomber sans gouvernement.

Nous avons dit que M. de Tracy recherchait de préférence la conversation des jeunes gens qui aimaient l'étude et qui avaient l'esprit sérieux.

La meilleure manière de connaître les hommes, c'est d'écouter ce qu'ils disent et de croire ce qu'ils expriment. M. de Tracy les écoutait; il les croyait et il les sermonnait contre l'obscurité, la négligence et la paresse. Il leur conseillait d'oser dire ce qu'ils pensaient, de le dire le mieux possible et de se hâter d'en faire part aux autres, s'ils jugeaient leur travail utile.

Il leur disait ce qu'un ancien poëte anglais a dit à tout le monde il y a longtemps :

Begin, be bold, and venture to be wise;
He who defers this work from day to day,
Does on a river's bank expecting stay
Till the whole stream that stopp'd him shall be gone
Which runs, and as it runs for ever shall run on.

Aucuns de ceux qui ont eu pour maître et pour

ami M. de Tracy n'ont démenti ses espérances. Ils sont purs et élégants dans leur langage, clairs dans l'expression de leurs pensées dont ils sont assurés, comme M. de Tracy l'était lui-même dans tout ce qu'il a écrit.

Il y a deux choses qui surprennent dans sa vie intime : c'est d'avoir inventé une contredanse à laquelle on donna son nom, lorsqu'il était un beau danseur aux bals de la reine, et d'avoir, bien longtemps après, bâti une église avec les débris d'une grosse tour qu'il fit abattre, lui qui fréquentait si peu les églises et qui tenait tant aux vieux murs de son manoir de Paray-le-Fraisil qu'il préférait, sur la fin de sa vie, à tout autre séjour, car on laisse son cœur et un éternel souvenir aux lieux où s'est passée notre enfance. Il conservait un mélange singulier de simplicité primitive et d'habitudes féodales. Il appelait ses domestiques : Holà ! et il ne savait jamais leurs noms. Il ne souffrait pas qu'il y eût chez lui de cloche pour annoncer le dîner, trouvant cet usage plein de vanité, humiliant pour les voisins qui n'en avaient point ; et en même temps il se plaisait à montrer ses portraits de famille ornés de cordons bleus, sans songer que cela pourrait aussi humilier ceux de ses voisins qui n'en avaient pas.

M. de Tracy se promenait toujours en bas de soie et sans avoir jamais voulu connaître l'usage d'un parapluie. C'est ainsi qu'il allait voir bâtir, car il s'intéressait beaucoup aux constructions publiques, et il aimait à causer avec les maçons et autres ouvriers. Lorsque l'un d'eux répondait d'une manière juste et spirituelle à ses questions, M. de Tracy retournait le voir, car il adorait l'intelligence, cette reine de l'univers qui prend naturellement le premier rang partout où elle se trouve, qui éclipse toutes les autres puissances, et qui serait capable à elle seule de remplir la vie sans y laisser de vide, si les plaisirs de l'intelligence n'avaient aussi en eux des dégoûts et des amertumes qui les troublent.

Les amis les plus intimes de M. de Tracy furent le comte Louis de Narbonne, avec lequel il avait été élevé, le général La Fayette, le docteur Cabanis et M. Daunou. Il était lié avec beaucoup d'étrangers distingués, car les hommes d'un esprit élevé s'entendent d'une extrémité du monde à l'autre, et leurs pensées traversent les mers pour s'entr'aider.

Le patriotisme de M. de Tracy ne consistait pas à décrier ni à détester ses voisins. Il désirait con-

The New Yor
INSTRUCTI
1. To obtain a
ud pus 30g

›r à son pays l'estime des autres nations, en !ant justice à leur mérite.

Le héros de M. de Tracy était Voltaire. Il appelait le siècle de Louis XV le siècle de Voltaire. Il savait ses œuvres par cœur, il voulait en faire une nouvelle édition avec des notes, mais il remettait toujours à plus tard. Plus tard, c'était jamais.

Quand on critiquait Voltaire, il perdait tout l'empire qu'il avait sur lui-même, et il lui était impossible d'avoir de la sympathie pour quelqu'un qui dénigrait son auteur de prédilection.

Il lut un jour l'article *Voltaire*, inséré par M. A. dans la Biographie de Michaud. Cet article l'indigna, et il avait reçu la même impression quand M. A. avait lu à l'Académie un morceau sur le même sujet qui a été fondu dans l'article. M. de Tracy en avait gardé souvenir, et l'a écrit dans ses notes.

« Je me permis, dit-il, de dire à M. A., en » pleine Académie, à lui qui nous vantait tant les » Anglais, que les Anglais avaient au moins une » bonne qualité qu'il oubliait : celle de ne pas dé- » primer leurs grands hommes, et que, s'ils avaient » eu le bonheur de voir naître parmi eux un homme » comme Voltaire, ils ne souffriraient pas qu'on

» imprimât contre lui une satire pareille à celle
» que nous venions d'entendre.

» M. A. se fâcha du mot satire, et osa me dire
» que certainement je ne le soutiendrais pas. Je
» lui répondis que les critiques injustes, amères,
» passionnées et non raisonnées, pareilles enfin à
» celles que M. A. nous avait lues, méritaient tout
» à fait ce nom et que j'y tenais.

» Aucun de nos confrères ne prit la parole, mais
» presque tous m'approuvaient, et M. A. en resta
» là.

» Dans ce morceau, ce sont des reproches per-
» pétuels à Voltaire d'avoir osé attaquer la religion
» chrétienne. Cela devient fastidieux, mais cela
» n'est pas injuste; et M. A. avait promis cette
» plaque à ceux qui l'ont protégé.

» Ce qui est injuste, c'est d'accuser Voltaire de
» toujours outrager la morale, et de flétrir son ca-
» ractère. »

Cela est possible, mais si, parmi les grands écrivains anglais, l'un d'eux eût tourné en ridicule d'une façon indécente l'épisode le plus dramatique de leur histoire nationale, ce grand écrivain eût été fort peu goûté par ses compatriotes, car les Anglais ne se moquent jamais d'eux-mêmes.

A la suite de cette note de M. de Tracy sur M. A., note qui le peint tout entier, il avait placé une lettre de Goëthe sur Voltaire.

Voici cette lettre, que M. de Tracy estimait assurément davantage que le roman de Werther :

« A moins de miracles, les Français n'admirent » point. Je ne sais si nous sommes plus sensibles » aux beautés littéraires qu'eux, mais nous sommes » certainement moins avares de louanges. Il suffit » que le talent nous donne quelques plaisirs pour » être l'objet de nos hommages. Même ce qu'il » admire, le Français ne l'aime point, tandis qu'en » Allemagne on aime tout ce qu'on admire. Génie, » imagination, profondeur, étendue, raison, goût, » philosophie, élévation, originalité, naturel, es- » prit, et bel esprit, et bon esprit, variété, justesse, » finesse, chaleur, charme, grâce, force, instruc- » tion, vivacité, correction, clarté, élégance, élo- » quence, gaieté, moquerie, pathétique et vérité : » voilà Voltaire. C'est le plus grand homme en » littérature de tous les temps, c'est la création la » plus étonnante de l'auteur de la nature. »

Il faut savoir gré à Goëthe de n'avoir pas dit un mot de la bonté, de l'aménité et de l'élévation du caractère de Voltaire vis-à-vis de ceux qui osaient

ne point penser comme lui, ni partager ses passions haineuses.

Il est vrai que ce ne sont point là des qualités littéraires, et Goëthe ne proclame que l'immense intelligence de Voltaire, qui en effet était universelle.

Jusqu'à son dernier jour, M. de Tracy a jugé les événements politiques de son pays avec une grande sagacité, et il avait des idées arrêtées sur la politique comme sur toute autre chose. Il pensait que l'électricité mieux étudiée deviendrait la source d'une foule de découvertes aussi inattendues que surprenantes, et que son application serait utile dans les genres les plus opposés.

Il pensait que les idées de Buffon, qui étaient contestées par ses continuateurs, seraient confirmées plus tard par les faits. Il regardait Buffon comme le plus pur des écrivains, mais il ne le trouvait pas aussi bon philosophe. M. de Tracy cherchait à être utile à tous ceux qui s'occupaient sérieusement d'histoire naturelle, par laquelle il voulait que l'on commençât. Il avait une manière si humble de rendre service, qu'il semblait que ce fût lui qu'on obligeait en acceptant ses offres. Il comprenait toutes les fines délicatesses de la

charité, c'est ainsi qu'on double le mérite de ses œuvres.

M. de Tracy avait eu vers le milieu de sa vie une de ces amitiés profondes, dont il parle dans ses écrits. Cette amitié gravée dans sa mémoire y est restée sans rivale, comme sans oubli, car l'inconstance est pour les faibles, elle accuse une grande pauvreté morale chez ces individus qui ont besoin de changement pour avoir des idées. La perte soudaine de cette affection spirituelle avait laissé un grand vide dans l'âme de M. de Tracy, dépourvu de ces contemplations mystérieuses et consolantes qui lui eussent donné l'espérance de retrouver dans le séjour éternel ceux qu'il avait vénérés ici-bas. Malheureusement, comme nous l'avons vu, M. de Tracy était privé du sentiment de la foi. La foi eût coloré ses écrits de ce qui leur manque, l'imagination; la foi eût embelli sa vieillesse de ce qui lui a manqué, la gaieté. Qu'y a-t-il en effet de plus désolant que de n'avoir à la fin de sa vie qu'un souvenir stérile et sans espérance des jours qui ne sont plus, des joies perdues qui ne renaîtront jamais?

Mais les hommes d'un certain caractère sont naturellement ennemis de ce qui gêne leur esprit, de

ce qui prévient leur jugement par une sorte de contrainte ou d'autorité.

M. de Tracy se livrait solitairement au sentiment du plus triste abandon où nous laisse la perte de ce qui charmait la vie. Celui qui n'aime que soi s'ennuie vis-à vis de lui-même, mais M. de Tracy était étranger à l'égoïsme. Il craignait de déranger les autres, il ne les recherchait plus, il se plaisait à faire des observations sur son déclin général : « Je souffre, donc je suis, » disait-il.

On le voyait à sa fenêtre en contemplation devant les nuages qui passaient et se succédaient. A quoi pensait-il donc en examinant ainsi le ciel? Nul ne l'a su.

Le 5 mars 1836, il eut une attaque de paralysie après son déjeuner, pendant que son secrétaire lui lisait un journal. Lorsqu'il fut remis de sa défaillance, il fit continuer la lecture, et ne voulut pas se mettre au lit, ni rien déranger de ses habitudes réglées. Il essaya plusieurs fois dans la journée de marcher dans sa chambre, s'étonnant et s'impatientant de ne plus le pouvoir. Il perdit l'usage de la parole dans la nuit, et mourut le troisième jour, après une lente et paisible agonie, âgé de quatre-vingt-deux ans.

M. de T[illegible]
rien perdu des [illegible]
Voltaire a formé [illegible]
son goût pour [illegible]
agréments [illegible]
on le voit de [illegible]
de la fusion [illegible]

Sa philosophie [illegible]
sance des [illegible]
l'humanité par [illegible]
destructeurs [illegible]

Les premiers [illegible]
jeter hors de [illegible]
nable et [illegible]
des choses. [illegible]
que cette [illegible]
être la base [illegible]

M. de T[illegible]
tendu, le [illegible]
la morale [illegible]
sciences, [illegible]
par les hommes [illegible]
que peu; par [illegible]
sez, et par les [illegible]
du tout.

M. de Tracy reprochait au clergé de n'avoir pas encouragé la liberté de la pensée dans ses diverses manifestations, et le clergé reprochait à M. de Tracy de n'avoir pas parlé de Dieu dans ses œuvres.

Mais il est peut-être plus convenable de ne pas parler de Dieu que d'en dire des choses nouvelles.

M. de Tracy a dit que l'Église, la guerre, la féodalité, s'étaient vues éclipsées par l'administration moderne; que l'industrie aurait son tour et deviendrait, si la paix générale durait longtemps, la passion du monde, et changerait l'esprit de la société française.

La raison était un sentiment si naturel chez M. de Tracy, qu'il semble en avoir ignoré la portée; car il s'étonnait de la haine que lui attirait cette raison constamment employée à combattre les erreurs, les préjugés et les faiblesses qui nuisaient à la liberté de la pensée et la détournaient de son véritable chemin.

FIN.

TABLE.



APR 6 - 1950

